

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

JACK KARNEY

Casse-bidon

*Traduit de l'américain par
André Bénat*

nrf

GALLIMARD

JACK KARNEY
Casse-bidon
Traduit de l'américain par
André Bénat

nrf

GALLIMARD

SERIE NOIRE N°0730

Titre original :

THE KNAVE OF DIAMONDS

© Éditions Gallimard, 1962.

CHAPITRE PREMIER

Cherry Street est un quartier bruyant, remuant, qui fourmille de gosses aux nez sales et aux vêtements rapiécés, jouant à chat-perché autour des tas d'ordures amoncelés près des réverbères. L'éclairage en est chiche, mais ça n'empêche pas de voir la saleté et les immondices. On aurait beau laver mille fois cette rue à grande eau, elle resterait crasseuse.

La violence sévissait autrefois dans Cherry Street. Le crime y florissait... Des larcins surtout. C'était l'œuvre des gosses. Les garçons plus âgés préféraient les agressions et les bagarres au couteau et au tuyau de plomb : combats de gangs où l'on empoigne la première arme venue, gourdin ou sarbacane. Tous ces engins de fortune témoignaient par leur diversité d'une ingénieuse imagination.

Bien entendu, tous les gosses ne se conduisaient pas ainsi. Les durs n'étaient même qu'une minorité, mais leur réputation suffisait à noircir celle de tous les habitants du quartier.

Je suis bien placé pour le savoir. J'ai été l'un de ces durs. Depuis, j'ai poussé et me suis lancé dans une profession honorable.

L'étonnant, c'est que la plupart des autres soient devenus avec l'âge des citoyens sérieux. En dépit de leurs antécédents ils ont parfaitement réussi.

Même Barney Malin, le chef de notre bande, devenu maintenant un bookmaker, inspire le respect à ses voisins, ainsi qu'aux flics. Surtout aux flics, ravis de voir une graine de malfrat se transformer en un bookmaker estimable et toujours exact à payer « l'impôt » au commissariat du coin. Moi, je suis entré à la compagnie d'assurances Bender. Cinq années d'enquêtes – je suis le seul employé rouquin de Stanley Bender – et un pot du tonnerre à une partie de bobs qui dura une nuit entière, m'ont rapporté assez pour m'acheter une part d'associé dans la compagnie.

Barney Malin, mon vieux copain. Il va être surpris de me voir, à l'heure qu'il est. La semaine dernière, ou l'an dernier, nous aurions pu boire des scotchs en parlant du passé, de la fois où, complètement

noirs tous les deux, nous avons démolis les clients d'un bar, moi à mains nues et Barney avec une bouteille dans chaque poing. Nous aurions bavardé des heures et Barney aurait aimé ça.

Mais aujourd'hui, on va strictement parler business, et Barney risque de ne pas apprécier ma conversation. Il me faut des renseignements sur une petite affaire de vol, et c'est le gars qui peut m'aider, si le tatouage qu'il porte au poignet gauche n'a pas disparu. Mais s'il refuse de s'allonger, et si je persiste à croire que c'est le type dont j'ai besoin, il me faudra le tabasser pour lui arracher la vérité. Nous n'en serions pas à notre première bagarre, mais, cette fois, ça ne se terminerait pas par une poignée de main et une tournée. Pratiquement, ma vie dépend de la coopération de Barney, accordée de gré ou de force. Je découperais un bonhomme en petits morceaux pour que Bender conserve son compte en banque.

J'ai une offre intéressante à faire à Barney : trente mille dollars en espèces contre quatre-vingt mille dollars de bijoux assurés par nous et barbotés à nos clients, M. et M^{me} Thomas Donahue. Trente gros billets. Le braqueur ne peut espérer en tirer autant d'un fourgue, et la compagnie d'assurances Bender paie rubis sur l'ongle, et sans poser de questions.

Bien sûr, ce n'est pas très légal de la part de Bender, mais nous n'avons guère le choix, surtout si nous ne tenons pas à mettre la clé sous la porte. Nous pouvons payer trente sacs sans faire le plongeon. Nous pouvons aussi jouer les durs et nous mettre à la recherche des diamants volés puis, si nous ne les trouvons pas, nous déclarer en faillite. Moi, je suis du genre joueur. Mais pas Stanley Bender.

Le braquage a eu lieu à trois heures de l'après-midi, aujourd'hui samedi. À trois heures et demie, nous l'apprenions chez Bender. À quatre heures, j'étais au commissariat, je relevais la liste des bijoux volés et prenais connaissance de la description du bandit, donnée par la sœur de M. Donahue. Il est maintenant sept heures et demie et je frappe à la porte de l'appartement de Barney Malin, au septième étage d'un immeuble moderne qui en comporte vingt, situé en plein milieu des quartiers pouilleux.

La porte m'est ouverte par une poupée blonde vêtue d'une robe en tissu bleu perlé ; il en manque de fameux morceaux sur la poitrine et les épaules. Devant, le décolleté est en U et non en V, comme d'habitude ; les seins, deux demi-lunes, ont des envies de s'évader.

— Oui ? fait-elle.

Mon regard remonte à son visage ; il est minuscule et le teint en est chaud. Ses lèvres pleines esquisSENT un sourire amusé, mais les yeux

bleus ne me sourient pas. Elle est ravissante, dans cette pièce sombre ; elle le serait n'importe où.

— Laissez-moi quelques frusques si possible, fait-elle.

J'étais justement en train de lui ôter son slip. En pensée.

— Ça fait si longtemps que je n'ai pas vu de femme en chair et en os, je lui réponds. J'aime votre robe. Le bleu vous va bien.

Elle paraît contrariée :

— Merci. Tous les voisins ont l'oreille collée au chambranle. Dites-moi ce que vous vendez et je pourrai vous claquer la porte au nez et retourner à mes occupations.

Je tends ma carte. Elle la lit, me dévisage, puis la relit. Elle lève sur moi un regard inquisiteur en donnant des petits coups de ses ongles laqués de rouge sur la carte.

— Nous n'avons pas besoin d'assurance.

Mais elle ne me claque pas la porte au nez.

— Je cherche Barney Malin. D'après la liste des locataires que j'ai vue en bas, voici son appartement. (Elle acquiesce d'un signe de tête. Je poursuis :) Barney est un de mes amis. Nous plongions du même quai étant gosses.

— Vous reconnaîtra-t-il sans votre calecif ? réplique la fine mouche.

— Nous n'avions pas les moyens de nous offrir des calecifs à cette époque. Ça nous était égal de montrer nos nombrils. (Elle recule, mais quand je veux entrer, elle retient la porte. Je lui demande :) Est-ce que je vois Barney ou continuons-nous à papoter ? Les voisins sont plutôt curieux, non ?

Son regard revient à la carte, se reporte sur moi, se détourne.

— Barney n'est pas ici pour le moment. Si vous voulez me laisser un message, je le lui transmettrai et il pourra prendre contact avec vous.

Cette fois, j'ouvre la porte toute grande et j'entre avant qu'elle ait retrouvé sa respiration.

— Ça ferait peut-être tout autant plaisir à Barney que je lui remette le message moi-même.

— Vous avez un sacré culot, fait-elle, les yeux étincelants.

Je m'avance au milieu de la pièce ; un journal du soir déplié est posé sur le canapé. C'est gentiment meublé, il y a même des rideaux fantaisie et une télévision à grand écran dans un coin. Je déboutonne mon veston et m'assieds sur le canapé. La manchette du journal est imprimée en grosses lettres noires. M^{me} Thomas Donahue, la victime, voilà de la copie saignante !

Je parcours l'article. À la façon dont le journaliste l'a rédigé, cette histoire semble l'indigner profondément.

M^{me} Donahue, raconte-t-il, la femme du président de la Société des Textiles Donahue et Cie, entendant frapper à la porte de sa demeure, a ouvert. Son visiteur, un homme masqué, l'a menacée d'un revolver étincelant en lui annonçant qu'il s'agissait d'un fric-frac et en l'avertissant que moins elle lui créerait d'ennuis, mieux ça vaudrait pour sa santé.

M^{me} Marie Stanton, belle-sœur de M^{me} Donahue et veuve d'Anthony Stanton, est descendue de sa chambre au moment où l'inconnu s'introduisait de force dans la maison.

L'homme avait pris la précaution d'apporter un rouleau de sparadrap et de la corde à linge. Il s'en est habilement servi pour ficeler les deux femmes, puis il a gagné tout droit la chambre de M^{me} Donahue et le tiroir de droite de sa coiffeuse. Il a fait main basse sur son coffret à bijoux et s'est tiré sans un mot d'excuse ou d'avertissement.

Au bout d'un quart d'heure, M^{me} Donahue a réussi à dégager ses mains. Les flics recherchent un ancien mataf au poignet gauche tatoué d'un cœur percé d'une flèche. Le premier indice leur a été fourni par les noeuds de la corde à linge qui, selon eux, sont sûrement l'œuvre d'un homme de mer. M^{me} Stanton a fourni l'autre : la manche de l'homme est remontée pendant qu'il la ficelait.

CHAPITRE II

La blonde s'impatiente. Elle s'approche du canapé et se plante devant moi. Elle sent délicieusement bon et son parfum est du genre qui donne des idées aux hommes.

— Vous pouvez emporter le journal si ça vous chante, je l'ai lu, fait-elle d'une voix sucrée.

Je rallume mon cigare, le balade aux deux coins de ma bouche et le mordille. Je lève les yeux sur elle. Son regard m'évite.

— Barney voudra peut-être le lire. Ils n'ont pas flatté M^{me} Donahue.

Je contemple la photo d'une femme d'âge mûr à côté d'un homme moustachu. Elle a dû être prise il y a plusieurs années. Ne me demandez pas comment je le sais. C'est l'impression que j'en retire. Je poursuis :

— Le signalement du bandit risque d'intéresser Barney. Un grand gaillard aux cheveux châtain et aux yeux marron, avec un grain de beauté sur la poitrine, à gauche. Il a de grosses mains de basketteur. En outre, son poignet gauche est tatoué d'un cœur.

Elle aspire bruyamment, entre ses dents. Elle ouvre tout grands ses yeux bleus, l'air perplexe.

— Ce n'est pas le signalement du journal.

Je lui tends le canard :

— Relisez-le.

Elle me l'arrache des mains. Son visage se convulse sous l'effet d'une brusque colère.

— Ne faites donc pas le malin. Ce journal ne parle pas de cheveux châtain, de grain de beauté ou de grosses mains. Qui essayez-vous de posséder ?

Je hausse les épaules et lance une bouffée de fumée.

— Personne. Où est Barney ? Lui et moi, on pourrait discuter d'une affaire.

— Une affaire ? (Je ne sais pas pourquoi, je l'ai insultée.) Quel genre d'affaires ? Dites donc, monsieur Je-ne-sais-qui !...

— Jim Breen. Mes amis m'appellent Jim.

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Barney ?

Je jette le cigare dans un cendrier.

— Vous avez l'esprit vif. Vous ne devinez pas ?

— Pas la moindre idée.

— Peut-être est-ce vrai. Ces yeux brillants et ces narines frémissantes ne sont peut-être qu'un signe de colère.

Je me lève et me carre tranquillement sur mes jambes. Malgré ses hauts talons, elle m'arrive à peine à l'épaule. Je n'ai pas spécialement remarqué ses souliers, mais elle est de ces femmes qui, pour rien au monde, ne mettraient des talons plats.

— Laissez-moi vous expliquer. Cet après-midi, vers trois heures, un vol a été commis chez une certaine M^{me} Donahue...

— Oh ! la ferme ! s'écrie-t-elle. Cette histoire, je la connais. Je veux simplement savoir pourquoi vous cherchez des crosses à Barney.

— Mais ça colle, mon chou ; le signalement lui va comme un gant ; vous me direz que Barney préfère les chapeaux. Je me souviens d'une époque où il en avait dix et pas un sou en poche.

— Ce signalement pourrait être celui d'une centaine d'hommes.

Je ne peux résister à l'envie de lui caresser la joue. Sa peau est lisse, douce et tiède. Elle ne réagit pas. Elle a planté son regard dans le mien et sa respiration est haletante.

— Barney et moi pourrions régler cette question. Plus tôt vous m'aurez dit où il est... (Je m'interromps et jette un coup d'œil vers la chambre par-dessus son épaule.) Je vais voir.

— Vous avez un sacré toupet ! fait-elle. (D'un mouvement vif, elle me barre le chemin.) Barney n'est pas là et je ne laisse personne fouiner dans l'appartement.

Je l'empoigne par les bras, la soulève et l'ôte de mon chemin.

— J'ai comme une idée que Barney est dans votre boutique. Excusez-moi si j'insinue que vous habitez ici ; vous avez des airs de patronne.

Elle recule vers la chambre.

— Oui, j'habite ici, à supposer que ça vous regarde. Que voulez-vous savoir encore ?

Je m'avance.

La peur envahit lentement son visage et lui tire les traits.

— Qui êtes-vous, mon bonhomme ? Certainement pas un ami de Barney. Vous êtes un des gars de Klinsky.

— Permettez-moi de me présenter. Jim Breen, de la compagnie d'assurances Bender. (Cet échange de propos oiseux commence à m'énerver. Ou bien, est-ce la vue de ce corps magnifique gainé de tissu

et de perles ?) Seriez-vous par hasard la femme de Barney ?

Elle a un sourire boudeur, forcé et craintif.

—C'est heureux que je ne sois pas susceptible. Barney et moi ne sommes que de très bons amis.

Je l'attrape par le poignet, la tire vers moi puis, brusquement, l'envoie valser. Elle fait la culbute, s'aplatit sur le canapé, et sa robe se déchire et remonte sur ses hanches. Un court instant, elle reste affalée et je me rince l'œil. À regret, je me détourne pour entrer dans la chambre. Elle se met à beugler :

—Barney ! Barney !

De nouveau elle fonce sur moi mais elle a perdu beaucoup de sa combativité. Je la colle contre le mur.

—Parfait. Puisque Barney est ici, si on arrêtait de se peloter ? Voulez-vous l'appeler ? À moins que vous aussi y preniez du plaisir.

Un instant, je crois qu'elle s'apprête à me cracher à la figure. Elle ouvre la bouche, mais avant qu'elle ait pu dire un mot, un objet s'enfonce dans mon dos, un objet dur, le la taille d'un canon de marine.

Une voix rude m'ordonne :

—Ôte tes sales pattes de Penny, ou je t'envoie du plomb dans ton gros derche.

Si c'est mon derrière qu'il vise, le revolver est trop haut.

—Une fameuse môme, Barney, dis-je. Tu n'aurais pas fait mieux avec un chien de garde. Moi non plus.

Le revolver s'écarte. Il m'empoigne par l'épaule et me fait pivoter. Il est grand et fort, le gars, il a dix centimètres de plus que moi et je fais un mètre quatre-vingt-cinq ; il n'est vêtu que d'un caleçon fantaisie rouge et blanc, qui le fait paraître encore plus énorme. Sa poitrine est couverte de poils. On ne distingue pas le moindre morceau de peau. Même le grain de beauté sur son flanc gauche est invisible.

La main qui brandissait le revolver s'abaisse.

—Jim ! Jim Breen ! Nom de Dieu !! (Il apostrophe Penny.) Qu'est-ce qui se passe ? Regarde-toi !

Le visage de la fille revêt une expression de colère et de soulagement mêlés.

—Ce gorille a voulu entrer de force pour te voir. Je l'ai pris pour l'un des hommes de Klinsky. Nous avons fait assez de boucan pour réveiller un macchab mais toi, quand tu dors, tu dors.

—Ce type est un de mes amis.

—Tu as tellement d'amis que tu devrais avoir un fichier, avec les photos, les empreintes digitales et tout le bataclan.

Barney me jette un coup d'œil.

— Si tu n'étais pas mon copain, tu serais dans le pétrin, à l'heure actuelle. (Il se retourne vers elle.) Va t'habiller avant que Jim se fasse des idées fausses sur mon boulot.

— Toi et les saletés que tu racontes ! lui crie-t-elle.

— Va t'habiller et t'occupe pas de ce que je raconte.

Elle tape du pied.

— Ne me gueule pas après comme ça ! Je regrette que ça n'ait pas été Klinsky. Je regrette de l'avoir empêché de passer. Je regrette qu'il ne t'ait pas tué pendant ton sommeil.

Puis, tournant les talons, elle quitte la pièce.

Barney hoche la tête d'un air attristé, balance le revolver sur le canapé et passe la main dans sa tignasse emmêlée.

— Quels drôles de corps, les femmes. (Son regard s'adoucit.) C'est une bonne gosse. J'en avais encore jamais eu une comme elle. Qu'est-ce qui t'amène, Jim ? Je ne t'ai pas vu depuis une éternité.

Je ramasse le journal, examine les titres noirs et tourne les yeux vers lui. Son regard est droit, tranquille. Il prend une cigarette sur la table, l'allume, aspire une grande bouffée de fumée et la rejette immédiatement. Je récupère mon cigare dans le cendrier et gratte une allumette sur mon ongle. Par-dessus la flamme, je l'observe. Il a l'air embêté mais il est calme, maître de lui.

Il insiste.

— Jim, vas-tu me dire pourquoi t'es venu ?

Je lui montre les titres du doigt.

— Une petite affaire de vol.

Il me regarde d'un œil vague.

— Arrête de faire des mystères et dis-moi ce que tu veux.

Je souffle une bouffée de fumée.

— La compagnie d'assurances Bender assure le pacson des Donahue. Quatre-vingt mille tickets ! Un receleur en donnerait peut-être vingt. Sans doute moins. Nous lâcherions trente sacs pour le lot complet.

Un nuage de fumée s'échappe de sa bouche.

— Pourquoi me racontes-tu ça ?

— Je pensais que tu pourrais m'aider à récupérer les diams volés. Tu ramasses une commission, au passage.

Il écrase sa cigarette dans le cendrier.

— Assez de baratin, Jim. Tu t'es fait des idées en lisant ce signalement dans le canard. Ce cœur tatoué t'a fait travailler les méninges.

— Le signalement colle au poil !

Il paraît embêté.

— Des tas de types se font tatouer des cœurs percés d'une flèche. Des tas de types sont grands et savent faire des nœuds marins. J'ai un bon job de book, Jim. Je me fais du fric. Les braquages, c'est pas mon boulot.

Je jette mon cigare dans le cendrier.

— Le métier de book n'est pas tellement brillant en ce moment. La nouvelle taxe fédérale, c'est la mort des books. Si tu payes, c'est comme si tu avouais, aux yeux des flics. Si tu ne payes pas, ça signifie à coup sûr la taule fédérale. Vous autres, books, vous êtes dans le pétrin et ça ne fait qu'empirer.

Il crache sur la moquette.

— Voilà ce que je pense des fédés ! Bon Dieu, Jim, tu sais bien que je travaille par téléphone. Je ne vais pas traîner dans des coins où je risquerais de me faire agafer.

Après tout, je me goure peut-être. Barney est un book ; il n'a jamais cherché à gagner sa croûte par la violence. Autant que je sache, du moins...

— Ce signalement est trop précis, fais-je remarquer.

— Parfaitement. Il pourrait s'appliquer à mille types.

— M^{me} Donahue et sa belle-sœur n'en auraient pas pour longtemps à identifier le braqueur si elles le voyaient.

Je l'éccœure.

— Ne fais pas l'enfant, Jim. Le gars était masqué. C'est ce que dit le journal. Bien sûr, elles pourraient me désigner, mais à cause de ma taille. Aligne six types bâtis comme moi, fous-leur un masque sur la figure, et elles auront du mal à se décider.

Penny réapparaît. Elle porte une robe bleue plissée, du genre vaporeux. Ses seins ont dû prendre froid, dans le courant d'air, car elle les a maintenant si bien couverts que j'aperçois tout juste un petit morceau de sa gorge.

Elle prend une cigarette.

— Il est huit heures, Barney, et tu n'as toujours pas mis de pantalon. Il me regarde.

— Penny et moi avons un rancart. J'ai été content de bavarder avec toi. Reviens, Jim, hein : Nous parlerons du bon vieux temps en séchant deux bouteilles de scotch. Dis-moi, Jim... (Il a une seconde d'hésitation.) Tu t'es trompé de type. Raccompagne-le sur le pas de la porte, Penny.

— Je préférerais le voir sauter par la fenêtre, rétorque-t-elle.

Barney entre dans la chambre. Je le suis. Elle est assez grande,

meublée en noyer verni, et nantie de deux appliques murales. Je ramasse la couverture et la pose sur le lit. Il surveille chacun de mes mouvements. Je m'assieds au bord du plumard. Le matelas est moelleux.

— Trente mille dollars, Barney, et sans avoir à fournir d'explications. Quand les flics mettront leurs paluches sur les bijoux, tu ne toucheras pas un rond.

— Ça te fait rien, Jim, que je me lave en écoutant tes conneries ? C'est des conneries, tu sais. Je n'ai pas le moindre bijou. Je n'ai jamais volé le moindre bijou. J'ignore qui a fait le coup. Avant de lire ce canard, je n'avais jamais entendu parler de M^{me} Donahue ou de M^{me} Stanton.

Il gagne la salle de bains et je le suis de près. Il ouvre un robinet et fait couler l'eau sur une savonnette qu'il prend dans le porte-savon en caoutchouc. Personne ne dit mot. Il se lave et s'essuie avec une épaisse serviette éponge. Ensuite, il prend un peigne dans l'armoire à pharmacie et se coiffe à la va-vite.

— Jim, écoute-moi. (Pour un peu, il me supplierait.) Si j'avais fait le coup, crois-tu que je ne traiterais pas avec toi ? Trente sacs, c'est un beau paquet. Qu'est-ce que j'aurais à perdre, bon Dieu ? Tu ne me dénoncerais jamais ; je serais débarrassé des diams volés et j'aurais des tas de fafios à foutre par les fenêtres. Si j'avais la camelote, je te la remettrais à la minute. Ça ne te paraît pas logique ?

C'est certes un argument valable.

— Peut-être que tu ne les as plus, Barney, je lui réponds. Peut-être qu'ils sont entre les mains du fourgue. Je donnerais facilement deux dollars pour causer au gars qui les a.

Il me jette un regard noir en passant près de moi pour regagner la chambre. Il prend une chemise posée sur le dossier d'une chaise.

— Tu te goures, Jim.

— Nous voilà repartis à déconner. Tu as des tas de relations, Barney. Tu pourrais peut-être dégoter le gars qui a fait le coup. Je paie trente sacs et je me fous pas mal qui me rapporte la camelote.

Il éclate de rire.

— Poilant ! Un jour, tu m'as dit que ton boulot était honorable.

Je hausse les épaules :

— Je travaille pour gagner ma vie, Barney. De temps en temps, dans ce boulot, on se prostitue un peu, mais légalement, et l'associé principal dirige la boutique. S'il me demande de faire ami-ami avec des tas de crapules, je m'exécute.

Il enfile son pantalon, puis je l'aide à mettre le veston croisé de son

smoking. Il me sourit en silence. Puis il me prend par le bras et me ramène dans le salon ; Penny se promène de long en large en soufflant de la fumée par la bouche et le nez.

— Au revoir, Jim, fait Barney. (Il a un air suffisant, trop suffisant, trop bœuf. Ça me tracasse.) Si j'entends parler de quelque chose, je te donne un coup de fil. Où crèches-tu ?

— Tu trouveras mon numéro dans l'annuaire. J'ai ma voiture en bas. Je pourrais vous faire un bout de conduite.

Ça n'a pas l'air de plaire à Penny.

— Il y a encore des taxis, dit-elle.

Barney grogne quelques mots indistincts ; ses paroles se perdent dans la penderie. Il en ressort avec un chapeau mou en feutre gris et un manteau noir qu'il dépose sur le canapé. Je prends le manteau et le présente à Penny. Après un instant d'hésitation, elle s'approche de moi. À peine a-t-elle passé les bras dans les manches qu'elle s'écarte comme si j'avais une maladie contagieuse.

Je m'esclaffe.

— Amenez-vous. Je vais vous conduire. L'air frais de la nuit fait quelquefois des miracles quand on est mal luné.

— Bien sûr, fait Barney avec un clin d'œil. On accepte. Pourquoi faire cinq cents mètres à pied pour trouver un taxi ?

— D'accord, acquiesce-t-elle en maugréant. Barney, tu t'assiéras entre nous deux. J'ai pas envie d'être à côté de cet outil-là.

Je me remets à rire et leur ouvre la porte. Barney, parfait homme du monde, selon son habitude, sort le premier. Quand elle passe près de moi, je lui chuchote :

— On ne sait jamais, mon chou, on finira peut-être par se promener la main dans la main, nous deux.

Elle se retourne brusquement pour répliquer mais, à cet instant précis, une femme ouvre la porte de l'appartement d'en face et sort dans le couloir. Penny s'engonce alors dans son manteau et file vers l'ascenseur comme si elle fuyait la peste.

CHAPITRE III

Ma conduite intérieure Buick, garée le long du trottoir, est toujours intacte. À première vue, rien ne manque. Je chasse deux gosses qui jouent aux cartes, installés sur le toit.

—Les temps n'ont pas changé, Barney, je remarque.

Je m'aperçois que je parlais tout seul. À trois mètres à ma droite, Barney et Penny sont en train de s'entretenir avec deux hommes qui ont les mains dans les poches. Des malfrats typiques. L'un est un grand gars maigre dont l'épaule gauche est agitée d'un tic. Sous le faible éclairage, son visage a l'air pâle et ses yeux brillent. L'autre est petit et trapu. Il a un physique puissant, qui annonce le gros-bras. Son visage, c'est une autre histoire. Le nez est une boule aplatie; au-dessus des yeux, des cicatrices bourgeonnent. C'est un boxeur, ou il l'a été, mais pas bien brillant à en juger par le visage, qui a encaissé pas mal de punitions.

—Que Klinsky aille se faire foutre ! dit Penny à voix haute.

Barney la bouscule.

—Laisse-moi faire. C'est ma peau, pas la tienne. Écoutez, les gars, j'ai dit à Rex que j'aurais trois sacs...

Le grand type a un brusque mouvement d'épaule. Barney recule d'un pas sous la gifle.

—Ça, c'est rien. (Le malfrat a une voix douce, féminine.) Continue à discuter et tu vas trinquer pour de bon. Le patron a dit qu'on t'amène maintenant. Main-te-nant.

Je me demande ce qui est arrivé à Barney. Autrefois, en échange de la gifle, le gangster aurait reçu un coup de godillot en plein dans l'entre-jambes, revolver ou pas revolver. Barney s'est ramolli, ou bien peut-être a-t-il perdu de sa témérité.

Je me rapproche et me poste entre Barney et Penny. Les frappes échangent un regard. Je croise mes bras sur ma poitrine et j'attends. Marty fronce les sourcils, et sa poitrine de petit crevé se soulève quand il respire. Ce n'est pas un gars costaud. En soufflant dessus, on le plierait en deux. Mais la grosse artillerie qui fait une bosse sous son

veston près de l'épaule gauche inspire le respect. L'autre type se dresse sur la pointe des pieds et se balance d'avant en arrière. Il n'a pas besoin de revolver ; il suffit de ces gros poings qui s'ouvrent et se ferment sans arrêt et qui pendent le long de son corps. Il veut de l'action. Rien d'autre n'éteindra la lueur meurtrière qui brille dans ses yeux noirs.

Marty me désigne du pouce.

— Qui qu'c'est ?

Barney paraît inquiet.

— Va-t'en, Jim. Ça ne te regarde pas.

Je fais claquer mes lèvres.

— Imagine-toi que je suis ailleurs.

Le type maigre dit à son acolyte :

— Puggy, tu es un magicien ; fais-le disparaître, ce mec.

Les yeux de Puggy se tournent lentement vers moi :

— T'as entendu ce qu'a dit Marty. Tire-toi, la cloche ; je compte jusqu'à trois.

Klinsky, semble-t-il, n'embauche que des frappes cultivées.

J'examine mes ongles.

La voix de Barney est rauque :

— Jim, sois un chic type. Passe me voir demain et nous parlerons du bon vieux temps. Maintenant, il faut que tu me laisses seul. Tu me compliques les choses.

Penny fait une moue de dégoût.

— On n'a pas besoin de toi, Tarzan. Vraiment pas. Du vent, siouplaît.

Je renonce.

— Puisque vous insistez. Je serai dans ma voiture si vous voulez vous faire conduire quelque part. Au revoir, Puggy et Marty. Rappelez-moi un jour que je vous dois quelque chose, les gars.

Marty paraît intrigué.

— Mais tu nous dois rien, mon pote.

Puggy saisit Malin par le bras.

— Allons, viens, Malin.

Penny se dispose à les suivre mais Marty lui agite sa main sous le nez.

— On n'a pas de place pour vous dans notre bagnole ; elle est faite pour trois.

Elle repousse sa main.

— J'accompagne Barney.

Comme elle cherche à passer outre, Marty l'empoigne par les bras et

la tire brutalement en arrière. Elle trébuche et s'assoit sur ses fesses. Un grognement cocasse lui échappe. Marty éclate de rire et s'apprête à s'éloigner.

— Le moins que vous puissiez faire, dis-je, serait de relever la dame. Marty me regarde de haut en bas.

— Ramasse-la toi-même.

Je me penche sur Penny pour l'aider à se mettre sur ses pieds. Elle me repousse avec un regard fulgurant.

— Allez crever ailleurs.

Elle se redresse toute seule, se précipite derrière les gangsters et les rattrape au moment où ils obligent Barney, qui proteste, à monter dans un cabriolet Packard. Elle empoigne le veston de Puggy au moment où il va disparaître à l'intérieur de la voiture.

— J'accompagne Barney, crie-t-elle d'une voix qui frise l'hystérie. Je vous en prie !

D'un air écœuré, Marty lève la main pour lui flanquer une claque sur la nuque. Je lui empoigne le bras :

— Une fois suffit, dis-je.

Il me lance un regard méprisant, se retourne, pose la paume de la main sur le visage de Penny et pousse violemment. Elle recule et évite de peu la chute. Il éclate de rire et s'apprête à monter dans la voiture. Mon pied commence à me démanger dur. Je le prends par le bras et je serre le biceps. Plutôt mou.

— J'ai à te causer, Marty.

Furieux, il glisse la main sous son veston.

— Ôte tes pattes.

Je lui balance un crochet du gauche dans l'estomac. Il suffoque et se plie en deux, à point pour recevoir mon genou en pleine figure. Il pousse un cri, tombe en avant et s'affale sur le trottoir avec un bruit sourd. Il roule sur le dos, porte ses deux mains à son nez duquel s'échappe un flot de sang qui dégouline sur son menton et tache sa belle chemise impeccable jaune canari et sa cravate écossaise.

Puggy s'éjecte de la voiture, revolver en main ; c'est un gros automatique noir. Puggy est impassible et ses yeux brillent de plaisir.

— T'aurais pas dû faire ça.

Je hausse les épaules.

— C'est ce que je lui devais ; je paie mes dettes.

— Moi aussi, mon pote. Où veux-tu que j'expédie cette dragée ?

— Dans ta poire.

Son sourire s'efface et il se rapproche en vomissant une bordée d'injures. Du coin de l'œil, je vois Marty se relever ; sa poitrine est

couverte de grandes traînées rouges.

— J'te la foutrais bien dans le bide, dit Puggy, mais Marty serait pas content ; il veut s'en occuper lui-même.

Il pousse un juron, lance un croisé du gauche en direction de mon visage. Je me couche complètement, passe sous son bras et lui enfonce mon poing droit dans les tripes. Il pousse un grognement. Je lui flanque mon gauche sur l'oreille. L'automatique tombe sur le trottoir. Je le bombarde alors de crochets du droit et du gauche. Il s'est adossé à la voiture et son teint passe du brun au rouge vif. Ses yeux se révulsent, il se met à trembler, puis il pique du nez. Je n'essaie pas de le retenir. Il n'en vaut pas la peine. Sa chute fait un bruit de sac de farine mouillée. Penny me crie quelque chose. Je me retourne à temps. Marty, les jambes flageolantes, se dirige vers moi ; sa main fouille sous son veston. Je lui décoche un coup de pied. Son visage se crispe. Il porte la main à son bas-ventre et s'abat sur Puggy en gémissant. Et il vomit sur la bouille de son copain.

L'échange de coups n'a duré qu'une minute mais un attroupement a eu le temps de se former : des gosses, des adultes, hommes et femmes, les yeux brillants d'excitation. Par-dessus leurs têtes j'aperçois le flic de service, qui s'avance vers nous. Il n'a pas l'air pressé. Je n'ai jamais vu de flic impatient de s'approcher du théâtre d'une bagarre. Avec un peu de chance, celui-là arrivera quand nous serons partis, une fois la foule dispersée.

Barney est descendu de la voiture. Il s'est figé sur place, paralysé ; il a un regard de bête malade.

— Jim, qu'est-ce que t'as fait ? s'écrie-t-il. Tu cherches à me faire descendre ?

Je l'attrape par le bras, en un instant nous atteignons ma voiture, Penny sur nos talons. Je suis obligé de le pousser à l'intérieur. Il ne peut détacher son regard des deux frappes qui se relèvent péniblement. Penny monte. Elle est silencieuse, elle ne fait plus d'esprit, et respire comme si elle avait de l'asthme. Étant donné l'aspect extérieur de ses poumons, c'est tout à fait impossible. Je me glisse derrière le volant.

Barney se met à gémir quand nous démarrons. Je lui gueule de la fermer.

Il est prêt à pleurer.

— T'aurais pas dû t'en mêler.

— Klinsky n'est pas aussi méchant que ça.

Les muscles de ses joues se mettent à frémir.

— C'est ce que tu crois.

— Un vrai dur, Klinsky, fait Penny. Avec la douzaine de tueurs qu'il a sous ses ordres, qu'est-ce qu'il risque ?

— Barney, dis-je, je peux parler à Klinsky et arranger ce gâchis.

Barney redresse la tête et m'examine d'un regard méfiant.

— Toi, t'as une autre idée en tête.

— J'obtiendrai des tuyaux au sujet de ces bijoux ?

— Si j'avais les bijoux, ricane-t-il, est-ce que je te les rendrais pas pour trente sacs ? Avec trente sacs en fouille, j'arrangerais n'importe quel gâchis avec Klinsky. Crois-tu que je resterais posé sur mes fesses à me demander ce que va faire Klinsky si je pouvais l'envoyer dinguer ? Pour trente sacs, crois-moi, je l'envoie dinguer deux fois de suite, et avec le sourire. Klinsky n'a qu'un dieu : l'argent.

— Combien dois-tu à Klinsky ?

— Rien, fait-il vivement, pas un *cent*.

— Si je peux t'aider...

La tête de Penny se relève d'un coup.

— Vous auriez pas quelques sacs à la traîne, quelque part ?

Barney s'en prend à elle.

— Tu pourrais pas la fermer ? Ça te regarde ?

— Non, répond-elle avec calme, mais il s'offrait à t'aider et je l'ai pris au mot.

— Je peux le trouver, ce fric, dis-je.

— Je sais, je sais, dit-elle. Barney n'a qu'à vous apporter les cailloux Donahue.

— Je ne veux qu'un tuyau.

— Laisse-moi descendre, beugle Barney. Pour l'amour de Dieu ! J'étouffe. Jim, tu es un bougre d'entêté. C'est tout ce que j'ai à dire. Foutons le camp d'ici. J'ai encore les moyens de me payer un taxi où je pourrai respirer en paix.

Je m'arrête le long du trottoir.

— Réfléchis, Barney. Rien que le tuyau qu'il t'arriverait de récolter au cours de tes balades.

— T'es complètement dingue.

Je commence à être du même avis.

Penny descend et tapote son manteau pour le défroisser. Barney pousse un grognement en posant le pied sur le trottoir. Il chercha un cigare. Il le fourre dans sa bouche, cellophane comprise, et le mâche. S'en apercevant, il le retire brusquement et le jette dans le caniveau. Son regard scrute le mien.

— Toi et moi, dis-je, on est les seuls à connaître le type qui sait faire de jolis nœuds de marin et qui arbore un drôle de petit cœur sur son

poignet gauche. Toi et moi, Barney, et Penny aussi.

Il me lance deux injures obscènes et s'éloigne précipitamment, Penny cramponnée à son bras.

CHAPITRE IV

La route asphaltée, qui luit dans l'ombre, fait une courbe avant d'arriver à la résidence des Donahue, une maison massive à un étage construite en briques et pierre de taille. Je descends de voiture, traverse une fraîche pelouse verte et m'approche du heurtoir en bronze de la porte abritée par un porche. Tout est calme dans ce quartier de Brooklyn.

Je lève très haut l'anneau de bronze et le laisse retomber. Il s'abaisse lentement, comme freiné par un ressort caché, et effleure le bois de la porte. Aucun bruit ne se fait entendre à l'intérieur. Toujours le même silence mystérieux.

Je me frotte les mains ; derrière un arpenter de jardin, un croissant de lune s'empare d'un nuage sombre et s'en enveloppe vivement comme d'un noir linceul. Je tends de nouveau la main vers le heurtoir. La porte s'entrouvre ; elle est retenue par une chaîne et des yeux noirs inquiets me regardent. Je sors une carte de visite et la tends à la personne qui veut qu'on joue à cache-cache. Une main blanche et fine la prend et disparaît derrière la porte qui se ferme sans bruit. Peu après, elle s'ouvre de nouveau.

— Je suis navrée, fait une voix tendue et fluette. M^{me} Donahue est sortie. Je suis M^{me} Stanton, la sœur de M. Donahue.

— Je pourrais vous parler en attendant le retour de M^{me} Donahue. J'espère qu'elle ne tardera pas.

— Je ne sais pas.

Elle s'interrompt, de sorte que j'ignore à quelle partie de ma question cette réponse s'applique.

— C'est plutôt difficile d'engager une conversation sur le trottoir.

La porte se ferme encore une fois et je commence à m'étonner quand j'entends le bruit de la chaîne que l'on décroche. Le battant se rouvre tout grand et je pénètre dans la maison.

Le salon est immense et meublé d'énormes fauteuils très confortables. Les rideaux sont longs et paraissent coûteux. Le mobilier est en acajou luisant.

— Vous permettez ? je demande, en lui montrant mon cigare.

Elle hoche la tête, j'allume donc mon havane et aspire quelques bouffées tout en l'examinant. Marie Stanton n'est pas une beauté, mais ces yeux très noirs dans ce visage olivâtre sont pleins de promesses. Elle a l'air facile de ces femmes qu'on emmène dans une chambre en les prenant par la main.

Ses cheveux noirs sont plats, coiffés à la chien ; des franges d'un doigt de long retombent sur son front lisse. Elle porte un tablier sur une blouse rose.

— Nous pourrions peut-être commencer l'interrogatoire, dit-elle abruptement. Je suppose que c'est nécessaire bien que j'aie répété l'histoire au moins une douzaine de fois aux policiers. Vous leur avez certainement parlé.

Je contemple mon cigare.

— Si ça ne vous fait rien, j'aimerais recueillir les détails de votre propre bouche. J'ai horreur des dépositions par personne interposée.

Lentement, avec une patience affectée, elle reprend le récit ; un tout petit sourire se joue sur ses lèvres minces. Peut-être suis-je ridicule. Je n'en sais rien. Ça m'est même tout à fait égal. Ces yeux noirs brillent comme des étoiles, et j'aime leur façon de parcourir mon visage amoché.

J'apprends que l'homme masqué était grand et tort, que ses mains rudes ont meurtri la cuisse délicate de la dame en la ligotant. Le cœur tatoué sur son poignet gauche était transpercé d'une flèche dirigée de la gauche vers la droite ; aucune inscription ne dépareait la beauté de son dessin un peu effacé.

— C'était un petit cœur bleu mais la flèche était rouge. Ça m'a paru bizarre, un cœur bleu.

— Vous deviez être effrayée.

Elle réfléchit un instant, puis secoue la tête.

— Je ne crois pas. Pas avant son départ, en tout cas.

— D'habitude, les gens qui ont peur ne se souviennent pas des détails de leur pénible mésaventure. Ils sont parfois bouleversés au point d'être incapables d'indiquer la couleur des vêtements de leurs assaillants. Qu'a-t-il fait après vous avoir ligotées, M^{me} Donahue et vous ?

Il a laissé, m'apprend-elle, les deux femmes dans le salon et s'est rendu dans la chambre de M^{me} Donahue. Au bout d'un moment, il en est sorti avec le coffret à bijoux. Il avait pris la précaution d'apporter un sac en papier dans lequel il a fourré le coffret. Après avoir enveloppé avec soin la boîte recouverte de peluche rouge dans le sac

de papier, il a quitté la maison sans mot dire.

— Il ne vous a pas parlé ?

— Seulement quand j'ai, descendu l'escalier. Je sortais de ma chambre car je venais tout juste de rentrer de mon rendez-vous hebdomadaire chez mon dentiste. Il a braqué cet affreux revolver dans ma direction et, comme je m'arrêtai au milieu des marches, il m'a dit : « Radinez, la petite mère. Vous arrêtez pas. Amenez-vous, personne va vous faire de bobo. » (Elle rit doucement en imitant le langage du braqueur.) Alors j'ai continué.

— Après vous avoir ligotée, s'est-il rendu directement dans la chambre ?

— Oui. Si je suis bon juge, tout l'épisode a duré cinq minutes, depuis le moment où j'ai descendu l'escalier.

— Avez-vous vu un complice à un instant quelconque ?

Elle lève les yeux vers le plafond, puis les abaisse vers le plancher.

— Il était seul.

— Comment le savez-vous ? Il aurait pu y avoir quelqu'un dehors, dans une voiture.

Ce sourire et ces yeux qui me caressent le visage me donnent envie de somnoler. Ou peut-être suis-je fatigué. Elle prend un air de gouvernante qui réprimande un enfant insupportable pour me répondre :

— Bien sûr, il aurait pu avoir une douzaine de complices au-dehors, mais je n'ai vu personne et n'ai entendu aucune voiture. Pardonnez-moi si je vous paraît stupide. Il est peu probable, je m'en rends compte, qu'un homme vienne cambrioler une maison sans avoir préparé un plan de fuite. (Puis une idée lui vient.) On aurait pu l'attendre dans une voiture au-delà du tournant de la route. Je ne crois pas que le bruit d'un moteur puisse me parvenir d'aussi loin.

Peut-être a-t-elle raison. À mon avis, une épingle lâchée sur cette route ferait autant de bruit que la trompette du garde-voie au passage des trains. Mais je dois me tromper. Le braqueur a certainement utilisé un moyen de transport pour fuir, à moins d'avoir marché près d'un kilomètre jusqu'à la grand-route ou d'être venu à bicyclette.

— Si j'avais su que c'était important, dit-elle d'une voix suave, je serais allée à la fenêtre quand il est parti et j'aurais regardé ; c'est-à-dire, si mes bras et mes jambes n'avaient pas été attachés.

Elle est plus finaude que j'avais cru.

— M. Donahue est là ? je demande.

— Non. Mon frère doit rentrer aujourd'hui de Los Angeles. Quant à Sandra, la femme de chambre, je devance votre prochaine question ;

c'est son jour de sortie. Elle doit rentrer dans la soirée.

— Je perçois le bruit de la porte qui s'ouvre.

— Marie ? dit une voix douce et calme dans l'entrée. Où êtes-vous, Marie ?

Marie se lève en s'excusant. Je dépose mon cigare éteint dans le cendrier, tapote à deux reprises le bras de mon fauteuil club, puis m'en extirpe pour aller jeter un coup d'œil par les portes-fenêtres. La lune, de nouveau dégagée des nuages, baigne le jardin d'une pâle lumière. C'est un ravissant jardin. Je le devine, même s'il est difficile de distinguer les couleurs dans la pénombre.

— Vous aimez cette vue, monsieur Breen ?

De clairs yeux gris me sourient. M^{me} Donahue a un front haut et lisse, des cheveux châtais rejettés derrière des oreilles minuscules. Le bas de son visage est allongé, le menton doucement arrondi. Elle a sans doute dans les quarante ans, mais elle pourrait retrancher dix ans de son bulletin de naissance sans soulever d'objections.

Elle tient ma carte de visite de la main gauche et la droite joue avec une boucle de sa robe de sole imprimée.

— Je passerais bien un jour ou deux dans ce jardin à batifoler avec les fleurs, dis-je.

M^{me} Stanton revient dans la pièce, coiffée d'un tout petit bibi ; elle a jeté une écharpe de renard argenté sur ses épaules. Avant de parler, elle achève d'enfiler des gants gris.

— Bonsoir, monsieur Breen. Si je n'ai pas répondu à certaines questions, ma belle-sœur le fera. Excusez-moi, je vous prie. J'ai un rendez-vous. (Elle sourit.) Et « il » s'énerve terriblement quand je suis en retard. À tout à l'heure, Eva.

Je lui souhaite le bonsoir et la regarde partir. La porte se referme doucement et je reporte mon attention sur M^{me} Donahue.

— J'aurais préféré que M^{me} Stanton assiste à notre entretien ; elle aurait pu se souvenir d'autres détails. Quelquefois une remarque, un mot même, remet en mémoire un détail oublié.

M^{me} Donahue a un sourire charmant.

— M^{me} Stanton habite ici. Revenez quand vous voudrez pour terminer votre enquête. Nous ne sortons pas demain soir, monsieur Breen, et nous vous dirons tout ce que vous désirez savoir. Bonsoir, monsieur.

C'est un congé en règle, à peu près aussi subtil qu'un coup de pied dans le ventre. Mais son sourire me retient de lui faire une réflexion qu'elle pourrait prendre pour une insulte.

— N'attendriez-vous pas quelqu'un ? je lui demande.

Elle acquiesce.

— Seulement M. Donahue. Il va arriver d'un instant à l'autre. (Elle me rejoint près des fenêtres. Elle embaume comme si elle portait une brassée de fleurs.) Savez-vous que c'est stupéfiant, la promptitude avec laquelle votre compagnie prend cette affaire en main ?

— On tâche de faire vite. C'est dans une intention intéressée. Il nous arrive de réussir, et c'est quand nous ne laissons pas trop refroidir la piste. (Je sors une feuille de papier de mon veston.) Madame Donahue, voudriez-vous vérifier cette liste des objets volés que vous avez donnée à la police ? Pour le cas où les flics auraient fait une erreur. J'aimerais que M. Donahue la vérifie également. J'ai cru comprendre qu'il se trouvait du côté de Los Angeles.

— Depuis trois mois et deux jours. Un voyage d'affaires. Il est revenu aujourd'hui. M^{me} Stanton vient de m'apprendre que mon mari avait téléphoné de l'aéroport pendant que je faisais mes courses. Il ne va pas tarder à arriver.

— M. Donahue ignore donc tout du cambriolage ?

Son visage s'allonge et se tend.

— Il en apprendra bien les détails assez tôt. Pauvre Tom ! (Son regard devient vague et pensif.) Je voudrais qu'il soit là. (Elle bat des paupières et sourit. Puis, comme si elle me confiait un grand secret :) Il me faudra au moins une heure pour le convaincre que je n'ai pas subi de violences. Il est comme ça.

— Viol, c'est un mot répugnant.

— Cet affreux individu ! fait-elle en rougissant.

Elle s'aperçoit alors qu'elle tient à la main ma liste des bijoux volés.

— Oh ! je ferais mieux de la parcourir. Voyons, où ai-je mis mon sac... ? Excusez-moi, monsieur Breen.

Elle gagne l'entrée, disparaît un court instant, puis revient avec un sac en daim à poignée d'ivoire. Elle le pose sur la table volante, l'ouvre et en retire une paire de lunettes.

J'entends un bruit bizarre. Je me retourne vivement. M^{me} Donahue regarde fixement la table. Sa bouche est ouverte et son visage exprime l'étonnement et l'effroi. Je me demande ce qui l'ennuie quand, tout à coup, elle s'empare de mon cigare, le manipule comme si c'était un répugnant reptile, et cherche autour d'elle un endroit où le jeter. Je m'apprête à lui dire que je vais l'en débarrasser. Certaines femmes se mettent à débloquer quand il est question de fumée, de cendres et de cigares éteints dont l'odeur empêste. M^{me} Donahue, à ce que je suppose, est seulement un peu plus cinglée que les autres. Elle contemple le cigare qu'elle tient à la main, son visage paraît changer

de couleur, comme si l'odeur lui donnait la nausée.

Elle le fourre dans son sac dont elle claque le fermoir avec un bruit qui résonne dans le silence du salon. Elle se souvient alors de la liste qu'elle a laissée choir dans son agitation.

—La liste est exacte, monsieur Breen.

Le sourire est revenu et l'émotion est passée.

Je quitte la fenêtre.

—Demain, lui dis-je, j'examinerai les photographies en les comparant à la liste. Si je tombe plus tard sur un des bijoux manquants, je le reconnaîtrai. Encore une ou deux questions, madame Donahue...

—Demain, monsieur Breen. J'ai une migraine affreuse.

—Ça ne sera pas long. Parlez-moi du bandit, dites-moi tout ce dont vous pouvez vous souvenir. C'était un homme grand et fort et il portait un masque. Ensuite.

Son récit est tout à fait conforme à celui de sa belle-sœur, sauf que M^{me} Donahue n'a pas vu le tatouage. Je soulève la question du complice.

Elle fronce les sourcils.

—S'il avait eu un complice, il me semble qu'il serait entré et l'aurait aidé.

—À moins, dis-je, que le complice n'ait pas tenu à se faire voir, malgré son masque. Vous ou M^{me} Stanton auriez pu le reconnaître à un mot ou à un geste familier.

—Je ne comprends pas.

Elle n'est pas aussi bête qu'elle veut s'en donner l'air.

—Une personne connue de vous, dis-je, aurait pu affranchir le bandit masqué. Une personne connaissant bien les lieux. En langage clair, un de vos amis aurait pu indiquer au braqueur le moyen de mettre la main sur vos bijoux en se donnant le moins de mal possible. Il y a des amis comme ça, c'est bien connu ; surtout quand on les gratifie d'un bon paquet d'oseille.

—Je ne le croirai jamais. (De toute évidence, la migraine est oubliée.) Mes amis sont au-dessus de tout soupçon.

—Et M^{me} Stanton ?

Elle a un sursaut d'indignation.

—Marie n'a rien à voir dans ce gâchis.

Je hausse les épaules.

—Quelqu'un a rentré le malfrat, lui a indiqué l'endroit où vous gardiez les babioles de la famille. D'après votre récit, qu'a corroboré M^{me} Stanton, l'homme vous a solidement ficelées, toutes deux, puis il

a immédiatement gagné votre chambre. Quelqu'un lui avait sûrement refilé le tuyau ; c'est une personne assez liée avec vous pour connaître le plan exact de la maison et la planque de vos bijoux.

— Ils étaient dans un coffret de peluche rouge enfermé dans le tiroir de droite de ma coiffeuse. Ça n'est pas une cachette bien difficile à découvrir.

— Pas de coffre ?

— D'habitude, nous les conservons dans la chambre forte du bureau de M. Donahue. La dernière fois que je les ai mis, c'est à la réception qui a précédé le départ en voyage de mon mari. (Elle hoche la tête d'un air triste, puis sourit.) J'attends encore qu'il range les bijoux dans sa chambre forte.

— Et votre femme de chambre ? Est-elle au-dessus de tout soupçon, elle aussi ?

Elle répond d'un ton ferme.

— Certainement. Sandra est chez nous depuis sept ans. Elle fait en quelque sorte partie de la famille et nous l'aimons. Elle éprouve les mêmes sentiments à notre égard, je le sais. Vous faites fausse route, j'en ai peur.

— Qui connaissait la cachette de vos breloques ?

— Sandra, M. Donahue, M^{me} Stanton et moi.

— Comme M. Donahue était en Californie et que vous vous portez garante de l'honnêteté de la femme de chambre, il reste vous et M^{me} Stanton.

Dans un geste de lassitude, elle passe ses doigts fuselés sur son visage.

— Je crains de ne pas être à même de saisir le sens exact de votre réflexion. Du moins ce soir. C'est sans doute dû à l'énervernement que j'éprouve en attendant le retour de mon mari. Excusez-moi, monsieur Breen.

Je ris.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement, madame Donahue. Je suis certain qu'un cambriolage a eu lieu dans cette maison. J'ai aussi la conviction que l'auteur du coup a été parfaitement renseigné. Vous auriez pu fournir ces renseignements, vous, ou M^{me} Stanton, ou votre femme de chambre, ou M. Donahue. Même s'il était en Californie. Il peut encore s'agir d'une personne connaissant la cachette exacte des bijoux et qui aurait chargé un acolyte du sale boulot, tout en l'attendant dehors dans une voiture, à bonne distance, pour le sortir de la zone dangereuse.

Elle secoue la tête.

— Je ne vois personne, monsieur Breen, d'assez intime pour savoir que les bijoux se trouvaient dans ce tiroir, et non dans la chambre forte de M. Donahue.

Je la regarde fixement pendant une longue minute. Ses yeux ne cillent pas. Son regard exprime un instant le défi, l'entêtement peut-être, puis la lueur disparaît. Je baisse les yeux le premier.

— Réfléchissez bien, fais-je d'une voix douce. Un bon ami de la famille, ou une personne qui n'est pas à proprement parler un ami de la famille mais avec laquelle vous êtes personnellement liée. Je dis vous, madame Donahue, pas la femme de chambre, ni votre belle-sœur.

Ses joues s'empourprent. Le regard de défi réapparaît, intensifié.

— Soyez plus explicite, je vous prie, monsieur Breen. Vous insinuez quelque ignominie, je suppose ? Je le devine à votre sourire libidineux.

— Pour parler net, madame Donahue, je pensais à un individu du sexe masculin qui vous aurait rendu visite de temps en temps, ou fréquemment, pendant le séjour de votre mari en Californie.

Ses lèvres se pincent. Elle s'écrie en serrant ses poings minuscules :

— Vous m'insultez, monsieur Breen. Je vous prie de sortir. Bonsoir, monsieur.

Elle fait demi-tour pour m'accompagner à la porte.

— Je suis navré de vous avoir froissée, dis-je, mais nous devons envisager toutes les hypothèses. Pour moi, la meilleure est actuellement celle-ci : un petit ami, votre petit ami, un malin dans son genre, a su tout ce qui se passait dans votre chambre et s'est servi au mieux de sa science.

Elle se retourne brusquement. Son bras s'abat, le poing fermé. Je l'attrape au vol. Pendant un instant nous sommes si proches l'un de l'autre qu'elle pourrait me mordre.

— Avant de partir, madame Donahue, voudriez-vous me rendre mon cigare ? C'est le seul qui me reste, sinon je vous l'aurais volontiers abandonné.

Elle devient blanche comme une morte.

— Un cigare ?

— Celui que vous avez mis dans votre sac ; il est à moi.

Elle recule de quelques pas et se fige d'un air hagard. Elle se dirige ensuite machinalement vers son sac et l'ouvre.

— Maintenant, je vous en prie, sortez, fait-elle en me tendant le cigare.

Je glisse le cigare entre mes lèvres et le retire aussitôt. Le bout a

séché et a pris un goût amer.

— Madame Donahue, vous pourriez me faire gagner beaucoup de temps et m'épargner des efforts inutiles si vous me disiez qui est votre ami fumeur de cigares. Ce sera notre secret, à tous deux.

Une veine bleue se met à battre sur son cou.

— Je ne comprends pas vos insinuations.

Je m'approche du cendrier et y pose le cigare.

— Un simple mégot inoffensif, et pourtant vous l'avez saisi et caché comme si c'était un bâtonnet d'opium que votre mari risque de découvrir en rentrant. Vous avez cru que votre ami le fumeur était venu en votre absence et avait laissé son cigare. Vous craigniez que je sois assez indiscret pour vous demander les raisons de la présence d'un cigare dans votre cendrier si, comme vous l'avez dit, votre mari n'était pas rentré de Los Angeles. Ou alors vous avez eu peur que M. Donahue, dont l'arrivée est imminente, comme vous me l'avez également dit, puisse voir le cigare en rentrant et se rende compte que sa femme a reçu la visite de certaine personne. Vous avez fait disparaître le cigare. Et moi, je suis indiscret. Qui était cet homme, madame Donahue ?

— Ma vie privée n'a rien à voir avec ce vol, s'écrie-t-elle.

La porte s'ouvre.

— Eva ?

Un homme grand, à cheveux gris, entre dans la pièce. Ses dents sont d'une blancheur éblouissante, fortes et régulières, semblables à celles des acteurs de cinéma dans leurs premiers plans. Il laisse tomber ses bagages, tend les bras et, comme si tous ses soucis accablants avaient disparu, M^{me} Donahue s'y jette, le visage rayonnant.

Ils s'embrassent.

— Je ne t'attendais pas si tôt, dit-elle.

— J'ai eu de bonnes correspondances d'avions.

— Je n'ai jamais pu monter en avion. Ça me tord les boyaux, fais-je remarquer.

Il me regarde et semble seulement s'apercevoir de la présence d'un étranger.

M^{me} Donahue me présente et, rapidement, lui fait un résumé de ce qui est arrivé aux bijoux de famille.

— Effroyable, fait-il à deux reprises pendant son monologue et, quand elle a terminé, il l'embrasse sur la joue.

— Comment vas-tu, ma chérie ?

La perte des bijoux paraît l'inquiéter beaucoup moins que la santé de sa femme : ça me met du baume au cœur.

— Elle va au poil, dis-je. Mais, moi, ça ne va pas fort. La société à laquelle j'appartiens risque de perdre un bras et une jambe, comme qui dirait.

Ça ne l'intéresse pas.

— Je vous souhaite d'attraper ce voleur. Voulez-vous m'excuser, monsieur Breen.

Je lui fais attendre ma réponse. M^{me} Donahue me regarde fixement, en se demandant sans doute si je vais parler de ce cigare. La maison est silencieuse. Au loin, à des kilomètres, dirait-on, les cloches d'une église se mettent à carillonner. Elles s'arrêtent au bout d'un moment et, à l'exception du bourdonnement d'une mouche contre la vitre, le silence retombe.

Je souffle une bouffée de fumée.

— Bien sûr, monsieur Donahue. Je reviendrai très probablement. Bonne nuit.

Je sors en me demandant qui est le gigolo de M^{me} Donahue.

Elle a peut-être tout à fait raison d'affirmer que sa vie sentimentale n'a rien à voir avec le braquage. Elle risque aussi de se tromper grossièrement. Ce ne serait pas la première fois qu'un mariole se ferait recevoir par une femme du monde dans une maison qu'on cambriole ultérieurement. Dans le cas qui m'occupe, le gigolo n'aurait eu à se renarder que sur deux points : l'heure où les bijoux étaient accessibles et l'endroit où on les cachait.

Je m'absorbe quelques minutes sur le trottoir. Il est vingt et une heure quarante-cinq et, comme on dit dans les livres, l'essence du succès, c'est la vitesse. Merde, il me faut récupérer ces colifichets avant qu'ils ne parviennent aux mains d'un receleur ; je pourrais alors leur dire adieu. Les receleurs ne perdent pas de temps à admirer les diamants. Ils contactent leurs clients et se débarrassent de la camelote en vitesse.

Je monte dans ma voiture et j'attends. Tôt ou tard, Marie Stanton va rentrer ; à moins que je ne coince la femme de chambre et que je lui arrache quelques noms. Qu'une gonzesse se pointe dans cette allée, et je la kidnappe dans ma Buick. Pour l'instant, je n'ai aucun indice, sauf une hypothèse hasardeuse : le gigolo de M^{me} Donahue. Je ne peux guère faire autre chose à cette heure avancée. Dans la matinée, j'irai rendre visite aux prêteurs sur gages.

J'entends arriver une voiture derrière moi. C'est un taxi. M^{me} Stanton se hâte d'en descendre. Elle fouille dans son sac, plaque un billet dans la main du chauffeur et fait demi-tour pour remonter l'allée en courant. Elle en a parcouru la moitié quand je me dresse sur

son chemin. Elle recule de plusieurs pas et porte son poing à la bouche, comme pour étouffer un cri.

— C'est moi, madame Stanton, Jim Breen.

Je n'ai pas bougé.

Elle reprend sa respiration qui siffle entre ses dents.

— Vous m'avez fait peur.

Je l'empoigne par le bras.

— Désolé. Accordez-moi cinq minutes.

— Je vous en prie. (Son regard se porte vers la maison. La façade est sombre. Un carré de lumière ambrée se découpe sur l'allée gravillonnée menant au garage.) Je suis très fatiguée.

— Tout le monde est fatigué. Seulement cinq minutes. On peut toujours s'asseoir dans ma voiture.

Je sens trembler son bras quand je le touche. Elle s'écarte.

— Non, je ne veux pas monter dans votre voiture.

Je dois avoir la tête d'un obsédé sexuel. Elle ajoute :

— Il y a un banc de l'autre côté du tournant.

Elle s'avance d'une démarche raide en jetant presque à chaque pas un regard furtif par-dessus son épaule. J'ai l'impression qu'elle attend quelqu'un ou cherche une occasion de m'échapper.

— Je ne pensais pas vous voir revenir avant plusieurs heures, dis-je. (Elle se contente de me regarder fixement. Je poursuis :) C'est ce qui arrive d'habitude quand une fille a un rendez-vous. Le film était moche ?

Elle se laisse tomber sur le banc avec un soupir, comme si elle était restée debout pendant des heures et qu'elle avait besoin de repos. Le réverbère l'éclaire crument.

Son visage exprime l'agacement.

— Je n'avais pas de rendez-vous. Je me suis contentée d'une longue promenade à pied. (Elle se tient tout droite, elle ouvre de grands yeux au regard instable, elle tient son sac à deux mains.) Monsieur Breen, je voudrais aller me coucher.

— De quoi avez-vous eu peur, madame Stanton ? fais-je en souriant.

— De vous, monsieur Breen ; vous m'avez terrifiée. Je ne m'attendais pas à voir un homme me sauter dessus sans avertissement. Vous auriez pu prévenir, il me semble.

— Vous étiez morte de peur avant de m'avoir vu. Ou alors c'est que vous avez l'habitude de regagner votre domicile à toute vitesse en taxi, de jeter l'argent de la course au nez du chauffeur et de vous carapater dans l'allée ?

Elle me dévisage de ses yeux noirs, dilatés, qui reflètent une espèce

de terreur.

— Vous posez tant de questions hors de propos, monsieur Breen. Je ne suis pas courageuse et l'obscurité me donne toujours de l'angoisse. Jim... vous voulez bien que je vous appelle Jim ?

Elle peut m'appeler de tous les noms si ça lui fait plaisir, même si son jeu est aussi visible qu'un coup de pied dans un carreau.

— Bien sûr, chérie, je lui fais.

Je pose la main sur sa cuisse et la sens frémir à mon contact, mais elle continue de sourire.

— Pourquoi ne reviendriez-vous pas demain ? dit-elle. Je ne serai pas si fatiguée.

Ses yeux expriment les promesses habituelles. Elle tient beaucoup à se débarrasser de moi. Mon regard se porte sur son sac. Ses yeux suivent les miens. Ses mains se crispent sur le sac au point que ses phalanges blanchissent. Je me laisse aller contre le dossier du banc.

— Ne pourrais-je vous retrouver quelque part demain ? fait-elle.

— Non. Il me faut le renseignement ce soir. Je perds peut-être mon temps, mais il me le faut. Vous n'auriez pas une cigarette ?

Prise au dépourvu, elle ouvre son sac, puis le referme avec un claquement qui résonne dans le silence.

— Je n'ai pas de cigarettes, laisse-t-elle échapper.

Pendant que nous nous dévisageons, sa bouche tremble. Je dois jeter un coup d'œil dans ce sac. Son contenu ne me regarde peut-être pas mais je veux le voir.

Mes narines palpitent. Je m'avance. Il y a dans l'air une légère odeur familière, mais que je ne peux situer. Je renifle en vain : elle s'est dissipée.

— Pas de cigarettes ? je lui demande.

Elle secoue violemment la tête, sans mot dire.

— De toute façon, je n'ai pas envie de fumer, je fais. Dites-moi, madame Donahue a-t-elle reçu des visites cet après-midi ?

Elle réfléchit un long moment, et j'imagine qu'elle a oublié ma question ; elle finit quand même par répondre :

— Seulement le représentant d'une marque d'aspirateurs. Néanmoins, monsieur Breen, je suis sortie la plus grande partie de l'après-midi.

— Vous pouvez continuer à m'appeler Jim, chérie. Ça me botte.

Elle hausse les épaules, le regard inquiet.

— Bien sûr, Jim.

— Répondez à une seule question et je vous laisse partir.

Elle acquiesce d'un signe de tête, elle brûle d'en mir avec cet

interrogatoire pour pouvoir empoigner son sac et filer.

— Qui est l'amant de M^{me} Donahue ? je lui demande.

Sa mâchoire se met à pendre et elle me regarde en clignant des paupières comme si elle ne m'avait jamais vu.

Elle retrouve l'usage de la parole.

— De M^{me} Donahue ? Vous ne savez pas ce que vous dites !

— Mettons que j'aie blagué.

— Ça n'a rien d'une blague, à mon avis. M^{me} Donahue adore mon frère. M^{me} Donahue ? Un amant ?

— Vous prononcez ce mot comme si vous ne l'aviez jamais entendu. Si elle en a un, elle n'est pas obligée de vous avoir fait ses confidences.

Elle détourne les yeux ; son visage tiré s'est tendu.

— M^{me} Donahue est une parfaite épouse. Elle aime son mari.

— Pourquoi vous énerver ? dis-je en souriant.

— Pourquoi dites-vous des choses pareilles ? Vous n'en avez pas le droit. Vous ne pouvez pas traiter les gens comme ça ! fait-elle d'un ton aigu, presque criard.

Je pose de nouveau la main sur sa cuisse, ce qui lui coupe la parole. Elle porte les yeux sur mes doigts écartés et me flanque une tape. Je ris, ce qui la rend furieuse au point qu'elle me gratifie d'un nom censément ignoré des femmes du monde. Je continue à rire et son visage se détend.

— Je rentre à la maison, monsieur Breen. Je n'ai pas l'intention de continuer à répondre à vos questions.

Pour le prouver, elle se lève. Je reste immobile.

— Je tiens toujours à connaître le nom de l'amant de M^{me} Donahue.

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! s'écrie-t-elle.

— C'est donc vous, Marie Stanton, qui avez un coquin qui vous rend visite de temps à autre quand M^{me} Donahue n'est pas là.

Sa voix vibre de surexcitation.

— C'est faux !

— Cessons de tourner autour du pot.

Elle se dresse de toute sa taille.

— Comme je vous l'ai dit, ça ne vous regarde pas.

Je tends la main, empoigne son sac et me lève.

Hors d'elle, elle se rue sur moi, les mains tendues. Je planque le sac derrière mon dos et me plante sur mes jambes écartées, tel un géant s'apprêtant à recevoir l'assaut d'un pygmée.

— Je vous en prie, Jim, je vous en prie, je vous en supplie ! Le contenu de ce sac n'a rien à voir avec votre affaire. Je le jure par tout ce qui m'est sacré.

— C'est plutôt lourd, dis-je. Ça serait marrant que j'y fourre la main et que j'y dégote des pouliquettes du genre bagues, clips de diamants et tout le toutim.

Elle m'entoure de ses bras, se serre contre moi. J'épouse toutes les courbes de son corps et je sens les battements de son cœur. Mon pouls commence à s'accélérer. Je me penche et pose ma bouche sur ses lèvres humides. Elles sont chaudes et ne se refusent pas.

— Demain, Jim, murmure-t-elle en me serrant la main droite. J'irai où vous voudrez. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble, Jim, vous et moi, tout seuls.

— Ce genre d'arrangement me dirait assez.

J'essaie d'ouvrir le fermoir. Le sac est lourd et c'est difficile d'y parvenir avec une seule main. J'y arrive presque. À la dernière seconde, comme je glisse mes doigts à l'intérieur, il m'échappe et tombe à terre en faisant un bruit sourd. Je me baisse pour le ramasser. Elle me flanque son genou sur la tempe et je bascule. Elle fonce sur le sac mais je l'atteins le premier. Malheureusement, je l'empoigne par le fond; quand je me redresse, il s'ouvre et un tas de zizis s'en échappent: une carte de visite, un mouchoir, un miroir, un paquet de bonbons à la menthe, des épingle à cheveux, des clés et... Je me fige brusquement. À mes pieds, gît un revolver nickelé qui a l'air tout neuf. Je le ramasse; c'est un Colt calibre 32.

— Maintenant que vous avez le revolver, qu'allez-vous en faire ? me dit-elle d'un ton amer.

Je n'en sais rien. Je pourrais le remettre aux flics mais, comme elle me l'a fait remarquer, ça ne me regarde pas. En réalité, j'ai l'impression que le tandem Mm^e Stanton-et-son-amant – ou bien est-ce celui de M^{me} Donahue ? – ne me concerne foutrement pas.

— J'espère que vous n'avez pas buté une de vos relations, dis-je.

Ses lèvres ont l'air de s'être desséchées. Son regard donnerait à penser qu'elle a mal au cœur.

— Je n'ai tué personne. Mais ça ne prouvera rien de discuter avec vous.

Le revolver pue la cordite. Je l'ouvre. Le barillet contient seulement des douilles vides.

— J'espère qu'il le méritait, dis-je. Avec votre visage et vos jambes, aucun jury ne vous condamnera.

Elle m'étreint de nouveau.

— Jim, vous n'allez pas... vous ne pouvez pas le remettre à la police.

— Dites-moi la vérité et j'oublierai que je vous ai vue ce soir.

Des larmes emplissent ses yeux et ruissellent sur ses joues sans qu'elle y prête attention. Elle pleure sans émettre un son.

— M^{me} Donahue recevait des visites d'un homme qui venait lui dire bonjour pendant les absences de votre frère. C'est bien ça ?

Elle secoue la tête.

— Non, c'est faux.

— Allons, mon chou, je veux la vérité ou, ma parole, je remets le revolver au premier flic venu.

— Bien, bien ! s'écrie-t-elle. Oui, un visiteur, un amant ! C'est ce que vous voulez m'entendre dire, n'est-ce pas ?

— Je veux uniquement la vérité. Comment s'appelle-t-il ?

Elle me regarde fixement pendant un instant, puis avec une soudaineté qui me fait sursauter, elle se met à rire ; c'est une sorte de gloussement fou, entrecoupé, proche de la crise. Elle semble incapable de s'arrêter. Je la gifle à toute volée. Son rire cesse brusquement et ses yeux deviennent vitreux.

— Son nom ? fait-elle. Ça ne vous servirait à rien.

Je me mets à vociférer en la prenant par les bras et en la secouant.

— Parlez !

— Frank Sanders, elle répond. (Une idée lui vient et elle se met à glousser. Je n'ai pas besoin de la gifler de nouveau car elle s'arrête net, comme elle a commencé.) Rue du Président, ajoute-t-elle, 1662, rue du Président.

Je contemple le revolver luisant. Son regard suit le mien. J'ouvre son sac et y laisse retomber l'arme. Puis je la prends par le bras et la guide jusqu'à sa maison.

— Votre frère et votre belle-sœur connaissaient ce Sanders ? je lui demande.

— Ils le connaissaient. (Sa voix est devenue rauque.) Il n'était pas assez bien pour eux. (Elle s'interrompt et secoue la tête.) Ne faites pas attention.

— J'en conclus que ce Frank Sanders n'était pas particulièrement le bienvenu dans cette maison.

Elle redresse la tête.

— Ce n'était pas à cause d'Eva ; elle, elle me soutenait. Mon frère défendait à Frank de venir ici.

— Je suis navré d'avoir dû être si brutal.

La porte s'ouvre et M^{me} Donahue apparaît.

— Marie ? Oh ! monsieur Breen !...

— Je partais. Bonne nuit, dis-je.

CHAPITRE V

Un quart d'heure plus tard, j'arrête ma voiture devant l'immeuble où habite Frank Sanders. J'aurais pu couvrir le parcours en dix minutes si j'avais été vraiment pressé, mais j'ai eu besoin de ce petit moment de réflexion. Il arrive à mon cerveau de fonctionner au ralenti et j'ai l'impression que c'est le cas ce soir. Quelque chose me tracasse mais je ne sais pas quoi ni pourquoi. Et d'y penser ne me donne pas les réponses.

Sanders habite dans une maison à deux étages qui fait partie d'une rangée de baraques absolument identiques ; les escaliers de secours sont en façade. Pour entrer, on sonne et on attend la réponse, à moins qu'on ne préfère défoncer la porte de verre à coups de pied. J'essaie la sonnette de Sanders. Pas de réponse. J'appuie mon coude sur le bouton et le maintiens ainsi une bonne minute. Toujours pas de réponse.

J'appuie sur la sonnette d'un locataire du second, un étage au-dessus de celui de Sanders. La porte d'entrée s'ouvre brusquement dans un cliquetis de serrure. Je commence à grimper l'étroit escalier de bois. Une porte s'ouvre au rez-de-chaussée ; une tête, enveloppée d'un foulard vert, en sort pour m'examiner. Je continue à monter. L'éclairage est correct. Le tapis d'escalier est usé mais assez moelleux pour étouffer les pas.

— Qui est-ce ? crie une voix au second étage.

Je me colle contre le mur et j'attends un instant. N'obtenant pas de réponse, le locataire du second marmonne quelques imprécations au sujet de petits morveux qui s'amusent à tirer les sonnettes. Peu après, une porte claque là-haut.

La porte d'entrée de l'appartement de Sanders n'a ni sonnette ni heurtoir ; je ne distingue que son nom sur un bout de bristol dans un porte-carte. Une pâle lumière jaune filtre à travers l'imposte et sous la porte. Je frappe. Un gosse se met à hurler à l'étage du dessus. Un homme pousse un juron et le gosse hurle encore plus fort. Une femme lance une épithète obscène et le gosse la ferme. Je frappe de nouveau.

Une porte s'ouvre au second et le même homme gueule un nom qui qualifie le métier que fait sa femme ; puis il claque le battant à toute volée et descend. Le regard qu'il me lance semble m'accuser de ses démêlés familiaux ; il poursuit son chemin.

J'essaie la poignée. La porte s'entrebâille sans bruit ; à croire que les gongs sont huilés. Je l'ouvre toute grande et j'aperçois une cuisine. Le sol en est recouvert d'un linoléum jaune et bleu, elle est meublée d'un ensemble chromé ; j'aperçois une chaise renversée et du verre cassé dans l'évier. Au centre de la cuisine s'étale une flaque de raisiné. Ça ne m'étonne pas tellement. Je ne sais pourquoi mais je m'attendais à trouver du sang et des marques de violence dans le coin.

J'entre, ferme la porte et m'y adosse un court instant. Je pressentais qu'il y aurait une odeur de cordite dans l'appartement de Frank Sanders. Je m'approche de la tache rouge qui s'étale au milieu de la pièce. La vitre du vaisselier est percée d'un trou rond, le trou qu'aurait pu faire un calibre 32. Juste au-dessous de la boîte à allumettes fixée au mur, il y a un autre trou. Mon regard se porte de nouveau sur la flaque de sang ; les gouttes, grosses comme des pièces de vingt-cinq cents, se suivent en direction de l'antichambre. Je m'avance ; je sais foutrement bien ce que je vais trouver ; j'ai vu ce soir même l'arme dont on s'est servi et aussi la femme brune et terrifiée qui a fait le coup : Marie Stanton.

Il y a encore plus de sang dans l'antichambre ; au plafond badigeonné de blanc est un autre trou, irrégulier celui-là. La traînée de sang mène à la salle de bains. J'ouvre la porte. Le cadavre est là, la tête et les épaules se penchent par-dessus la baignoire, le reste du corps est allongé par terre. Il est nu, à l'exception d'un caleçon trempé de sang et d'un tricot de peau. Deux blessures, à travers lesquelles tout son sang s'est écoulé, s'ouvrent dans son dos.

J'empoigne une touffe de cheveux et soulève la tête. On lui a massé la physionomie avec une paire de coups de poings américains, ou une petite batte de base-ball. Le nez est aplati comme une crêpe. Du sang coagulé bouche les narines et des morceaux de sparadrap sont collés au-dessus de chaque œil et sur la pommette droite. Les lèvres sont en charpie. Il n'y a pas la moindre trace de sang sur son visage, à part un mince filet qui relie les lèvres au menton.

D'après les apparences, on lui travaillé un tantinet le portrait, puis on lui a permis de se laver et de s'arranger le visage avec du sparadrap, puis on lui a vidé un revolver dessus, tandis qu'il se ruait vers la salle de bains. Deux pruneaux ont fait mouche. Atteint sans doute dans la cuisine, il est tombé. L'assassin l'a laissé se relever, puis

l'a suivi à la salle de bains, a tiré, manqué son coup ; il l'a enfin touché une seconde fois.

Je laisse retomber la tête et regagne la cuisine. De là, je passe dans la chambre. Toutes les lumières y sont allumées. Les tiroirs de la commode sont sur le lit, où leur contenu s'est épargillé. Des complets, des chemises et des sous-vêtements jonchent le parquet. La penderie est ouverte, les débris d'un sac de voyage découpé en lanières parsèment le sol. On a fouillé l'appartement de fond en comble ; ce « on » disposait de tout son temps et ne savait pas exactement où chercher.

J'aperçois un disque bleu sur le sol, près du pied du lit. Je m'accroupis pour m'en saisir. Sous le lit, il y a une carte à jouer. Je dois me mettre à genoux pour l'atteindre. Le disque est un jeton de poker. Sur chacune de ses faces est gravé en lettres blanches le mot *Parley*. La carte est le huit de trèfle ; le dessin en est fantaisiste ; au dos, se trouve un motif représentant des grappes de raisin bleues. D'une chiquenaude, je lance le jeton en l'air, le rattrape et le glisse dans la poche où je conserve ma monnaie. La carte est mieux traitée ; je la glisse contre un billet de vingt dollars dans mon portefeuille.

Je m'approche de la commode et l'examine sous tous les angles en en martelant les côtés, le fond, le dessus ; je n'ignore pas dans mon for intérieur que je ne trouverai aucun compartiment secret, mais j'espère pourtant me tromper.

Une voix rude éclate derrière ma nuque.

— Les mains en l'air, Machin, ou je vous troue la peau.

Je lève les bras en jetant un coup d'œil dans la glace de la coiffeuse et je pousse un soupir de soulagement en apercevant les boutons de cuivre et la vareuse bleue.

— Ça fait plaisir de voir un flic, des fois, je lui fais en baissant les bras.

Il me saute dessus et me colle le calibre 38 réglementaire dans le dos.

— Ça se peut, mais garde les mains en l'air, Machin.

Un autre type en vareuse bleue entre et me dévisage. Je leur assure qu'ils perdent leur temps. Je suis Jim Breen, de la compagnie d'assurances Bender. Le flic qui me fait face sort de la chambre sans rien dire.

Au-dehors, j'entends une voix de femme s'élever et redescendre en une sorte de vagissement :

— J'l'ai vu grimper l'escalier à pas de loup et j'ai su qu'c'était un cambrioleur. Regardez-là : du sang ! (Sa voix s'élève brusquement.) Où

est m'sieur Sanders ? Où est ce charmant m'sieur Sanders ? Il a dû faire quéqu' chose à m'sieur Sanders.

Son cri paraît me provenir d'un kilomètre de distance ; il se rapproche de plus en plus, au point de m'entrer dans l'oreille gauche et de me faire dresser les cheveux sur la tête ; puis ça devient un hurlement prolongé et terrifiant qui fait blêmir le jeune flic au revolver.

L'autre rapplique au galop.

— Nom de Dieu, c'est pas du boulot pour nous. Il nous faut les gars de la Criminelle.

CHAPITRE VI

Le lieutenant-détective Mc Carthy est assis sur le rebord de la fenêtre du salon, face au confortable fauteuil club dans lequel je suis installé. Un flic en uniforme est debout près de la porte et jette par moments des coups d'œil derrière lui, en direction du boucan qui nous parvient de l'antichambre. La police est au travail, et elle fait parfois autant de bruit qu'une bande de mouflets qui ramassent du bois pour un feu de camp. Avec un sourire ravi, le flic regagne la salle de bains et le cadavre. Mc Carthy fait tomber d'une chiquenaude la cendre de sa cigarette. C'est un type bien bâti, au visage rasé de près. Juste au-dessous de sa pommette gauche, il y a une tache rouge qui lui donne l'air mauvais. La fumée s'échappe de son grand nez qui ressemble à un robinet de siphon d'eau de Seltz.

J'allume un cigare. Il est bon, c'est un Corona-Corona. J'en ai pris deux dans la boîte posée sur la petite table.

— Vous, les enquêteurs de compagnies d'assurances, vous êtes des petits futés, me fait Mc Carthy. Cette fois-ci, vous l'avez peut-être été un peu trop.

Je lance une bouffée de fumée.

— Vous n'avez pas besoin de m'incendier, Mac. Faites donc taper ma confession et je la signe.

— Y a pas de quoi rigoler, gros malin. Ne m'obligez pas à vous le prouver. Vous vous prenez pour un petit marrant qui a toujours le mot pour rire. Le meurtre, ça n'a rien de marrant ; ça ne l'est jamais.

— Mais, bon Dieu, Mac, que voulez-vous ? Vous avez ma déposition. Tenez-vous à ce que je la répète ?

Son ton devient soudain mordant.

— Une fois suffit. Votre histoire ne tient pas debout. (Il me singe. Dans des circonstances normales, sa mimique me ferait rire, mais il a raison, le meurtre, ce n'est jamais marrant. Il poursuit donc en répétant mes dires.) On m'a refilé le tuyau que Frank Sanders était impliqué dans des hold-up de bijoux et je me suis grouillé d'arriver ici. J'ai poussé sa porte ; et voilà, il était raide mort.

Je pousse un bref éclat de rire.

— Vous feriez un témoin minable, Mac. Je vous ai dit que j'avais sonné en bas, puis cogné à la porte du haut. De fait, j'ai tapé si fort dans la porte qu'elle s'est ouverte. J'ai vu la flaque rouge sur le carrelage de la cuisine, je me suis douté que c'était du sang et je suis entré pour me rendre compte. J'ai agi tout à fait normalement.

— Je regrette, mais je me refuse à avaler ce bobard. Vous êtes entré ici et vous avez fureté partout. Vous n'aviez aucun mandat pour ça.

— Parfait, la prochaine fois que je vois un type baigner dans son sang, je cours d'abord chercher un mandat. Vous allez m'épingler, Mac ?

— Ne me bousculez pas.

— Voulez-vous que je vous sorte l'article du Code pénal ?

— J'aimerais bien prouver que vous êtes l'auteur de ce meurtre, mais l'horaire est bien établi. Le médecin légiste est d'avis que Sanders s'est fait buter entre huit heures trente et neuf heures trente. Les voisins peuvent peut-être le confirmer; on a dû entendre les détonations. La logeuse vous a vu arriver vers dix heures et quart. À moins d'être assez idiot pour faire le coup, partir et revenir... (Une lueur soudaine brille dans ses yeux. Son visage rude en devient réellement beau.) Vous auriez pu revenir pour mieux fouiller la piaule. Ça expliquerait la disparition de l'arme du crime.

Je bâille.

— Même vous, vous n'y croyez pas.

Il prend l'air menaçant qu'il affectionne particulièrement.

— Vous arriverez peut-être à m'y faire croire, avec vos contes à dormir debout.

— Laissez-moi le temps et j'imaginerai une histoire au poil. Mac, voulez-vous donc que j'invente ? Je vous ai parlé à cœur ouvert. La compagnie d'assurances Bender est à la dernière extrémité, à cause de cette épidémie de hold-up et de cambriolages. Alors, quand on m'a téléphoné pour me dire où je pourrais mettre la main sur une partie de la camelote...

— Qui vous a appelé ? (Sa bouche se durcit.) C'est ce que j'veux savoir... qui ?

— Un correspondant anonyme.

Il crache sur le tapis.

— Le dénommé « anonyme » est drôlement bien renardié. Il ne voulait pas de récompense ? Bah ! (Il agite la main d'un air de dégoût.) Vous et votre foutue compagnie d'assurances. Si j'avais mon mot à dire, toutes les sociétés d'assurances qui fricotent avec les malfrats

devraient fermer leurs portes.

Je prends un air stupéfait.

— Mac, que dites-vous là ?

— Passez muscade. Je sais ce que font les types de votre acabit. (Il pointe l'index pour souligner ses paroles.) Et c'est pour ça que vous avez une épidémie de hold-up. Vous vous croyez malins en rachetant les diams volés pour économiser quelques dollars. Bande de crétins, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Vous sauvez cinquante ou soixante pour cent de la camelote en payant cash, et sans poser de questions. Alors les faisans remettent ça, de nouveaux clients de vos boîtes trinquent et vous devez cracher encore. C'est comme le chantage, plus on paye, plus il faut payer.

Je soupire.

— Mac, avez-vous pensé à faire de la politique ? Vous savez si bien présenter vos arguments. Je suis de votre avis. Toutefois, en ce qui me concerne, votre tirade, c'est du temps perdu, et pour la raison suivante : je n'ai jamais acheté d'objets volés.

Il fait le tour de la pièce et s'arrête à deux millimètres de moi.

— Votre « monsieur anonyme », il ne vous a pas dit que Sanders s'était mouillé dans le fric-frac Donahue ?

— Donahue ? Vous voulez dire... ?

Il explose.

— Vous savez bougurement bien ce que je veux dire ! Ne faites pas comme si vous n'aviez jamais entendu ce nom.

— Mac, je ne comprends pas. Quelle mouche vous pique ? Vous m'assénez un nom, et quand je ne réagis pas assez vite, vous êtes prêt à me couper la gorge. Bien entendu je connais l'affaire Donahue. Bon Dieu, Mac, je m'en occupe justement. Pourquoi ne devrais-je pas connaître ce nom ?

— Alors, fait-il en me parlant dans la figure, vous pouvez peut-être me dire si Sanders s'est mouillé dans l'affaire Donahue ?

— Ça se pourrait. J'étais venu le lui demander, mais je suis arrivé trop tard.

On dirait qu'il a la bouche pleine d'une mixture amère qu'il ne sait où cracher.

— On a vidé un calibre 32 sur Sanders. Deux des pruneaux lui ont troué le dos. L'appartement a été fouillé de fond en comble. De plus, les marques qu'il porte au visage ne lui sont pas venues de naissance. Ce n'est pas du gros boulot, à votre avis ? N'allez pas me dire qu'un vulgaire cambrioleur a fait le coup. C'est du vol qualifié, du meurtre prémedité et j'ai idée que quatre-vingts sacs de bijoux sont mêlés à

l'affaire. Et vous n'arriverez pas à me convaincre du contraire.

Je lève les bras au plafond.

— Je n'essaierais pas, car vous pourriez avoir cent fois raison. Ça me paraît logique. Cependant, on a pu le dérouiller et le descendre parce que sa gueule ne revenait pas à un type. Ça s'est vu.

— Et le type aurait fouillé la piaule ? (Il arbore un sourire large et triomphant.) Ça colle trop bien avec le reste. Ils l'ont passé à tabac pour lui faire avouer où les bijoux sont cachés, puis, n'en tirant rien, ils ont cherché partout. Ils ont enfin trouvé la camelote et ils lui ont fait son affaire.

Je secoue la tête avec tant de violence que la cendre de mon cigare me tombe sur les genoux. Je me lève pour l'essuyer.

— Ce n'est pas mon avis. Un type, deux types, une douzaine de types travaillent un peu Sanders. Il saigne comme un porc. En fin de compte, ils le ramollissent si bien qu'il leur dit où se trouve ce qu'ils cherchent, autrement dit la camelote.

— Et alors ?

— Ils ne veulent pas risquer de se faire balancer à la police et, par précaution, ils le descendent. À moins que Frank n'ait fait partie d'une bande qu'il essayait de doubler.

Je jette mon cigare dans un coin.

— Mac, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Pourquoi le tueur a-t-il laissé Sanders se laver et panser les plaies de son visage ? Si je voulais tuer un type, j'appuierais sur la détente pour en finir. Pourquoi faire la toilette de Sanders ? Pour les croque-morts ?

— Y a des dingues parmi les tueurs.

— En outre, ce crime ne me paraît pas l'œuvre d'un pro.

— J'ai déjà vu des tueurs camés jusqu'aux oreilles tirer comme des pieds, mais votre idée tient debout. Un mec capable de réduire Sanders à l'impuissance et de lui faire cracher le morceau n'aurait aucun mal à l'immobiliser pour lui loger un pruneau dans la nuque. À moins que ce sadique aime s'amuser.

Un détective entre à ce moment ; il repousse son chapeau sur sa nuque. Il paraît fatigué et écourcé.

— Tous les locataires de la baraque devraient s'acheter des sonotones. Personne n'a entendu les détonations.

— On aurait pu se servir d'un silencieux, dis-je.

— Je parierais un mois de ma paye, réplique Mc Carthy, qu'il n'y avait pas de silencieux et qu'au moins six ou huit locataires ont entendu les coups de feu. Sur les six, cinq les ont pris pour les pétarades d'une voiture ; le dernier l'a bouclée et il a décidé de

s'occuper de ses oignons. Et les six sont bien décidés à ne pas se trouver mêlés à un crime. Les gens sont bizarres : on les filoute, ils gueulent au secours, mais si vous leur demandez leur aide, ils vous tournent le dos.

Le jeune flic revient ; son sourire est plus épanoui que jamais. Mc Carthy s'approche de lui et ils se mettent à chuchoter au milieu de la pièce. Je prends un nouveau cigare et vais jeter l'enveloppe de cellophane dans le cendrier de la table volante. Sur le point de tourner les talons, je remarque les allumettes ; elles sont en papier, et de ce genre qu'on peut fendre avec l'ongle. On a trouvé moyen de décortiquer une allumette. On s'est amusé à décoller neuf languettes de papier jusqu'à l'extrémité brûlée et on les a ouvertes comme les pétales d'une fleur. Le cendrier contient trois allumettes, dont deux intactes. Je prends la troisième. Mc Carthy me grogne dans l'oreille :

— Ôtez-moi vos sales pattes de là, Breen, si ça ne vous fait rien !

— Ça n'est qu'une vacherie d'allumette.

— Trois vacheries d'allumettes. Je les ai notées il y a dix minutes. Laissez-les où elles sont. (Le ton de sa voix monte peu à peu.) Les gars des empreintes digitales en tireront peut-être quelque chose. Ou rien du tout. Sanders aimait peut-être jouer avec les allumettes. Le tueur s'est peut-être distrait en parlant avec Sanders. Et peut-être que vous pourriez vous mêler de vos affaires, nom de Dieu !

— Mac, c'était seulement la curiosité...

— Nous enquêtons sur un meurtre ! (Il crie si fort que deux flics rappliquent au galop de l'antichambre. Devant son regard furibond, ils décident de retourner à leurs occupations. Il me brandit un doigt sous le nez.) Contentez-vous d'acheter des objets volés aux crapules. C'est ça votre boulot.

— Merde alors ! pourquoi vous mettez-vous en rogne, Mac ? Vous vous êtes disputé avec votre bourgeoise ? C'est mon boulot de rechercher les bijoux volés. C'est mon boulot d'empêcher ma boîte, dont je suis copropriétaire, de perdre de l'argent. C'est mon boulot, Mac, et je ne me laisserai pas agonir sans raison par un flic à grande gueule. Bien sûr que je ne me mêlerai pas de votre affaire de meurtre. Je me fous qu'on descende une douzaine de types, et vous avec ! Mais, si entre ce crime et les diams volés il existe un rapport qui puisse m'aider à récupérer les bijoux, je le découvrirai et personne ne m'en empêchera. Quand j'aurai retrouvé les bijoux, je laisse tout tomber et vous pourrez vous taper la tête contre les murs, ça ne me fera ni chaud ni froid. Et si ça ne vous plaît pas, allez vous torcher le derche avec un tesson de bouteille !... Et maintenant, je peux m'en aller ?

Il se met à sourire, brusquement calme et détendu.

—Mais bien sûr, Breen, vous pourrez filer dans un instant. (Il s'assied dans un fauteuil club et s'y installe confortablement.) Mais d'abord, un petit strip-tease pour Mc Carthy. Pas la peine de faire de l'art. Contentez-vous de laisser tomber vos loques sur le plancher.

Je hurle :

—C'est inutile ! Vous le savez bien !

Il a un sourire narquois.

—L'assassin a peut-être trouvé les bijoux. Peut-être avez-vous eu plus de chance que lui. Ne soyez pas si pudibond. Si j'étais une belle blonde, vous ne protesteriez pas, je parie.

Il a raison. Blonde ou pied plat, rien ne sert de discuter. Si je m'obstine, il peut me garder toute la nuit puis me faire déshabiller de force une fois sa patience épuisée. Je l'avertis que ça lui coûtera cher si je prends froid au valseur. Il se tord de rire pendant toute la durée de l'opération.

Quand Mc Carthy a terminé la fouille de mes vêtements, il brandit le jeton de poker et la carte à jouer. J'enfile alors mon caleçon.

—Qu'est-ce que c'est, Breen ?

—Un jeton et une carte. Mais bon Dieu, Mac, faut-il me lancer dans une explication interminable pour vous dire qu'à la suite d'une petite partie de poker j'ai conservé le jeton et la carte en guise de souvenir ?

—Où jouez-vous au poker ?

Je boutonne ma chemise.

—Je ne moucharde pas aux flics.

Il pouffe dans son poing fermé.

—Vous faites le mariole, une fois de plus ? Pour le moment, ce genre de vice ne m'intéresse pas.

Je tends la main.

—Tant mieux ; alors ne m'obligez pas à vous dire où j'ai joué au poker la semaine dernière.

Il me laisse reprendre le jeton, mais il garde la carte et l'examine avec soin des deux côtés et par transparence à la lumière.

—C'est toujours un huit de trèfle, dis-je.

—Une seule carte, demande-t-il. Que diable faites-vous d'une seule carte ?

Je hausse les épaules en mettant mon veston.

—J'aime la sentir sous mes doigts quand je glisse la main dans ma poche. Vous me la rendez, Mac ?

Il me la donne, mais un peu à regret.

—Si jamais je découvre que cette carte ou ce jeton ont un rapport

avec le crime, je vous fous en taule pour vol de pièces à conviction et je vous y laisse moisir plus longtemps qu'il ne vous reste d'années à vivre.

— Je peux sans doute me tirer maintenant ?

Il découvre de fortes dents blanches en me souriant férolement.

— Je saurai où vous trouver quand je voudrai.

Je gagne alors la porte.

Assis dans ma voiture sous un lampadaire, j'examine avec attention le dos de la carte trouvée dans l'appartement de Sanders. Je scrute chaque grappe de raisin, puis les sarments, et je cherche un signe reconnaissable. D'habitude, on marque les cartes en ajoutant une fioriture aux motifs ; c'est bien plus facile que d'en effacer une partie.

J'achève de fumer un cigare et le jette dans le caniveau, puis je me rends au drugstore de la cinquante-septième Rue, qui est ouvert toute la nuit. L'employé se fabrique un sourire en entendant ma demande. Il a une loupe, bien entendu. Et avec ça ? Rien. Je lui donne les cinquante et un *cents* et regagne ma voiture. Sous un autre lampadaire, je dégote le truc. C'est du moins ce qu'il me semble ; je repère une marque dans la grappe du haut, à gauche et dans celle du bas à droite. Chacune de ces grappes forme un cercle et les points sont placés à l'emplacement exact du chiffre huit sur un cadran horaire.

J'ai déjà vu des jeux de cartes marqués de cette façon ; les points sont disposés comme les heures sur le cadran d'une montre ; la treizième carte, le roi, est signalée par un point situé au centre du cercle. Les points sont si petits qu'il est impossible de les distinguer à l'œil nu, mais un type au courant et disposant de lunettes bifocales à fort grossissement peut déchiffrer les jeux avec autant de facilité que si les cartes étaient retournées.

J'aimerais avoir une autre carte pour confirmer ma découverte ; les points pourraient être des défauts d'impression. Toutefois, je suis persuadé que s'ils sont placés à l'endroit idoine, sur le chiffre huit d'un cadran horaire, ce n'est pas une simple coïncidence. Frank Sanders a participé à une partie de cartes bidon. Ou bien il s'est fait pigeonner, ou bien il a cherché à pigeonner quelqu'un.

CHAPITRE VII

À minuit quarante très exactement, j'arrive au Lackell, un petit bar-grill de la cinquante-deuxième Rue. Je gagne les toilettes, puis je commande une bière et un sandwich et j'en réclame un autre. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais faim. Je fais un sort à un troisième sandwich arrosé d'un troisième verre de bière et je demande au barman :

— Vous n'auriez pas vu Waxey ?

Le garçon – c'est un type chauve qui a des poches sous les yeux – me lance un regard intrigué. Il essuie un verre avec son tablier.

— Waxey est un de mes amis, dis-je encore.

Il essuie le verre une seconde fois :

— Il est toujours là, sauf quand on a besoin de lui.

Je bois une autre bière et mâchonne des bretzels. Sur le coup d'une heure, entre un homme vêtu d'un veston de tweed dont la boutonnière est fleurie d'un oeillet ; il est coiffé d'un chapeau mou marron penché sur l'oreille avec désinvolture. C'est le book classique qui ne craint pas d'afficher sa profession, comme si elle lui conférait une sorte de prestige. Dans ce quartier, c'est le cas. D'un doigt manucuré, il fait un signe au barman qui lui sert un scotch et soda et lui demande :

— Qu'est-ce que tu proposes, pour demain ?

L'homme répond, sans sourire :

— Ma belle-mère ; demain et tous les jours.

Le barman insiste.

— On m'a donné Joanie, dans la cinquième. Elle a une chance ?

— Un tocard. Mets ton pèze sur Blazing Fury.

— Inscris-moi pour cinq dollars placés, fait le barman.

Un souvenir lui revient ; il se penche pour chuchoter à l'oreille du book, dont le regard croise le mien, puis se détourne. Il prend son verre et va s'asseoir sur la banquette rembourrée d'un box d'angle vide. Je commande un autre demi, traverse la salle et me glisse entre la table et le siège qui lui fait face. Il allume une cigarette avec son briquet ; ses yeux gris ardoise expriment une certaine contrariété.

— Vous êtes Waxey Sieger, dis-je. Un copain m'a conseillé de m'adresser à vous si je voulais parler.

Il lève les yeux au plafond.

Je joue avec mon verre.

— Vous connaissez tout et tout le monde, à ce qu'il m'a dit. Je voulais faire un ou deux paris, mais mon book habituel, Barney Malin, est introuvable.

Il tire de courtes et rapides bouffées et un air d'ennui se répand sur ses traits réguliers.

— Plutôt moche dans le coin, dis-je, quand un mec n'arrive pas à paumer quelques centaines de dollars. On dirait que tous les books se sont planqués. Les fédés marchent la main dans la main avec les flics du patelin, et c'est pas marrant. D'après mon copain, Waxey Sieger est encore assez fortiche pour prendre un parti et se foutre des fédés. Je n'aime pas parler tout seul, dis-je encore.

Il écrase sa cigarette dans le cendrier en bois.

— Moi, pas parler anglais. Dites, Toto, vous vous êtes gouré. Je suis un homme d'affaires respectable. Waxey Sieger est bien mon nom, mais on vous a donné un tuyau crevé.

— Et vous n'avez jamais entendu parler de Barney Malin ? je lui demande.

Le silence se prolonge et devient pesant. Il tiraille sa lèvre inférieure et siffle imperceptiblement.

Il se décide enfin à parler.

— Je connais Barney Malin.

— D'habitude il prenait mes paris. Je ne sais pas ce qui est arrivé à ce mec-là.

— C'était un book. Il n'est plus dans le coup ces temps-ci à cause qu'il faut du pèze et que Barney n'en a pas, à ce qu'on m'a dit.

Je joue la stupeur.

— Non ? Vous voulez dire que Barney a perdu et n'a pas payé ?

Il me scrute du regard et répond :

— J'ai dit ça ? P't-être bien que oui, p't-être bien que non. J'en sais rien. Il a pris sa retraite, c'est tout.

Je sors trois fafs de dix de mon portefeuille et les jette sur la table.

— Sur Blazing Fury, demain, gagnant.

Il ne daigne pas regarder l'argent.

— Vous perdez vot' temps, Toto.

— Mes amis m'appellent Jim.

— Vous perdez quand même vot' temps, Toto.

Je hausse les épaules et ramasse le fric.

— Au jour d'aujourd'hui, les gens ont peur de leur ombre. (Je feins d'avoir une autre idée.) Dans ce patelin, un gars ne peut pas faire une petite partie ? Zanzi ou black-jack, ça serait au poil. Ça me démange de serrer une paire de dés dans ma pogne. Jim Bras de Fer on m'appelait. Une fois, j'ai fait seize passes à la file.

Il a une grimace de dédain.

— Et vous avez ramassé deux dollars ?

— Bien plus ! je réplique avec indignation. J'ai fait plus de cinquante. Une petite partie. Si j'avais doublé ma mise, j'aurais récolté encore plus. Mais, bon Dieu, je ne suis pas un bousilleur.

— On ne va tout de même pas s'engueuler ! Vous n'êtes pas d'ici, Toto ?

Je ris.

— Comment l'avez-vous deviné ? Je voyage sans arrêt, et des mois de suite. À mon dernier passage en ville, on a fait une magnifique partie de zanzi. J'ai perdu cinquante, mais j'ai bien rigolé. J'aimerais recommencer. Malheureusement, je ne sais pas où la boîte est passée.

— Y a un ou deux coins dans le New Jersey, fait-il. Je pourrais p't-être vous renarder.

Je sors le jeton de ma poche.

— J'ai conservé ce truc-là en souvenir. (Son regard se fixe dessus et, tout à coup, il me montre un visage de bois.) J'ai dit quelque chose qui vous a déplu ?

Il hoche la tête sans se compromettre.

— Vous avez parlé, ça suffit. Toto, je ne sais pas pourquoi vous m'avez raconté cette craque ; cette histoire de partie, c'est du baratin. Si vous avez joué dans la boîte qui utilise les jetons Parley, elle n'a pas bougé de place ; elle est toujours au même endroit. Si elle n'a pas bougé, vous devez vous rappeler où vous avez joué. Alors, pourquoi m'enquiquiner ?

— Me rappeler, avez-vous dit ? fais-je en riant. Bon Dieu, j'étais tellement blindé que j'ai pas su où les copains m'emmenaient. Ça aurait pu être ici même ou dans la lune. Ça aurait pu être n'importe où et je ne sais toujours pas où j'ai paumé mon pèze.

Il me lance un regard vide :

— J'en sais rien. (Il allume une autre cigarette, et la fumée le fait cligner des yeux à demi.) À mon avis, vous êtes un petit blagueur. (Il ajoute en serrant les lèvres sur ses fortes dents.) Des voitures partent de temps en temps du coin de Broadway et de la soixante-quatrième Rue. Demandez Sam Trenton. Il vous conduira là où il y a des bobs.

— Merci, dis-je en jetant le jeton sur la table. Vous ne pourriez pas

me dire si cette boîte est dirigée par un type du nom de Rex Klinsky ?

Ses lèvres minces s'ouvrent dans un sourire. Un brin de tabac s'est logé entre sa gencive et une incisive.

— Écoutez, comme j'ai rien de mieux à faire d'ici une heure ou deux, je vais vous y conduire. Je pourrai p't-être vous tuyauter sur vos mises.

— J'ai ma voiture à côté dans le parking.

Il se lève et écrase son mégot dans le cendrier. Son regard ne quitte pas le mien.

— Laissez-la ici. Si nous la prenons, y faudra répondre à des tas de questions que nous posera le mec qui garde la taule. Avec la voiture de Sam on entre tout droit. Sam est un copain. Vous inquiétez pas, vous trouverez quelqu'un pour vous ramener. Attendez-moi une minute, je vais me laver les mains et je suis à vous.

Je le surveille dans la glace ; je le vois passer près du barman et lever un doigt. Le barman se dirige vers l'extrémité du comptoir, où je ne peux plus l'apercevoir. Je finis mon demi et allume un nouveau cigare.

Nous sommes six dans la voiture, y compris le conducteur. Waxey et moi avons pris place à l'arrière. À ma droite, un type à face de lune mastique avec bruit. Il fait des bulles avec son chewing-gum et l'aspire quand elles ont éclaté. L'un des joueurs de la banquette avant, un homme à la forte carrure coiffé d'un feutre marron avachi, explique le système qu'il a imaginé pour faire sauter la banque au black-jack. Son voisin, assis entre lui et le conducteur, ricane.

Waxey consulte sa montre toutes les cinq minutes.

— Allons, Sam, fait-il, tu conduis cette bagnole comme si on avait toute la nuit devant nous. Appuie un peu sur le champignon.

Le conducteur le regarde dans le rétroviseur placé au-dessus de sa tête.

— Pourquoi foutre es-tu si pressé ? T'auras encore largement le temps de faire une partie.

À Arverne, nous prenons une route pavée à droite. Au bout d'un instant, nous roulons sur une piste cendrée ; la terre crêpite sur la carrosserie. Waxey ne consulte plus sa montre. Il se redresse et s'assied au bord de la banquette, à la manière d'un fana de la boxe à l'attente du combat. La voiture stoppe en douceur. Un homme, coiffé d'un chapeau noir et qui tient une main dans sa poche, s'approche de la portière et échange quelques mots avec notre conducteur tout en examinant les passagers.

— Parfait, Sam, fait-il en reculant. Va doucement. Les trucs de cow-

boy, c'est bon pour le cinéma.

Je jette un coup d'œil en arrière au moment où la voiture commence à monter la côte. L'homme au chapeau noir entre dans une baraque en bois à peine plus grande qu'une cabine téléphonique. Au bout de cinq cents mètres environ, nous tournons à gauche et nous nous arrêtons.

Le conducteur s'étire.

— Parfait, les gars, on est arrivé. Si vous gagnez, pensez au mec qui vous a amenés ici. Sam Trenton accepte tous les pourlitches, grands et petits. Bonne chance.

Je sors de la voiture dans l'air frais de la nuit. Une brise remue doucement les branches des arbres qui entourent, telles des sentinelles, la baraque en meulière qui se dresse sur la colline. C'est une construction laide, ramassée, sinistre et obscure. On ne voit pas une lumière. Elle paraît déserte. Le coin tout entier paraît désert, d'ailleurs. Soudain, un homme traverse la route et disparaît derrière la maison. Il a le dos rond et tient une mitraillette sous le bras gauche.

Waxey me rejoint.

— Vous êtes venu pour jouer ou pour regarder le paysage ?

Je monte les deux marches du perron derrière le conducteur. Il ne frappe pas ; la porte s'ouvre aussitôt, comme s'il était passé devant une cellule photo-électrique. Nous avançons dans l'obscurité, car la porte s'est refermée derrière nous. De brillantes lumières s'allument. Les hommes échangent des regards, rient, se font des clins d'œil, électrisés par ces émotions fortes en simili. Merde, tout ça, c'est de la mise en scène ! Le patron de la boîte n'a pas à s'inquiéter des fouineurs ; les gardes qui patrouillent aux alentours de ces quelques arpents sont prêts à tomber sur le râble de tout passant malavisé ; et puis il y a les gros billets dont la police locale a dû être arrosée. Sans la protection des flics, la boîte ne tiendrait pas vingt-quatre heures. Grâce à elle, aucune crainte à se faire ; certes il pourrait y avoir un hold-up, mais le garde à l'entrée et les hommes aux mitraillettes sont là pour ça. N'empêche, un peu de chiqué ne nuit pas.

Le portier est un grand gaillard aux larges épaules, armé d'un gros revolver dans un étui pendu à son flanc gauche. Waxey lui parle bas à l'oreille. L'homme paraît songeur et se passe la langue sur les lèvres. Il fait entrer les trois autres joueurs dans une pièce voisine, ferme soigneusement la porte derrière eux et nous demande, à Waxey et à moi, d'attendre un instant. Waxey allume une cigarette et m'observe d'un regard sagace. Il a tout à fait l'air du gars fute-fute style Broadway : c'est un je-sais-tout qui prend les autres pour des

pedzouilles. Je lui fais un sourire et ça paraît le tracasser. Je n'en vois pas la raison, d'ailleurs.

Un petit homme en smoking, nanti de longs favoris et d'un visage de chérubin, entre dans le vestibule. Un cigare noir est fiché dans sa bouche aux dents blanches et régulières. Il est flanqué de deux individus, l'un grand et maigre, l'autre petit et trapu. Ce sont Marty et Puggy, les deux types qui voulaient emmener mon copain Barney Malin faire un tour. Ils me regardent fixement et cherchent à me remettre. Le nez de Marty est enflé, dévié vers la gauche.

— Je vous présente Rex Klinsky, dit Waxey.

— Salut. Je suis Jim Breen. Faites-vous un accueil aussi sensass à tous vos clients ?

Marty sursaute.

— C'est lui ! Puggy, c'est le salopard qu'a fait le coup.

— Ouais ! ouais ! s'écrie Puggy.

— C'est le mec ! glapit Marty, qui en pleure presque. Il nous a cogné dessus quand on est allés alpaguer Barney.

— Vos gueules ! ordonne Klinsky. Vous m'avez déjà tout raconté. Vous m'avez montré le type. Parfait. Ça suffit.

Ils me lancent des coups d'œil furieux tout en jurant à voix basse.

— Cette situation excite ma curiosité, dis-je.

Klinsky fait passer son cigare d'un coin à l'autre de sa bouche épaisse.

— Notre but est de contenter le client. Avant de repartir, n'hésitez pas à poser des questions si quelque chose vous échappe.

— J'en vois des tas, professeur.

Ses yeux noirs suivent le mouvement de mes lèvres, puis se portent sur mon nez.

— Moi aussi. (Il se tourne vers Waxey.) Qu'est-ce qui cloche ? Tom, le barman du troquet, m'a prévenu que tu te ramenais avec un emmerdeur.

— Je lui ai dit de vous appeler, répond Waxey. Ce gars-là est un peu trop futé. Il a posé des tas de questions pour savoir où se trouvait votre salle de jeux. Il vous cherche. Il est tout le temps à tripoter un de vos jetons bleus. Je me suis dit que s'il était si curieux, il n'avait qu'à vous poser ses questions de vive voix.

Klinsky retire le cigare de sa bouche, examine la cendre blanche et d'une chiquenaude la fait tomber sur le tapis.

— Qu'est-ce qu'il voulait savoir ?

Waxey hausse les épaules.

— Demandez-le-lui. Il prétend vouloir faire une partie mais il ne sait

pas où aller. Il n'arrête pas de jongler avec ce jeton.

— Tu l'as déjà dit. Jusqu'ici tu as beaucoup parlé pour ne rien dire. Un type pose des questions et il possède un de mes jetons, et voilà que tu me l'amènes. Je perds cinquante jetons par jour. Ce sont des souvenirs, les gens aiment les conserver. Fous-moi le camp.

Waxey blêmit visiblement.

— J'ai cru que vous voudriez lui parler. Ça m'apprendra à rendre service...

— La prochaine fois, appelle d'abord et demande des instructions, coupe Klinsky d'une voix menaçante. (Il se tourne vers moi et sourit.) Il se trouve que je suis ravi de voir Jim Breen, mais ce n'est pas à cause du jeton, ni parce qu'il pose des questions. Je suis tout simplement heureux de rencontrer le type qui a empêché mes gars de faire leur boulot. (Il me prend par le bras.) Venez, Breen, allons prendre un verre.

Je jette un coup d'œil à Marty et à Puggy qui se rongent d'impatience en serrant les poings.

— Désolé, les gars, faudra attendre que j'aie bu un verre avec le patron.

— Exact, Breen. Qu'ils attendent, dit Klinsky. Ils n'en seront que plus assoiffés de vengeance. Mes gars n'aiment pas échouer quand je leur ai commandé un boulot.

— Vous parlez d'un verre, dis-je.

Il a un mince sourire :

— N'est-ce pas ?

CHAPITRE VIII

Le bureau de Klinsky est au fond du vestibule. Il pousse la lourde porte, la tient ouverte pour me laisser entrer, puis la laisse se refermer. Un grand maigre est assis à un bureau d'acajou ; il écrit sur un registre. Il a un visage osseux, entièrement rasé, aux traits juvéniles et au long nez. À première vue, ce pourrait être aussi bien un gosse de dix-sept ans qu'un homme de quarante-cinq. Toutefois, au second coup d'œil, ses yeux violets dénotent l'astuce et la maturité. Ses mains sont longues et fines, comme celles d'un pickpocket ou d'un joueur de faro.

— Tu as fini, Kim ? demande Klinsky.

Kim tapote le petit interphone posé sur le bureau.

— J'ai vachement envie que vous vous trouviez un comptable. J'ai horreur du travail et vous le savez.

Klinsky éclate de rire.

— Je te ressemble, Kim Heller. Et vous, Breen ? Vous êtes du genre travailleur ?

— Oui, dis-je, mais pas par goût.

Kim Heller rabat ses manches de chemise et me sourit.

— Vous ne vous y connaîtriez pas un peu en comptabilité, Breen ? Non ? Dommage. Avec la direction de cette boîte et la comptabilité... (Il hoche la tête avec tristesse.) Bon Dieu, il faut bien croûter.

— C'est ce que je me tue à répéter, dis-je, mais personne ne m'écoute.

— Moi, je vous écoute, Breen, dit Klinsky. Quel genre de travail faites-vous ?

— Enquêteur. (Le regard de Kim quitte la manche blanche qu'il est en train de boutonner.) La compagnie d'assurances Bender. Nous recherchons des diamants et des bidules du genre bracelets, camées et bagues. Vous n'auriez pas d'objets volés, par ici ?

Kim enfile son veston :

— Ce type est cinglé, à mon avis. Qu'est-ce qu'on foutrait avec des bijoux volés ?

Les tendons du cou de Klinsky saillent comme des cordes.

— Des bijoux volés ? Et moi qui vous prenais pour un demi-sel qu'aurait eu des envies de nous soulager de quelques biffetons.

— Très heureux d'avoir rectifié votre tir, dis-je.

Il jette son cigare dans le cendrier :

— Oui, mais ce que vous voulez, c'est bien plus vachard.

— Je ne pige pas, fais-je en riant.

Il se frappe la poitrine :

— Rex Klinsky un voleur ? (Il passe derrière le bureau et s'assied dans son fauteuil tournant.) Je continue à croire qu'il y a du louche. Vous êtes peut-être un enquêteur, mais vous me la faites peut-être à l'épate. Je vais savoir ce que vous êtes réellement. Kim, fouille-moi cette cloche.

— Bas les pattes, dis-je en m'écartant de Heller.

Je me fige. Klinsky s'est levé et sa main boudinée braque un Luger droit sur mon nombril.

— Si vous approchez, dis-je à Heller, je vous flanque mon pied dans les tripes.

— Grouille-toi, ordonne Klinsky en brandissant son arme, fouille-le.

Je hausse les épaules.

— D'accord, Heller, amenez-vous et fouillez-moi. Heller tend les mains vers moi. D'une claque je les écarte et, comme il pivote, je lui botte l'arrière-train. Il va valdinguer à travers la pièce et s'aplatit contre le classeur métallique.

— Vous me le paieriez, Breen, me dit Klinsky avec un regard mauvais. Avant votre départ, je dois m'arranger pour que Marty et Puggy vous apprennent qu'on doit le respect à Rex Klinsky.

— J'ai eu autrefois un chien du nom de Rex. C'était un de vos parents ?

Il fait le tour de son bureau ; l'automatique ne me lâche pas.

— À qui croyez-vous parler, à un quelconque minable ? Savez-vous ce que ça signifie, Rex ? Ça veut dire patron, grand chef, roi.

Heller s'est remis sur pieds. Les jambes molles, il s'avance sur moi ; son mince visage reflète sa fureur. Ses yeux en vrille sont fixés sur mon bas-ventre. Ses intentions sont évidentes. J'évite facilement le coup de pied, empoigne sa jambe et la lève de toutes mes forces. Il tombe à la renverse.

Klinsky m'enfonce l'automatique dans le dos et m'ordonne :

— Les mains en l'air.

Je le sens à bout de patience et je préfère tendre les bras le plus haut possible. Klinsky s'empare de mon portefeuille avec l'aisance

d'un pickpocket professionnel, regagne son fauteuil et en examine le contenu. Heller se relève et le rejoint. Klinsky pose la carte, puis le jeton bleu sur le bureau.

— Un vulgaire jeton, murmure-t-il, et cet imbécile de Waxey en fait tout un plat. Et cette carte ? (Il en observe les deux faces.) Vous faites partie du Club du Huit de Trèfle ou quoi ?

— C'est une carte à jouer, pas plus.

Il lit soigneusement mes papiers d'identité. Au bout d'un instant, il les remet dans le portefeuille qu'il laisse choir sur le bureau. Il jette ensuite le Luger dans un tiroir à sa droite et fait pivoter son fauteuil pour ouvrir un meuble derrière lui. On entend des verres tinter. Il se retourne et dispose trois gobelets à whisky et une bouteille de Haig and Haig.

— Je vous dois toujours un whisky, Breen, fait-il en souriant.

— C'est pas de refus.

D'une voix tranchante et froide, Heller intervient.

— Je ne bois pas avec lui. On se reverra, Breen. Rex, je vais voir où en sont les jeux.

Rex lui fait signe de prendre une chaise.

— Assieds-toi, Kim. J'ai assez de types pour s'occuper des jeux, pas besoin de t'inquiéter comme ça. Assieds-toi.

Heller insiste à grand renfort de gestes et de haussements d'épaules.

— Faut bien surveiller les opérations. (Il me jette un coup d'œil.) Ça me donne envie de vomir, quand je regarde cette cloche.

— Assieds-toi, j'ai dit, fait Klinsky en désignant un siège du doigt. Ici même.

Heller proteste d'une voix rauque pleine de révolte et de fureur.

— J'ai pas envie de m'asseoir. Je suis resté assis toute la journée. (Il transige.) Je resterai debout.

Klinsky le regarde fixement pendant un instant, puis hausse les épaules et se tourne vers moi.

— Bon, vous êtes enquêteur et vous recherchez des bijoux volés. Vous déraillez complètement. Combien valent ces bijoux ?

— Quatre-vingt mille dollars. Si je les trouve, je les garde. Si quelqu'un les découvre et me les rapporte, je peux lui verser trente mille dollars cash sans lui demander d'explications.

Klinsky pince les lèvres.

— Vous n'êtes pas venu ici en croyant que votre camelote traînait partout. Qu'est-ce qui vous a poussé ?

— C'est le paquet Donahue, intervient Heller. Les journaux en sont remplis. Il croit peut-être que nous avons fait le coup.

Je feins de ne pas entendre cette remarque.

—Rex, je m'intéresse à Barney Malin. Vous le connaissez, naturellement.

Klinsky émet un bref éclat de rire.

—Vous devriez le savoir... À ce propos, pourquoi avez-vous fourré votre nez dans nos affaires ? Vous auriez pu vous faire truffer.

—Bah ! Pour jouer les héros ! La poule de Barney était là. Je me serais pris pour un saligaud si j'étais resté sans rien faire, alors je suis intervenu.

Il balaie mon explication d'un geste.

—Pas de salades. Que vient faire mon ami Barney dans cette histoire ?

—Envoyez-vous toujours vos gorilles souhaiter le bonjour à vos amis ?

Il répond d'un air impassible :

—Une simple blague, pas plus. Vous avez commis une erreur, Breen. Avec Marty et Puggy. Ils n'oublient pas les trucs de ce genre. Ils ont leur amour-propre, vous savez.

J'appuie mes mains sur le bureau et me penche en avant.

—Combien Malin vous doit-il ?

—Ce n'est pas vos oignons.

—Je me demandais de combien vous l'aviez filouté.

Il sauta sur ses pieds.

—On est réglos ici ! Rex Klinsky n'a jamais filouté personne. Pourquoi le ferait-il ? Nous travaillons avec un pourcentage de cinq pour cent et, croyez-moi, c'est assez, même pour un panier percé comme moi. Je me demande pourquoi foutre je vous donne ces explications, Breen. Je n'aime pas les gens qui traitent Rex Klinsky de filou. D'ailleurs, je ne peux pas vous encaisser.

—Demain, à midi tapant, j'ouvrirai le robinet du gaz. Jurez-moi que Barney n'a pas perdu d'argent ici. Jurez-moi qu'il ne vous doit pas un paquet de fric.

—Je n'ai pas à jurer !

—Les flics pourraient insister, eux, surtout s'ils se figurent que Barney a commis un hold-up histoire de se procurer assez d'argent pour vous rembourser un gros tas.

Il ricane.

—À qui croyez-vous faire peur, Breen ? Les flics, je les mets dans ma poche. Croyez-moi, je ne suis pas le genre à refiler des tuyaux à des types comme Barney Malin. Ce qu'il a fait, c'est ses oignons.

—Je me suis dit qu'il avait pu vous rembourser avec des bijoux. Si

c'est vrai, j'aimerais vous faire une offre.

La colère et la stupeur le font bégayer.

— Vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis ? Je m'en fous, des bijoux Donahue ! Il me faut du liquide. C'est pas chez ma tante ici. Allez vous asseoir dans l'une des bagoles en partance pour la ville. Le plus tôt sera le mieux. Et priez pour que Marty et Puggy ne vous attendent pas dehors.

— Je peux toujours compter sur votre protection.

— Des clous. Avez-vous d'autres questions à poser ? demande-t-il en se balançant dans son fauteuil et en me reluquant d'un air ironique. Interrogez-moi avant que je vous flanke à la porte.

Je lui rends son sourire.

— Si j'allais dans la salle de jeux faire une petite partie de zanzi, mettriez-vous de côté les dés pipés ? Pour une fois ?

Son balancement s'arrête et son ironie fait place à une expression de froide méchanceté. Il tend la main vers le tiroir où il a jeté le Luger ; mais tout à coup il se ravise.

Il me menace d'un ton glacial et tranchant comme une lame d'acier :

— Si vous faites encore une réflexion de ce genre, je vous descends. Je vous jure que je vous mets les tripes à l'air. Rex Klinsky est le patron d'une honnête boîte de jeux.

J'encaisse avec un sourire :

— Puisque vous le dites. C'est un bruit qui court, voyez-vous.

— Qui le fait courir ? gueule-t-il. Dites-moi qui !

— Un certain Frank Sanders.

Klinsky plisse le front et se tourne vers Heller.

— Je le connais, ce Sanders ? Dis-moi si je connais un salaud du nom de Sanders.

— Mais oui, vous le connaissez, dit Heller. Frankie, le séducteur des poulettes au berceau, celui qui a de si beaux cheveux ondulés.

— Lui ? Il prétend ça ? Il prétend que j'arnaque les clients au zanzi ?

— Il parlait de poker, dis-je en lorgnant Heller qui allume une cigarette. Vous l'auriez fait jouer au poker avec des brèmes maquillées.

Il assène un grand coup de poing sur le bureau.

— Je voudrais bien voir ça ! Mais peut-être que vous inventez toute cette histoire. Foutez le camp, Breen.

— Il était ici hier, n'est-ce pas ?

— Et avant-hier et aussi le jour précédent, répond Heller.

— Laisse tomber ! hurle Klinsky à Heller. Plus de questions, plus de réponses ! Breen, allez vous faire voir ailleurs.

Je pousse un soupir.

— De quoi diable avez-vous peur, Klinsky ? Que je prouve que vous n'êtes pas réglé ?

Il bondit comme si on venait de lui enfoncer une aiguille dans les fesses et fait le tour de son bureau.

— Nom de Dieu, beugle-t-il, prouvez-le ! Allez-y, prouvez-le !

— Ça ne vous ferait rien de vous écarter ? dis-je. Vous avez bouffé de l'ail et le vent souffle dans ma direction. (Avant qu'il puisse articuler un mot, je poursuis :) Donnez-moi un jeu de cartes, un de ceux avec des raisins bleus. Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours aimé les raisins bleus.

Klinsky paraît prêt à éclater et ses lèvres bleuissent.

— Donne-lui un jeu, rugit-il. Kim, fais-lui bouffer un jeu complet !

Kim Heller se dirige vers l'armoire d'angle. Il en extrait aussitôt un jeu de cartes et le lance rageusement dans ma direction. Je l'attrape au vol.

— C'est un jeu non trafiqué, j'espère ?

— Vous avez une grande gueule, gronde Heller. On devrait vous obliger à la fermer.

Je déchire l'enveloppe de cellophane. Le motif imprimé au dos des cartes est identique à celui du huit de trèfle posé sur le bureau de Klinsky. Je remets le jeu dans la boîte de carton.

— Merci, dis-je. Je vous tiendrai au courant des résultats de mon expérience.

Klinsky martèle le bureau à coups de poing.

— Vous n'êtes qu'un sale tocard, et rien de plus. J'ai envie de vous mettre en pièces.

— Comme Frank Sanders ? fais-je d'une voix douce. Vous ou vos gorilles lui avez bien arrangé le portrait. Un beau travail que vous avez fait avant de l'assassiner.

Klinsky prend un air stupide :

— On a descendu Sanders ?

— Vous m'avez très bien entendu. On lui a flanqué une dérouillée, puis on lui a travaillé la physionomie. On dirait qu'on lui a marché dessus avec des tatanes pointues. Et puis on lui a logé deux pruneaux dans le dos.

Heller éprouve certaines difficultés à parler.

— Encore une de vos craques, Breen ? (Il hoche la tête.) Non, vous ne nous bourreriez pas la caisse pour ça. Le pauvre mec. C'était pas le mauvais cheval.

— Vous fatiguez pas, Heller, dis-je. Vous n'êtes pas du tout

convaincant. (Je me tourne brusquement vers Klinsky. Il a l'air paralysé.) Pourquoi lui a-t-on filé une raclée ? Il s'était aperçu que vous arnaquiez ?

— Espèce de dégueulasse ! hurle Klinsky. (Il regagne son fauteuil en me jetant des coups d'œil furieux, par-dessus son épaule.) Je ne vous parle plus. Mes gars vous parleront à ma place. Sortez.

J'entends la porte s'ouvrir derrière moi ; je me lève vivement et me retourne.

Elle est grande, un mètre quatre-vingts peut-être ; son corps est gainé d'une robe perlée bleue qui a coûté dans les cinq cents dollars à celui qui l'a payée. Ses yeux doivent être bleus, mais pour le moment la colère les assombrît. C'est une belle gonzesse aux cheveux passés au henné ; elle a une bouche dure aux lèvres pleines et le plus beau tour de poitrine qu'on ait vu depuis que Dagmar a détrôné Jane Russell.

— Kim ? (Elle lâche deux mots qui ne figurent pas dans mon dictionnaire.) Je te cherche partout.

— Parfait. Eh bien, tu m'as trouvé, grogna Heller.

— Il y a un mec dans la salle de jeux. Un petit malin qui a une grande gueule. J'aurais voulu que tu entendas son vocabulaire.

— La ferme ! hurle Klinsky. Est-ce que je dirige un music-hall, nom de Dieu !

Elle m'aperçoit soudain.

— Oh ! Salut !

Le regard de ses yeux bleus m'examine des pieds à la tête puis se plante dans le mien.

— Retourne à la salle de jeux ! crie Heller.

Elle continue à me regarder en demandant à Heller :

— Tu ne vas pas lui dire deux mots, à cette cloche ?

— Bouche-toi les oreilles si t'es trop sensible, fait Klinsky.

CHAPITRE IX

J'ai tout à coup la bouche sèche. Je me lève et m'approche pour examiner le bracelet qu'elle porte au poignet droit. Il est en platine, orné d'une ribambelle de roses de diamants de chaque côté d'une topaze jaune taillée. Si ce bracelet n'a pas de frère jumeau, je viens enfin de trouver un des bijoux volés aux Donahue. Il concorde du moins parfaitement avec la description. Pour en être sûr, il me faudra consulter chez Bender les photos jointes au dossier. Je me traite de tous les noms pour n'avoir pas pris le temps de les étudier.

— Donnez un verre à Madame, je fais. Asseyez-vous, ma jolie, et tenez-nous compagnie.

— Merci, répond-elle gentiment. Je m'appelle Bella Parker.

— Rex, dit Heller, je n'aime pas qu'on embête ma môme.

— Qui l'embête ? dis-je. Bella, mon nom est Jim Breen. Appelez-moi Jim. Quand vous en aurez marre, appelez-moi chéri.

Elle glousse.

— Salut, Jim. Je dois partir maintenant. Je travaille, vous savez.

— Quand pourrai-je vous revoir ?

— Quand vous voudrez.

Heller glapit.

— Et alors, je suis un soliveau ?

— Si vous avez de l'argent en trop, fait Bella, je suis dans la salle de jeux.

— Le jeu ne m'intéresse pas pour le moment. J'aimerais savoir où vous crêchez. Ça me ferait plaisir de passer vous dire bonjour. Nous pourrions peut-être aller au ciné. Ou ailleurs.

Elle me lance un regard brûlant.

— Je regrette, Jim, je suis boulot-boulot.

— Bravo, fait Klinsky. Et maintenant, tu files ? Elle me dit :

— Vous pourriez tout de même me passer un coup de fil un de ces jours. Je serais peut-être d'humeur à faire une petite canasta.

Heller fronce les sourcils d'un air furieux.

— T'as oublié ce que je t'ai passé la dernière fois que t'as mis un

mec en chaleur ?

—R'voir, maintenant, me lance-t-elle avec un sourire.

Elle s'en va en ondulant de tout son corps. Le mouvement de ses hanches est un poème. La porte s'est refermée derrière elle que je continue à regarder le vide qu'elle a laissé. Je ne pense pas du tout à Miss Bella Parker. Mon esprit est absorbé par ce bracelet. C'est du moins ce que je me dis.

—C'est votre tour de vous tailler, Jim, me fait Klinsky d'un ton maussade.

Je m'approche de lui.

—Garantissez-moi d'abord qu'on me laissera tranquille. Ces gorilles attendent dehors et leur élocution me déplaît.

Il lève les yeux. Son regard me scrute. Brusquement, il ouvre le tiroir de son bureau, glisse la main à l'intérieur. Je le referme d'un grand coup de pied. Klinsky bondit de son siège en hurlant, comme s'il avait touché un rivet chauffé à blanc. Du coin de l'œil, je vois Heller fouiller dans le classeur. Je rouvre le tiroir. Klinsky s'écroule à genoux, le visage convulsé de douleur, et pousse des cris inarticulés.

—Vous me les avez cassés, pleurniche-t-il en souillant sur ses phalanges. Vous m'avez cassé les doigts.

Le premier pruneau d'Heller fait sauter le plâtre du mur derrière moi, mais j'ai le Luger en main. La détonation résonne dans la pièce comme un coup de tonnerre. Je m'agenouille derrière le bureau et repousse Klinsky.

—Vous ne sortirez pas d'ici vivant, me fait Heller.

Je glisse un coup d'œil vers le bureau et j'aperçois sa jambe gauche qui s'avance vers moi. Je tire mais je la rate. Elle disparaît. Je me mets à plat ventre pour regarder sous le bureau. Heller se tient devant, à un mètre. Je vise son pied gauche, juste au-dessus de la cheville, mais il bondit sur le bureau avant que j'aie le temps d'appuyer sur la détente. Je me retourne à point nommé pour recevoir ses pieds dans l'estomac. J'en ai le souffle coupé. Je l'agrippe à la taille et me cramponne avec l'énergie du désespoir. Il pousse un grognement et cherche à se retourner pour me fourrer son revolver sous le nez. Ma main droite lâche prise, lui empoigne le cou et serre de toutes ses forces. Il se raidit, puis devient brusquement mou comme une chiffre. Je continue à serrer un petit moment et, une fois sûr qu'il est évanoui, je m'en débarrasse d'une poussée.

Mon premier geste est pour saisir le Luger qui m'avait échappé, puis je me tiens tranquille une bonne minute pour reprendre mon souffle, en surveillant Klinsky. Il est assis sous la fenêtre, le dos contre l'allège ;

il continue à souffler sur sa main esquintée en geignant. Je me relève et époussette mon pantalon.

Je l'accable de sarcasmes.

— Pas la moindre égratignure et vous chialez comme un bébé. Klinsky, le roi ! des bébés chialeurs !

Il lève la main ; ses yeux expriment une intense souffrance.

— Je vous tuerai pour ça. (Ses doigts enflent à vue d'œil.) Vous m'avez brisé la main.

Il se met à jurer férolement et je lui indique l'usage qu'il peut faire de ses doigts. Ses lamentations cessent brusquement : son regard s'est posé sur Heller.

— Vous l'avez tué ?

Je me penche sur Heller et le gifle à deux reprises.

Il remue, essaie de se lever, puis retombe.

Klinsky se met péniblement debout en gémissant.

— Klinsky, le grand caïd, je ricane. Pour quelques didis pincés dans un tiroir.

Heller s'est maintenant relevé. Il tâte sa pomme d'Adam en déglutissant deux ou trois fois pour en vérifier l'état.

— Bon. Je crois que je vais me tirer, dis-je.

Heller pousse un éclat de rire strident.

— Si vous croyez que vous irez loin ! vous allez vous faire couper en deux par une rafale de mitraillette !

— Rex, vous allez me délivrer un sauf-conduit, dis-je en souriant à Klinsky.

Ses yeux brillent d'une haine sans mélange.

— Ils vont vous mettre en morceaux. (Il en rit d'avance.) De tous petits morceaux que personne ne retrouvera.

À ce moment retentit la sonnerie d'appel de l'interphone posé sur le bureau de Klinsky. Je m'approche de lui et braque le Luger sur son visage de pleine lune.

— Allez-y, répondez, mais n'oubliez pas de vous arrêter à temps.

Il hésite tout en lançant un coup d'œil dans la direction d'Heller qui fume une cigarette, puis il se penche sur le bureau et abaisse la manette.

— Oui, qu'y a-t-il ?

On entend une voix de papier émeri :

— Penny Keller est ici. Vous savez, la poule de Malin.

— Dis-lui de foutre le camp, aboie Klinsky.

La voix insiste sur un ton d'excuse :

— Elle est en pétard et elle refuse de bouger avant de vous avoir vu.

— Flanque-lui les fesses dans une bassine d'eau froide. (Il coupe la communication et interrompt la voix éraillée au beau milieu d'une phrase.) Merde pour cette gonzesse ! (Il se tourne vers moi, me sourit.) Alors, Breen, vous filez ?

Je hoche la tête.

— Klinsky, nous allons faire un petit tour en ville tous les deux.

Il paraît prêt à éclater.

— Je n'irai nulle part avec vous.

— Je pourrais vous buter, Heller et vous. Quand on le saurait, je serais loin.

Il blêmit.

— Vous dites ça parce que vous êtes en boule.

Heller a plus de cran :

— J'ai comme une idée que Puggy et Marty vous attendent dehors. Ce Luger ne les arrêtera pas. Ils vous tueront peut-être. Peut-être que non. Mais vous regretterez alors qu'ils ne l'aient pas fait. Quand ils en auront fini avec vous, vous n'aurez plus qu'à marcher avec des béquilles votre vie durant.

J'enfonce le Luger dans le dos de Klinsky.

— Donnez l'ordre d'amener votre voiture devant la maison. Les béquilles, ça ne me dit rien, et je n'hésiterai pas à tuer pour éviter d'avoir à m'en servir. (Klinsky ouvre la bouche, mais j'enfonce le Luger dans ses vertèbres et il pousse un hurlement.) Réclamez votre voiture. Nous n'avons pas besoin de chauffeur. Faites des vœux pour que personne ne nous arrête et ne nous pose des questions, car vous serez le premier à prendre.

Il appuie sur la manette de l'interphone. La même voix éraillée répond. Klinsky me regarde puis porte les yeux sur l'automatique. Il fronce férolement les sourcils, et donne l'ordre qu'on lui prépare sa voiture.

— Je vais en ville, dit-il.

Il relève la manette, se laisse lourdement tomber dans son fauteuil, croise les bras et me décoche un regard fulgurant et meurtrier. Son œil est fixe, on dirait qu'il me défie de le faire bouger, mais il sait fort bien qu'il se mettra en marche quand je lui ferai signe.

Heller allume une nouvelle cigarette et s'adosse au mur d'un air nonchalant. Un léger sourire relève les commissures de ses lèvres.

— Désolé, mon pote, dis-je, je ne vous emmène pas avec nous. Ne le prenez pas pour une insulte personnelle.

Il hausse les épaules :

— Je n'en ferai pas une maladie, Breen.

— Je n'ai pas non plus l'intention de vous laisser donner l'alarme dès mon départ.

Le sourire s'efface.

— À quel jeu jouez-vous, Breen ?

— Tournez-vous, le nez au mur. (Il se retourne lentement.)

Maintenant, appuyez-y vos mains à plat.

— Qu'allons-nous faire, demande-t-il avec calme, jouer à saute-mouton ? Breen, pourquoi ne pas nous faciliter les choses, à tous deux ? Comme vous avez pu vous en apercevoir, la porte ne laisse passer aucun son. Même si je gueulais à m'en faire claquer les cordes vocales, personne ne m'entendrait. Elle est parfaitement insonorisée. Pourquoi ne pas me ficeler ?

— Je n'ai pas le temps.

Je lui assène alors un coup de crosse sur le crâne. Il pousse un petit gémissement et ses mains glissent le long du mur. Je dois remettre ça et il s'effondre à plat ventre sur le tapis. D'un geste j'invite Klinsky à se lever. Il hésite puis, après avoir jeté un coup d'œil à Heller, quitte son fauteuil. J'attrape Heller par une jambe et le traîne derrière un classeur, au cas où quelqu'un se pointerait, puis je glisse le Luger dans la poche de mon veston.

— Klinsky, il vous est possible de faire signe à un de vos gars sans que je m'en aperçoive, mais à votre place je serais prudent. Si je me crois menacé, je loge un pruneau dans votre gros valseur. Arrivés à une certaine distance et hors de danger, je vous permettrai de quitter la voiture. Pour le moment, je n'attends de vous qu'un sauf-conduit. Et le meilleur, à mon avis, c'est Rex Klinsky en personne.

Les muscles de son cou se contractent nerveusement ; la rougeur de sa gorge gagne son visage poupin ; on dirait un maquillage. Ses lèvres se serrent en une mince ligne décolorée. J'ai l'impression que s'il essayait de me répondre, des larmes d'humiliation se mettraient à ruisseler. Je prends sur le bureau mon portefeuille, la carte à jouer et le jeton bleu et les glisse dans ma poche. Il m'observe attentivement, le regard en éveil.

J'ouvre la porte et lui fais signe d'avancer. Il me dépasse et traverse le vestibule ; je suis sur ses talons. Le portier tourne la tête dans notre direction.

La voix de Klinsky est à peine reconnaissable.

— Je vais en ville. Je serai de retour dès que possible. Occupe-toi de la boutique.

Le front de l'homme se plisse.

— Et Kim, qu'est-ce qu'il a ? Il...

— Kim est occupé, grogne Klinsky.

Il se retourne pour me regarder. Je ne le suis pas de trop près pour éviter d'attirer l'attention, ni de trop loin ; il se figurerait qu'il peut s'abriter derrière son gorille. Ses yeux se portent sur ma poche.

— Ouvre, ordonne-t-il au portier.

CHAPITRE X

L'homme ouvre la porte et nous sortons dans l'obscurité. La nuit est fraîche et douce et une légère brise fait frémir les feuilles. Dans le lointain, un quartier de lune s'est perché sur un arbre. L'air exhale une fraîche odeur de foin coupé.

Une Cadillac toute neuve est arrêtée devant les marches du perron. L'endroit paraît désert. Je pose la main sur la poignée de la voiture et, tout à coup, Marty et Puggy sont sur nous, avec une soudaineté telle que j'en ai les tripes nouées. Je me rapproche de Klinsky. Si je laisse Marty ou Puggy se glisser entre nous, Klinsky tentera sûrement de s'échapper.

Marty a mis ses deux mains dans ses poches. Je regarde Klinsky. Il me retourne mon regard ; son visage est aussi impassible que celui d'un joueur de poker.

— Nous avons un compte à régler avec ce mec, fait Marty.

— Laissez-nous nous en occuper, ajoute Puggy.

Je reste muet. Mes yeux ne quittent pas Klinsky et ma main droite me démange. Le Luger me paraît énorme et réconfortant. Sans lui, je serais un homme mort ; grâce à lui, je peux me tirer de là. Espérons-le...

Le regard de Klinsky se détourne du mien. Ce qu'il a vu emperle son front de gouttes de sueur. Il ne tient pas du tout à être pris entre deux feux.

— Pourquoi êtes-vous si pressés ? demande-t-il. Vous ne pouvez pas attendre un autre jour ?

— Il se tirera, fait Marty.

— Où peut-il aller ? Le monde est petit. Laissez-le partir ; quand nous le voudrons, nous le trouverons. Il y a gros à parier que ce n'est pas la dernière fois qu'on le voit.

J'entends un bruit de pas ; la porte de la baraque claque.

— Rex ! (c'est une voix de femme. Une ombre descend les marches et se dirige vers nous.) Rex, il faut que je vous parle. (C'est Penny. Elle me jette à peine un regard en s'approchant de la porte ouverte de la

voiture.) Rex, qu'est-ce que ça veut dire ? Je vous attendais. (Ses yeux se portent de nouveau vers moi et, soudain, elle me reconnaît.) Encore vous ! Ma parole, v'là mon ange gardien !

—Hello, Penny. (Je souris.) Rex, je vous présente Penny.

—Venez me voir demain, lui répond Rex. Ce soir, je suis très occupé.

La main de Penny se crispe sur la poignée de la porte à en faire pâlir ses doigts.

—Rex, je ne peux pas attendre. Je dois savoir maintenant. Ce soir.

—Ça peut attendre ! beugle Klinsky. Merde alors ! Cette impatience ! Y a pas le feu, non ?

—Montez derrière et nous vous raccompagnerons, dis-je à Penny. Vous arriverez peut-être à attendrir Rex avant notre arrivée en ville.

Klinsky secoue la tête d'un air furieux.

—Qu'elle reparte comme elle est venue. J'ai dit demain.

J'entre dans la voiture.

—Vous occupez pas de Rex, mon chou, il est de mauvais poil. Grimpez. Non, pas derrière. J'ai changé d'avis. Je veux vous avoir près de moi, qu'on puisse se faire du pied.

Elle me lance un regard inquiet puis s'assied en se serrant pour que Marty puisse fermer la portière. Je parviens à sortir le Luger de ma poche et à le poser sur mes genoux sans attirer son attention. Je tiens l'automatique dans une main et l'autre le dissimule à souhait. Le regard de Penny croise le mien. Ça me change de notre rencontre d'hier ; il ne m'est plus hostile. Je cligne de l'œil et sa bouche s'entrouvre dans une ombre de sourire.

Klinsky démarre. La voiture roule en cahotant dans la descente. Nous tournons à gauche. Personne ne parle. Le gardien de l'entrée sort de sa cabane pour saluer son patron. Klinsky murmure quelques mots et appuie sur l'accélérateur.

Je donne un coup de coude à Penny et, quand elle lève la tête, je lui fais signe de parler à Klinsky. Cette fois, le sourire est plus gai.

—Rex, dit-elle, mettons les choses au point une fois pour toutes. On ne va pas pouvoir tenir le coup indéfiniment.

Sa voix a le don de l'exaspérer.

—Vous ne voyez donc pas que je suis occupé ?

—Empêchez ces voyous de nous toucher, Barney et moi. S'il arrive quelque chose à Barney, je...

Il éclate de rire.

—Que pourriez-vous faire ?

—Assez de pétard pour attirer l'attention du Gouvernement fédéral,

des Contributions directes, de... de l'Armée ! Je ne blague pas. Que Barney reçoive une égratignure et vous entendrez parler de moi.

Manifestement, elle l'embête :

— La prochaine fois que mes gars lui rendront visite, à Barney, ils feront du bon boulot. Je n'aime pas les mauvais payeurs.

Elle se penche davantage pour lui parler, car ma présence entre eux deux la gêne.

— Ce n'est pas un mauvais payeur.

— Non ? Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Si au moins vous m'écoutez. J'essaie de vous dire qu'il a seulement besoin de deux ou trois jours. Accordez-lui jusqu'à lundi.

— Qu'y a-t-il de spécial lundi ?

— Il aura l'argent ce jour-là ; je n'en sais pas plus.

Klinsky secoue la tête.

— Pourquoi foutre que je croirais ce baratin ? Ça dure déjà depuis deux semaines.

— Pour vous prouver sa bonne foi. (Elle ouvre son sac à main de cuir rouge et en retire une enveloppe.) Barney vous fait remettre trois mille dollars.

— Inutile. (Il élève le ton.) C'est tout ou rien.

Au fur et à mesure que sa colère monte, sa voix devient plus calme.

— Faut lui accorder jusqu'à lundi, sinon vous n'aurez rien.

Il réfléchit un instant et en oublie presque le prochain virage. Je pousse une gueulante et braque le volant. Il a un hoquet de saisissement et se redresse.

— Vingt centimètres de plus et Barney n'avait plus à s'occuper de ses dettes, dis-je.

— Alors ? demande Penny d'un ton tranquille.

Klinsky délivre son ultimatum.

— Aujourd'hui, à six heures, mes gars iront souhaiter le bonsoir à Barney. S'il a l'argent, qu'il le donne. Ils le prendront et s'en iront. S'il ne me rend pas jusqu'au dernier centime, ils emploieront les grands moyens.

— J'arbitrerai le combat, dis-je.

— Breen, répond Klinsky, la prochaine fois qu'ils vous verront, ils me rapporteront un bout de vos tripes. Ils le feront pour mes beaux yeux.

— Maintenant que tout est réglé, si nous arrêtons la voiture près de ce chemin de terre. Navré, Rex, mais on va se séparer.

La voiture stoppe au croisement.

— C'est une sacrée trotte, Breen. Vous le regretterez, mon gars.

Je me penche et ouvre la portière de son côté.

—J'ai déjà regretté bien des choses dans ma vie. Pas celle-là. Descendez. (Je le pousse par l'épaule et je lève le Luger. Penny a un sursaut d'effarement. J'ajoute:) Il vaudrait sans doute mieux pour moi que vous ne reveniez pas, car vous ne pourriez pas ouvrir votre grande gueule, donner des ordres et bousculer des gens comme Penny et Barney. Si vous attrapiez un pruneau dans la nuque, même vos gars s'en réjouiraient. Pourquoi pas ? Le Père Noël leur apporterait un beau cadeau : une plus grosse part des bénéfis.

Penny pose la main sur mon bras droit.

—Ça n'arrangerait rien.

Je tourne les yeux vers elle.

—Vous n'êtes pas Inquiète à mon sujet, non ?

Elle se renverse contre le dossier et m'explique à voix basse.

—Ils vont croire que c'est Barney qui a fait le coup et ils vont lui faire sa fête.

Je me tourne vers Klinsky.

—Descendez. (Je le gifle d'un revers de main.) Vous ne comprenez pas !

L'air hébété, il pose un pied par terre. Pris d'une impulsion irrésistible à la vue de cette énorme paire de fesses, je me renverse en arrière, presque sur les genoux de Penny, appuie mon pied au bas de son dos et pousse. Il s'éjecte de la voiture et va s'étaler dans les buissons. Sans se relever, il se retourne et brandit le poing dans ma direction. Un torrent d'ordures s'échappe de ses lèvres.

—Ferme-la, espèce de gros pignouf, ferme-la, dis-je en m'esclaffant.

Je range le Luger dans le vide-poches, claque la portière et m'installe au volant. Penny éclate d'un rire nerveux au moment où la voiture démarre. J'ôte l'enveloppe de cellophane d'un cigare, le fourre dans ma bouche et le mâchonne. Le rire de Penny s'arrête. Son regard redevient sérieux. Elle est inquiète, mais si mignonne !

—Je ne sais pas si ç'a été très malin de votre part.

—Si vous ne le savez pas, pourquoi vous tracasser ? Combien Barney doit-il à Klinsky ?

Elle répond sans hésiter :

—Quinze mille dollars.

—Il a perdu au jeu, sans doute.

—Blackjack et poker. Deux nuits. Barney aurait pu rembourser. Il avait perdu plus une autre fois et il avait réglé sa dette. Malheureusement, le Gouvernement fédéral a décidé de fourrer son nez dans les affaires de jeux. Une taxe de cinquante dollars et la

comptabilité de toutes les opérations. Si on est assez stupide pour payer la taxe, on se fourre complètement dans les pattes de la police municipale; si on ne la paye pas, on est en pétard avec le Gouvernement fédéral. On est fait de toutes les façons.

—La barbe avec tout ça, dis-je d'un ton impatienté. Barney n'a pas pu payer et Klinsky a envoyé ses gorilles pour encaisser. Que va faire Barney?

Elle ronge son poing un moment avant de répondre.

—Il trouvera l'argent. Il a des amis.

—Ces trois mille tickets que vous avez dans votre sac, ça provient de vos amis?

Son regard évite le mien.

—Qu'est-ce que vous croyez?

—Et les douze mille autres seront fournis par d'autres amis?

Ses lèvres se serrent.

—Je l'ignore. Barney m'a dit qu'il aurait l'argent lundi. Barney tient parole.

—Je n'ai encore jamais rencontré de book qui ait des amis disposant de quinze mille dollars. Il y a un lien entre cet argent et les bijoux Donahue. Barney a obtenu les trois mille en les fourguant. Lundi, il touchera les douze autres sacs.

—Je vous demande pardon, fait-elle, j'oublie toujours que je parle à un flic.

—J'aimerais vous le rabattre un peu, votre sacré caquet.

Elle a un sourire glacial.

—Pas besoin de me prouver que vous avez des muscles.

Je passe un doigt sur sa joue. Elle ne fait pas un geste.

—Chaud à l'œil et froide au toucher, dis-je.

—Un poète, en plus! Stupéfiant! Il cite des vers à quatre heures du matin.

—Ce ne sont pas des vers.

Je tourne dans la rue déserte et range la voiture le long du trottoir.

Ses yeux brillent dans la pénombre.

—Ne soyez pas si contente, dis-je, je ne m'arrête pas pour vous peloter.

Elle me lance un regard de défi:

—Je connais des façons plus agréables de passer le temps.

Je m'apprêtais à ouvrir la portière et à descendre. Ma voiture est garée dans le parking de la Cinquante-deuxième Rue, à cent mètres. Je change d'avis et me tourne vers elle.

—C'est ce qu'on va voir.

Je l'attrape par les bras et l'attire à moi.

Elle me dévisage avec un mélange de peur et de colère.

— Ça ne sera peut-être pas très original de ma part, mon gros, mais si vous ne me lâchez pas, j'ameute les flics en hurlant.

Il faudrait plus que des menaces pour m'arrêter. À la minute où j'ai posé les yeux sur elle, j'ai eu envie de la tenir dans mes bras. Ses lèvres sont humides et douces. Tout tourne un instant, puis la voiture redevient immobile. Je m'écarte. Elle ne bouge pas et me regarde. Elle n'a pas hurlé. Elle ne m'a pas davantage rendu mon baiser. Bon Dieu, on ne peut pas tout avoir !

Sa voix est tendre, basse, comme celle d'une petite sœur parlant à son grand frère.

— On peut partir à présent ?

Je ne lui réponds pas. Je serre le volant entre mes poings et regarde fixement par la portière, sans rien voir. Mon cœur bat à coups précipités.

J'ouvre enfin la bouche.

— Curieux, l'effet d'un baiser sur un type. Ailleurs que dans cette voiture, je ne m'en serais pas tenu là.

— Je ne veux plus vous écouter. Je vous en prie, Jim.

— Laissez-moi parler ou j'éclate.

Elle pose la main sur mon bras et lève sur moi des yeux qui m'ont l'air humides.

— Ne me dites rien, Jim. Vous n'en avez pas le droit. Vous n'aviez pas le droit de m'embrasser comme vous l'avez fait. Je vous en prie, raccompagnez-moi.

J'ouvre la portière d'un coup de pied et je descends pendant qu'elle sort de la voiture du côté du trottoir. Je ferme les portières et nous gagnons la Cinquante-deuxième Rue, où se trouve ma Buick, sans mot dire.

CHAPITRE XI

J'habite, dans la Soixante-cinquième Rue Ouest, un immeuble à trois étages. J'y vis depuis des années, les unes bonnes, les autres mauvaises. J'y suis depuis la mort de maman, il y a dix ans. J'ai un appartement meublé de trois pièces. Il m'arrive de me faire un bon repas dans la petite cuisine mais, neuf fois sur dix, je mange au-dehors, pour fuir cette atmosphère un peu lugubre, retrouver mes semblables, entendre leurs voix et écouter le jukebox.

Je m'arrête au café du coin pour prendre des œufs au bacon, deux tasses de café et deux ou trois petits pains, puis je monte chez moi.

J'aurais dû me clouter en ouvrant ma porte qu'il y avait du louche. En effet, je ne laisse jamais entrouverte la fenêtre de l'escalier de secours ; dans ce quartier, les gosses grimpent dans les appartements et grappillent tout ce qu'ils peuvent emporter. Je m'aperçois pourtant qu'elle est remontée de plusieurs centimètres, mais je ne sais pas la signification de ce fait tant ma fatigue est grande.

Le lit me tente. Il attendra. Je sors le jeu de cartes de ma poche, ainsi que le huit de trèfle. Trop éreinté pour les examiner, j'ouvre le tiroir de mon bureau, les flanque dedans et y jette le jeton bleu, puis je ferme le tiroir et remets le porte-clés dans ma poche revolver. Je pose ensuite mon chapeau et mon manteau sur un fauteuil club. Au moment d'entrer dans ma chambre, je me ravise pour aller boire un coup. Il est neuf heures vingt à la pendule de la cuisine. J'avale deux verres d'eau, remplis la carafe et la range dans le frigidaire. Je me dirige alors vers la chambre et, tout en marchant, j'ôte ma cravate et ma chemise.

Je m'avance d'un pas dans la pièce et le plafond me dégringole sur la tête, avec accompagnement de feu d'artifice. Je tombe à quatre pattes, tends la main vers le lit pour essayer de me relever, mais je change brusquement d'avis et cherche à ramasser ma chemise et ma cravate. Le reste du plafond me tombe dessus en m'arrachant un sanglot et je m'écroule.

J'ai l'impression d'être au fond d'un puits obscur ; je fais des efforts

désespérés pour remonter et voir le jour. On me donne des grands coups de pied dans les côtes. J'ai de la peine à respirer et je souffre abominablement de la tête et de la poitrine. Je me recroqueville dans un coin, dans l'espoir que le sommeil, cette drogue miracle, guérira mes maux.

Des années après, me semble-t-il, je soulève mes paupières ; elles sont en plomb. Je suis étendu sur le dos et je perçois une respiration étrangère rauque et irrégulière. Je retiens mon souffle et le bruit cesse. Je recommence à respirer et je me dis, bon Dieu, c'est moi Jim Breen qui fais tout ce potin. Je me redresse avec peine, en gémissant. J'ai mal partout. Je n'ai pas du tout rêvé que l'on me flanquait des coups de pied dans les côtes.

J'allume et m'examine dans la glace en me demandant pourquoi ma figure me semble roide comme un masque. Je cligne des paupières à deux reprises. Bon Dieu, je n'étais pas déjà bien beau mais maintenant j'ai une tête à faire peler de frousse les vieilles dames et les petits enfants. Mon nez est enflé démesurément et mes joues ne sont qu'une plaie. Le sang a coulé de mon nez jusque dans mon cou.

Le téléphone se met à sonner. Je secoue la tête et ferme les yeux tant la douleur est vive. Il me semble qu'à l'intérieur de ma tête, un gnome me martèle la cervelle à une cadence régulière et rapide, à l'aide d'une masse de fer. Je passe la main sur ma nuque et la retire rouge de sang gluant.

La sonnerie continue. J'invective successivement le téléphone, celui qui m'appelle et le type qui m'a si bien arrangé.

Dans la cuisine, je trouve une bouteille de Four Roses, qui contient de quoi m'offrir deux bonnes rasades de whisky. Je prends un verre sale dans le placard et j'avale la première ration d'un seul coup. Je bois ensuite un demi-verre d'eau glacée. La sonnerie du téléphone s'est arrêtée, je m'assieds donc sur une chaise et finis la gnôle. Elle me fait un effet merveilleux en descendant lentement dans mon estomac. Je renverse la bouteille pour en recueillir les dernières gouttes.

Les jambes molles, je regagne la chambre et m'assieds sur le lit. Le téléphone recommence à danser sur sa fourche. Je le décroche. Je crois que je dis quelque chose, mais je ne sais pas trop quoi. « Allô », peut-être.

— Jim ? Où diable étiez-vous ? J'ai cherché à vous atteindre toute la nuit.

C'est Stanley Bender, mon associé. Il tombe drôlement mal.

— Où étais-je ? dis-je. En train de me frotter le nombril avec une danseuse du ventre. (Je ne parviens pas à maîtriser ma voix.) Vous ne

le savez p't-être pas, mais je me suis occupé d'une affaire de braquage de bijoux. J'ai travaillé jour et nuit à sauvegarder nos intérêts pour nous éviter de finir au Secours populaire.

— Vous auriez pu me téléphoner.

— Et troubler votre sommeil ? Non, monsieur. C'est sans importance si je ne ferme pas l'œil mais que Dieu me pardonne si jamais j'interromps vos rêves.

— Je serai au bureau toute la journée. Que puis-je faire pour accélérer l'enquête ?

— Vous pouvez vous charger de deux choses. Primo : Faire la tournée des prêteurs sur gages. C'est assez hypothétique, mais vous tomberez peut-être sur quelques-uns des diams volés. Je sais, je sais : les flics sont sans doute en train d'en faire autant, mais nos gars se calent les fesses sur leur chaise et ne foutent rien. Deuxio : examiner la situation financière de Donahue.

Il explose.

— De qui ? De Donahue ? Cette famille a plus de fric que vous n'avez de poils sur le bide. Cette idée est à pleurer !

— Examinez toujours. C'est probablement du temps perdu mais je veux une certitude. C'est tout. Et maintenant, je vais dormir.

Il se met à beugler mais je coupe la communication. Je reste assis un long moment mais les idées tournoient dans ma tête. J'en reviens toujours à la brème maquillée. A-t-elle une signification, et laquelle ? Je l'ai montrée à la ronde, en comptant sur une touche, en espérant qu'un type comme Rex Klinsky tiendrait à la récupérer moyennant finances. J'espérais une réaction. Et le seul résultat de mes efforts a été une raclée maison.

Je me demande ce que me voulait le type qui m'a dérouillé. Était-ce pour le plaisir de me bourrer de coups de pied et de me marcher sur la figure ? J'en connais au moins deux auxquels rien n'aurait plu davantage. Ou bien, c'est un vulgaire cambrioleur furieux de l'interruption. Toutefois, l'appartement ne paraît pas en désordre et, d'autre part, les cambrioleurs, c'est toujours des trouillards. Si on les dérange, il ne pensent qu'à foutre le camp. Un monte-en-l'air ne se serait jamais attardé à me défoncer les côtes.

Je cherche mes clés. Elles sont encore dans ma poche revolver. J'ouvre le tiroir du bureau. Le jeu de cartes est toujours là. Le huit de trèfle et le jeton bleu également. Sur le point de refermer le tiroir, je me ravise et prends le huit de trèfle. Dans mon bureau, je trouve un presse-papiers, une demi-sphère de verre qui fera aussi bien l'affaire que la loupe que j'ai laissée dans la voiture. Je le promène sur la carte.

La marque a disparu, telle une tache faite à l'encre sympathique. Ça me donne à réfléchir, car la carte est trop neuve et brillante ; elle provient d'un jeu qui n'a jamais servi. J'ouvre le jeu complet et examine les dos. Je ne m'attendais pas à trouver d'autres marques, et je n'en vois pas.

Je suis assis à mon bureau et mes paupières commencent à peser sur mes yeux. Je les ferme. Quand je m'éveille, il est quatre heures de l'après-midi et j'ai un terrible torticolis car j'ai dormi dans une mauvaise position. Je meurs d'envie de me glisser dans mes draps. Un peu de sommeil de rab ne me ferait pas de mal, mais j'ai du travail.

Je me lave, m'habille et descends prendre un café. Un quart d'heure plus tard, je grimpe péniblement dans ma voiture. Un objet dur et froid s'enfonce dans ma nuque. De sa voix cassée, Puggy me demande :

— Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ?

Je me fige.

Une main m'assène une claque cuisante sur l'oreille droite.

— J'devrais te foutre une dérouillée.

De longues guibolles enjambent le dossier et Marty s'assied près de moi.

— Démarre, dit-il. Si ça t'intéresse, Puggy a braqué son artillerie sur ta grosse trombine. Si tu t'en fous, amuse-toi à déconner, fais-nous grimper à un arbre, ou des trucs du même tabac. Dépasse pas soixante-dix. Si tu vas plus vite, tu récoltes un pruneau en plein dans l'esgourde. Vas-y !

J'y vais.

CHAPITRE XII

Rex Klinsky est assis au même bureau, vêtu du même costume de croque-mort et, pour autant que je sache, mâchonne le même cigare. Il m'examine des pieds à la tête et un petit sourire satisfait voltige sur ses lèvres. Il ôte le cigare de sa bouche épaisse et se renverse dans son fauteuil.

Marty me flanke un coup de coude dans les côtes.

— T'es sourdingue ? L'patron t'a dit de t'asseoir.

Ma gorge est serrée, j'enrage et, brusquement, je me fous de tout. Si je dois me faire descendre, autant ici qu'ailleurs. Et si Klinsky n'a pas l'intention de se débarrasser de moi pour l'instant, ce que j'ai envie de faire n'y changera rien. Je n'ai rien à perdre, de toute façon.

Je lance un coup de pied. Les mains de Marty se crispent sur son bas-ventre, ses lèvres deviennent grises, minces et dures, et il s'abat sur le nez. J'esquive la droite de Puggy et lui balance un crochet du gauche dans le bide. Il recule en chancelant et pousse un grognement. Son visage grêlé marque la stupéfaction. Ses narines se dilatent de fureur, il fait un pas en avant, puis change d'avis et se prépare à sortir son revolver de son baudrier d'épaule.

Klinsky saute sur ses pieds.

— Non, Puggy !

— Vous avez vu ce que ce fumier a fait à Marty ?

Il abaisse son regard sur Marty qui se tord de douleur sur le plancher.

— Emmène-le dehors avant qu'il vomisse et qu'il empuantisse mon tapis.

Puggy me lance un regard fulgurant et venimeux.

— Allons, Marty, debout. Marty, faut qu'on s'tire d'ici. (Marty gémit et se met à baver). Marty, le patron dit...

— Empoigne-le par le col de son veston, hurle Klinsky, et sors-le-moi d'ici ! S'il vomit sur mon tapis, je te jure que tu lécheras le dégueulnis jusqu'à la dernière goutte.

— J't'en prie, Marty, supplie Puggy.

Puis convaincu de l'inutilité de ses paroles, il empoigne le col de Marty et le traîne sur le parquet. Il atteint la porte que Klinsky lui a ouverte.

Je m'assis, trop épuisé pour rester debout.

— Vous avez parlé d'un jeu truqué, me dit enfin Klinsky. (Je le dévisage en me demandant s'il me fait marcher, mais son regard est tranquille et ne dévie pas.) Je veux savoir si c'est vrai.

Je mordis mon cigare.

— Vous devriez le savoir, vous dirigez les jeux.

Il explosa.

— Moi, je dirige les jeux ? Je suis un général derrière ses troupes ; puis-je savoir ce que fricotent mes sergents ? Rex Klinsky n'a jamais arnaqué personne de sa vie. Jamais. On n'y gagne rien. (Le ton de sa voix devient menaçant.) Il faut que je sache si pareille chose est arrivée. C'est impossible, j'en suis sûr, mais vous avez peut-être appris quelque chose. Je saurai la vérité d'une façon ou d'une autre.

Je m'agite sur mon siège :

— Pourquoi ?

Je l'ai encore insulté.

— Pourquoi ? Je dois découvrir le coupable. Je lui apprendrai à ne plus jamais recommencer. Je gagne de l'argent, beaucoup d'argent. Je verse d'énormes bakchichs aux flics. Ma famille, mes amis vivent de ces jeux. Si ça continue, ces jeux, c'est grâce à qui ? Grâce aux gens qui ont confiance en Rex et savent qu'il est régul'.

— Les gens s'en foutent ; ils joueraient quand même. Ils joueraient pour la griserie du jeu. J'ai connu un type qui repiquait tout le temps au truc ; il savait que la partie était truquée, mais c'était la seule boîte du patelin.

— Ça se peut, admit-il. J'aurais peut-être des louftingues comme clients, au lieu de rombières en vison et de mecs en smoking. Mes clients savent qu'ils ont leur chance. Tous les jours, un mec sort d'ici avec un paquet de fric. Et si un gagnant demande à être protégé, je lui donne un garde du corps pour l'accompagner.

— Frank Sanders n'aurait pas ramassé le gros paquet ? Il ne se serait pas fait buter à cause de ça ?

Il me dévisage d'un air furieux :

— Qu'est-ce que vous me dégoisez ? Sanders n'a jamais gagné plus de deux ou trois sacs dans sa vie. Pourquoi ? Parce que c'est seulement un joueur de poker, et pas un futé. C'est un tocard. Une cloche. Il ramasse du fric je ne sais où, et il vient le paumer ici. Je l'ai foutu deux fois à la porte et je lui ai dit que son boulot m'intéressait pas.

Mais il est revenu, et vous me connaissez, j'ai un cœur d'or. Je laisse faire. Quel rapport avec le jeu truqué ?

— Sanders est le type qui s'est fait arnaquer. Ou alors, il a peut-être essayé de se rattraper de ses pertes. Un, type pourrait-il par hasard mettre la main sur un de vos jeux de cartes, pour s'en servir plus tard ?

Il retrousse les lèvres, comme s'il avait dans la bouche un sac de fiel dont il ne sait que faire. Il fait mine de poser son cigare dans le cendrier, puis se ravise.

— Tous les jeux dont nous nous servons proviennent de cette armoire-ci. Personne n'y a accès, sauf mes gars et moi.

— Vous m'en avez donné un.

— Et qu'en feriez-vous ? Vous le maquilleriez et l'apporteriez pour faire une partie ? Vous nous prenez pour des naves ? Comme je vous l'ai dit, mes gars prennent deux ou trois jeux dans cette armoire quand le nombre des joueurs est suffisant. On les ouvre, on les examine soigneusement pour voir s'ils ne sont pas marqués. Et, croyez-moi, mes gars sont des as pour repérer les brèches maquillées. Alors, qu'est-ce que vous en feriez, de votre jeu à la noix ? Escamoter nos cartes et leur substituer les vôtres ? (Il a un sourire de dérision.) On a installé des plates-formes et on y a mis deux types armés qui surveillent toutes les parties ; ça oblige les clients et le personnel à rester honnêtes ; le personnel veille également et, par-dessus le marché, il est toujours à l'affût des marques possibles. Il y a des filous qui donnent des coups d'ongle sur certaines cartes. Dès qu'un de nos gars repère une marque, il déchire le jeu et en prend un neuf. Non, monsieur. Personne ne roule Rex Klinsky.

Je pose mon cigare sur le cendrier et me croise les bras.

— Dans ces conditions, Sanders s'est fait arnaquer dans cette boîte. Et ne me dites pas qu'un de vos gars ne peut pas prendre un jeu dans l'armoire, le glisser dans sa poche et se servir d'un jeu truqué qu'il garde dans l'autre poche. Merde ! Personne ne le contrôle, lui !

Absorbé par l'effort intellectuel que ma remarque a suscité, il se mordille la lèvre inférieure, puis hoche lentement la tête.

— C'est possible ; mais mes gars sont honnêtes. Comment savez-vous que Sanders a été arnaqué ? Expliquez-vous, Machin, sinon je vous étripe. J'ai horreur qu'on m'accuse de malhonnêteté dans mon boulot. Prouvez-le.

Je le regarde bien en face. Il ne baisse pas les yeux.

— Qu'est-ce que ça y changera, maintenant ? je lui demande.

— Je veux savoir, répond-il, en martelant le bureau à coups de poing. Montrez-moi un seul jeu truqué et je vous refile mille dollars.

— Vous l'avez, la preuve.

Ses yeux s'écarquillent de stupéfaction :

— J'ai quoi ?

— La carte marquée, le huit de trèfle que j'ai trouvé chez Sanders, la carte qui provenait d'un de vos jeux, la carte que vous ou vos gars m'ont reprise, la voilà, votre preuve.

Il paraît de plus en plus stupéfait.

— Dommage que je ne sois jamais allé à l'école et n'aie pas appris votre langage. Vous parlez de ce huit de trèfle qui était sur mon bureau, celui que j'ai pris dans votre poche ? Cette carte était maquillée ?

— J'ai été assommé ce matin dans mon appartement et on me l'a reprise. À part vous, je ne vois pas qui pourrait s'y intéresser.

— Si je l'avais, aboie-t-il, pourquoi est-ce que je vous aurais fait venir ici ?

— C'est à vous de me le dire.

— Pourquoi me tracasser pour une putain de carte que vous avez ramassée Dieu sait où ?

— Si on l'examinait, et si on faisait courir le bruit qu'elle provient de votre boîte, vous ne pourriez pas nier que le dos est identique à celui de vos cartes et votre réputation en prendrait un sacré coup. Voilà pourquoi vous avez très bien pu vous emparer de cette pièce à conviction. Sans elle, autant faire des discours dans Broadway et dans la Quarante-deuxième Rue ; les gens me riraient au nez et me jetteraient des sous.

Il reste plongé un bout de temps dans ses réflexions, puis son regard fait le tour de la pièce et se pose de nouveau sur moi.

— Vous n'auriez pas inventé toute cette histoire, par hasard ? Vous ne seriez pas un peu menteur sur les bords ?

— Si ça vous fait plaisir, libre à vous de le croire.

— Il faut que je sache, fait-il d'un ton implorant.

— Je vous ai dit la vérité, rien que la vérité.

Il soupire :

— D'accord, je vous crois. Fichez le camp. N'ayez pas l'air si inquiet. Je vais donner des ordres pour qu'on ne vous moleste pas.

— Quelle garantie ai-je de l'obéissance de Marty et de Puggy ?

— Aucune. Vous devez me croire sur parole.

Je crache par terre :

— Et quoi encore, mon pote ? Faites réclamer ma voiture.

Un mince et cruel sourire se joue sur ses lèvres ; il demande par l'interphone qu'on amène ma voiture devant l'entrée. Il est d'une

froideur glaciale, tandis que je le suis dehors et que nous descendons les quatre marches. Brusquement, il s'arrête, regarde autour de lui, l'air toujours aussi froid et aussi dangereux. Deux hommes traversent l'allée ; ce sont des silhouettes de gnomes, courtes et trapues, qui déambulent dans l'ombre du crépuscule. Klinsky lance un appel ; l'un des hommes fait halte et tourne la tête.

J'enfonce l'automatique dans le dos de Klinsky.

— Continuez. Faites le héros et vous êtes mort.

— Kim ! appelle-t-il. Bella te cherche. Où te cachais-tu ?

Une silhouette s'approche. Je reconnais Heller.

— Elle me fait suer, fait-il. (Son regard soupçonneux quitte Klinsky pour se porter sur moi.) Où allez-vous, patron ? Encore en balade ?

Il bat en retraite.

Je pointe l'automatique dans sa direction.

— On dirait qu'on va être plutôt nombreux dans ma voiture. Les mains en l'air !

Heller continue à reculer.

— Levez donc les vôtres ! s'écrie-t-il. Descends-le, Marty.

Au même instant j'entends un bruit de pas derrière mon dos. Je me couche et virevolte d'un seul mouvement. Marty vient de sortir son revolver. Je lui expédie deux pruneaux avant qu'il ait le temps de m'ajuster. Ses yeux s'écarquillent démesurément et son visage reflète une intense surprise. Ses mains se crispent sur son ventre et il s'écroule.

J'entrapérçois Klinsky qui me balance un swing du droit. Je l'esquive, passe sous sa garde et lui assène un coup de crosse à la tempe. Il pousse un grognement indistinct et tombe à quatre pattes. Deux hommes foncent le long de l'allée, de petits hommes armés de fusils de chasse de gros calibre. Heller braille des mots incompréhensibles et les encourage du geste.

J'ouvre brusquement la portière de la voiture et plonge à l'intérieur. Des balles se mettent à siffler alentour. Une main glacée m'étreint l'estomac, puis la gorge. Je prie le Ciel que le moteur ne cale pas. Ça ne lui est encore jamais arrivé, mais il ne suffit que d'une fois. Le pare-brise semble tressauter, mille fêlures se dessinent autour d'un trou en plein centre. J'appuie sur l'accélérateur et la voiture bondit dans la descente, gagne la route de gravillon, en oscillant comme un pochard prêt à choir. Les fêlures s'agrandissent tout à coup et la moitié du pare-brise disparaît sans un bruit.

Je prends le virage sur deux roues et la fusillade cesse brusquement. Si je n'ai pas été atteint par les balles, c'est un véritable miracle. Il n'y

a pas d'autre explication. La lunette arrière est en miettes et la carrosserie est trouée comme une passoire. Quelques centimètres plus bas et j'attrapais au moins deux ou trois pruneaux. J'enfonce le pied au plancher. Il me faut filer loin, très loin. Je n'entends rien sur mes arrières mais je me retourne néanmoins pour jeter un coup d'œil. Une conduite intérieure noire gagne peu à peu sur moi. Ses phares sont allumés, ce sont des phares puissants. Ils ressemblent à des yeux monstrueux, malicieux et moqueurs ; ils m'invitent à la fuite tout en m'en démontrant la futilité.

J'allume aussi les miens. Dans quelques secondes je vais atteindre l'entrée. Le garde surgit si brusquement dans la lumière que j'en ai le souffle coupé. Debout au milieu de la route, il braque une mitraillette sur la voiture. De toute évidence, il a été alerté par un coup de téléphone de la baraque.

Je m'aplatis sur le volant. La rafale éclate dans un fracas qui me donne la nausée. La direction m'échappe des mains. Je relève vivement la tête. Ma voiture fonce vers les buissons. Derrière eux, des arbres. J'empoigne le volant et braque de toutes mes forces. Les roues avant effleurent les buissons, puis reviennent sur la route. Je me redresse et pousse un profond soupir.

CHAPITRE XIII

La conduite intérieure noire se trouve maintenant à quatre longueurs. Je me penche sur le volant. Le compteur monte lentement à 125, 135, 145. La voiture vibre ; on dirait qu'elle va tomber en pièces détachées. Mes poursuivants perdent une longueur, puis regagnent peu à peu du terrain. Les yeux monstrueux des phares paraissent rire.

Je note les premiers signes de circulation. Une voiture surgit tout à coup devant moi. Je l'évite dans un crissement de pneus. La circulation devient plus dense. À mon compteur, je constate que ma vitesse a baissé à 110, puis à 105. Les voitures sont de plus en plus nombreuses. Je dois encore ralentir. La conduite intérieure noire a les mêmes difficultés. J'ai maintenant devant moi une file ininterrompue de voitures ; six au moins nous séparent. J'aimerais bien qu'il y en ait des centaines. Nous roulons posément, à 65. La Buick ne peine plus. Moi si.

Le flot de la circulation s'écoule. La lune monte dans le ciel, plusieurs étoiles viennent lui tenir compagnie. Je cherche l'endroit et le moment propices pour quitter la route sans me faire repérer par les occupants de la conduite intérieure noire. Si je continue comme ça, tôt ou tard il y aura un embouteillage. Ou bien, un peu plus loin, nous serons stoppés par un feu rouge et mes copains viendront me tenir compagnie. Aucun règlement n'empêche les passagers de cette voiture d'en descendre et de venir me rejoindre dans la mienne. Je prends l'automatique posé sur la banquette et le glisse dans ma ceinture. Le premier type qui montre sa tête à la portière récoltera un pruneau.

Devant moi s'amorce une descente à laquelle succède une côte. Juste au pied de la côte se trouve un carrefour ; une route de terre en part, à droite. J'ai fait mon plan ; arrivé au croisement, j'appuie à fond sur le champignon et braque à droite. Entre le moment où j'ai quitté la route nationale et celui où j'atteins un virage qui me masque aux regards, il n'a pas pu s'écouler plus de cinq secondes. Ils collent pourtant à ma piste comme des limiers.

Je m'en veux d'avoir quitté la grand-route. J'avais une chance de m'en tirer. La fusillade pouvait m'apporter du secours. Pas le secours des citoyens ordinaires; ceux-là sont ennemis des histoires et ne s'occupent que de leurs affaires, comme ils disent; mais le bruit des coups de feu pouvait attirer une voiture de patrouille, on ne sait jamais. Sur la route où je suis à présent, dans cette pénombre et cette solitude totale, je m'égosillerais sans résultat. Je pose une main sur l'automatique. Encore quatre cartouches, de quoi stopper quatre types.

La conduite intérieure noire gagne rapidement du terrain. Elle est maintenant à une longueur, et je peux distinguer les visages, menaçants et tendus. Puggy conduit, Heller est assis à côté de lui. Derrière eux, deux hommes, des silhouettes confuses, inconnues. La portière arrière s'ouvre et une tête, puis des mains, apparaissent. Je me penche encore davantage sur le volant; le fusil de chasse gronde, et le bruit des détonations se répercute au loin comme le roulement du tonnerre.

— Arrête, crie l'homme, ou je te brûle.

J'ai maintenant un peu moins d'une longueur d'avance. Le capot de la conduite intérieure est à hauteur de ma roue arrière gauche, puis il atteint ma portière avant. Le canon du fusil de chasse se lève de nouveau. Je ralenti pendant quelques secondes et freine à mort. Le volant me rentre dans la poitrine et me coupe la respiration. J'en vois trente-six chandelles et secoue la tête pour m'éclaircir les idées.

La voiture noire m'a dépassé en trombe. Je patine sur plusieurs mètres avant de stopper. Immédiatement, je mets en marche arrière, recule d'une centaine de mètres, parviens à un endroit où la route s'élargit et je fais tranquillement demi-tour. Mes poursuivants se sont également arrêtés; ils se mettent en marche arrière au moment où j'achève ma manœuvre et démarre. Les salauds ne me tiennent pas encore. Il leur faut se rapprocher un peu plus. Et il me reste ce mignon petit revolver et les quatre jolis pruneaux qui les inciteront à changer d'avis.

Tout à coup, une guimbarde qui ressemble à une vieille Ford modèle T surgit devant moi. L'accident paraît inévitable. Le conducteur actionne son klaxon pour me demander de dégager la route. À ma gauche, le talus plonge dans une sorte de ravin. Me voilà placé devant l'alternative suivante: emboutir la Ford ou descendre le ravin à pic. L'autre actionne encore son avertisseur et continue à avancer. Je freine de toutes mes forces et braque vers la gauche. La voiture fait une embardée. Des cailloux volent de tous côtés et mitraillent la carrosserie. Pendant un instant angoissant, la Buick et

moi sommes suspendus au-dessus du vide, puis nous faisons plusieurs tonneaux et je m'abandonne au tourbillon.

J'atterris brutalement au bas de la pente et le choc m'enfonce les genoux dans le ventre. La nausée m'envahit et je perds pratiquement conscience. Mon estomac se soulève et se retourne. Je ferme les yeux. Je n'ai plus qu'un désir : ne plus bouger et mourir. Rien ne compte, ni personne. Quand je rouvre les yeux, je crois voir qu'on agite une flamme au ras de mon visage. Je détourne la tête et la flamme me lèche les cheveux. Je leur cric d'arrêter et je comprends, au moment même où j'ouvre la bouche, que je suis dans la voiture renversée et qu'au-dessus de moi le tableau de bord est en feu.

Je me retourne lentement sur le ventre, puis je rampe vers l'arrière, loin des flammes et de la chaleur intense. J'y reste couché un court instant en cherchant à retrouver mon souffle. L'effort m'a épuisé. Puis je saisiss la poignée de la portière, tourne et pousse. Rien ne bouge. Je me mets à genoux, et j'essaie l'autre portière. Elle s'ouvre facilement, sans que j'aie besoin de forcer. Les flammes ont atteint la banquette avant et courrent tout le long du dossier. On dirait des êtres vivants.

Je sors en trébuchant et tombe de tout mon long dans l'herbe et dans la boue. Le sol est mou et froid. Je lève la tête, puis m'éloigne à quatre pattes de la voiture en feu. Des voix stridentes et rudes me parviennent du haut de l'escarpement. Kim Heller m'a retrouvé.

À cinq mètres de moi j'aperçois le tronc d'un arbre abattu. Il est cerné par les herbes et les buissons. Je me traîne en enfonçant les ongles dans la terre et parviens à parcourir un tiers de la distance qui m'en sépare. Puis un autre tiers. Les voix se sont rapprochées. Je me redresse en laissant échapper un sanglot et rampe jusqu'à l'arbre. Chaque pouce de terrain couvert me coûte un effort tel que j'ai l'impression que mon corps s'ouvre en deux, mais je parviens à passer de l'autre côté du tronc. Je roule sur le dos et contemple le paisible ciel bleu pâle.

Pas besoin de regarder : la voiture est transformée en brasier. J'entends le crépitement des flammes dévorantes et je hume l'odeur âcre de la fumée.

La voix d'Heller, toute proche, me fait sursauter.

— Pas une mauvaise façon de s'en aller. Rapide et sûre.

— C'est pas mon avis, répond Puggy. Si je dois clamser, je veux que ça se passe au pieu, avec deux mémés.

J'entends quelqu'un rire, puis :

— Amenez-vous. Filons. Il y aura bientôt des tas de badauds.

— Laisse-les venir, fait Heller en gloussant. S'agit d'un feu de joie.

J'ai toujours eu envie de voir brûler un type.

La joie qu'il éprouve est incroyable. Je murmure :

— À bientôt, salaud, on se reverra.

Longtemps après, je me remets sur pieds. Il y a du monde là-haut sur la route. Deux hommes commencent à descendre en se laissant glisser. J'ai les jambes molles. Je prends la direction opposée, puis je décris un demi-cercle et regagne la route. En un quart d'heure, j'atteins la nationale. J'essaie de faire de l'auto-stop. Les gens me regardent mais ne s'arrêtent pas. Je m'examine. Une manche de mon veston pend, tel le gland d'un bonnet de sorcière géant, et mon pantalon est déchiré aux genoux. Je n'ai pas besoin de me voir dans une glace pour savoir que mon visage flanquerait les chocottes à Dracula.

Je vide mes poches et lance le veston dans les buissons, puis je rejette mes cheveux en arrière et me remets à agiter mon pouce. Cinq minutes plus tard, deux Marines dans une Ford me prennent à leur bord. Ils sont curieux, mais quand je leur raconte que je me suis amusé à pratiquer l'exercice en prévision de ma prochaine mobilisation, ils échangent un coup d'œil puis se mettent à regarder droit devant eux. Arrivé en ville, je vais consulter le docteur le plus proche. Il me pare de plusieurs mètres de sparadrap (Deux côtes à maintenir en place) et il m'asperge libéralement de teinture d'iode.

CHAPITRE XIV

Comme je m'apprête à grimper à mon appartement, ma concierge sort de sa loge. Quand elle me voit, ses yeux se révulsent. Elle pousse un gémissement et se dispose à s'évanouir, mais je l'empoigne par le bras. Elle me repousse.

— Monsieur Breen, vous vous êtes fait mal ! (c'est le moins qu'on puisse dire.) Mon Dieu ! dans quoi êtes-vous rentré ?

Je lui tapote le bras.

— Vous devriez voir l'état du camion qui m'a embouti. Excusez-moi, mais je ferais mieux de réintégrer mon logement et de m'habiller un peu, sinon je risque d'être arrêté pour attentat à la pudeur.

Arrivé chez moi, j'arrache les derniers lambeaux de ma chemise, me débarrasse lentement et précautionneusement de mes sous-vêtements et commence à retirer mes chaussures. Je n'ai qu'une idée, dormir, et je vais m'y employer. Au diable, les diamants, les bijoux et les gangsters armés de fusils de chasse de gros calibre.

On tambourine sur ma porte. Je grogne mais le bruit continue. Je jette un coup d'œil sur ma montre-bracelet. Le verre est en miettes mais la petite aiguille tourne toujours. Il est dix heures et demie. Les coups menacent d'arracher la porte de ses gonds.

Une voix rude retentit.

— Ouvrez, Breen, ou ça vous coûtera une porte neuve.

C'est le lieutenant Mc Carthy.

— D'accord, je gueule, vous excitez pas.

Je tourne le verrou de sûreté et j'ouvre. Mc Carthy m'examine des pieds à la tête; le spectacle n'a pas l'air de le surprendre. Son acolyte sourit avec suffisance. Mc Carthy me le présente. L'inspecteur Phillips est grand et mince; ses yeux noirs clignotent derrière des lunettes à monture de corne. Il pousse un glouissement de compassion en reluquant mes côtes bandées. Mc Carthy se dandine d'un air menaçant.

Je referme la porte. Mc Carthy fronce les sourcils d'un air furieux.

— Qu'est-ce qui vous rend si mauvais, Mac ?

— Parfait, gros malin, aboie-t-il, asseyez-vous et répondez-moi. Et pas de baratin.

— Si vous me disiez ce qui vous tracasse...

— Votre visite au tripot de Klinsky, par exemple. Quel rapport entre le vol des bijoux Donahue et Klinsky ?

Je lui adresse un petit sourire.

— L'intuition. Vous savez ce que c'est que de nous, les femmes.

— Ce n'est pas drôle, et vous allez vous en rendre compte. Vous êtes dans un sacré pétrin.

— Vous allez me faire pleurer. Pour quel motif allez-vous me faire coffrer ?

Il se permet une grimace de joie sadique qui le rend presque beau gosse :

— Pour meurtre. Et je peux établir un acte d'accusation au petit poil.

— Vous savez bien que je n'ai pas tué Sanders.

Il hausse les sourcils.

— Je ne parlais pas de Sanders.

Les poils de ma nuque se hérissent.

— Ça vous amuse peut-être, ce suspense ; moi pas, je lui dis en souriant.

Il agite la main d'un air dégoûté.

— Suspense ? Mon œil ! Vous savez bougrement bien qui a été assassiné, j'en suis sûr.

Je pousse un profond soupir.

— Non. Dites-le-moi.

— Parfait, Breen, donnez-nous des explications détaillées. (Il parle d'une voix basse, onctueuse.) Depuis le début. Votre société a été informée du vol des bijoux Donahue. Continuez à partir de là.

— J'ai appris par un coup de téléphone que Sanders était l'homme de paille d'une bande de voleurs de bijoux.

— Arrêtez ! (Le ton de sa voix, toujours douce et basse, a changé imperceptiblement.) Vous oubliez Barney Malin.

New York a la meilleure police du monde. De temps en temps, elle patauge, mais neuf fois sur dix elle découvre la vérité. Je me demande tout haut comment diable ils sont au parfum de Barney Malin.

— Laissez-moi poser les questions, fait Mc Carthy. (Il brandit un doigt dans ma direction.) J'en ai marre de cette comédie. Répondez-moi ou je vous emmène au commissariat et je jure sur la tête de mon père de ne pas vous laisser sortir de taule avant que nous ayons résolu cette affaire. Alors, vous crachez le morceau, au sujet de Malin ?

Je lui raconte que Barney Malin et moi étions copains autrefois, que le tatouage et le signalement du braqueur correspondent aux siens. Je lui fais part de ma conversation avec Malin et de son résultat négatif.

Il me lance un regard tendu, sardonique.

— Mais bon Dieu, Breen, si vous étiez venu nous voir, vous auriez sans doute récupéré les bijoux volés à présent. Au lieu de ça, vous avez voulu jouer les artistes. Vous allez en baver. Peut-être que vous rentrerez en possession de la camelote ; mais, à mon avis, elle est loin et vous ne la reverrez jamais. Je m'en fous complètement, d'ailleurs. Ce qui m'intéresse, ce sont les crimes. Et j'ai deux crimes pour m'occuper.

— Avez-vous interrogé Malin ?

Mc Carthy repousse son chapeau sur la nuque pour mieux se gratter le front.

— Il a disparu. Je parierais qu'il est au Mexique, en train de lessiver les bijoux de M^{me} Donahue. Mais continuons. Vous êtes sorti de chez Malin et vous avez rendu visite à M^{me} Donahue. De là vous êtes allé à l'appartement de Sanders. Pourquoi ?

— J'ai reçu ce coup de téléphone...

Mc Carthy se donne une claque sur la cuisse et bondit.

— Ça suffit comme ça ! Habillez-vous et suivez-nous.

— Vous me fourrez en taule ?

— Habillez-vous. Nous avons du travail, beaucoup de travail.

Je ne bouge pas.

— J'ai besoin de savoir où vous m'emmenez. Si c'est au commissariat, je tiens à donner un coup de fil.

— Je vous emmène à la morgue, répond-il d'un air hargneux. Je veux vous montrer un cadavre. Ensuite, votre destination dépend de vous et de vos histoires à dormir debout. Avant de vous habiller, refilez-moi donc le jeton bleu et la carte à jouer que vous aviez en poche, chez Sanders. Et ne me racontez pas de craques, ne prétendez pas les avoir trouvés dans le métro.

CHAPITRE XV

Précédé d'un assistant du médecin légiste, je descends un escalier en spirale et entre dans une grande pièce rectangulaire. Derrière nous, viennent Mc Carthy, un bout de cigare entre ses solides dents jaunâtres, et Phillips.

Un soupçon d'odeur douceâtre flotte dans l'air. Les murs et le sol sont couleur de ciment sale, presque marron. Trois fenêtres s'ouvrent dans l'un des murs et des rangées de grands tiroirs s'étagent du côté opposé. L'assistant du médecin légiste gagne lentement l'extrémité de la salle en jetant des regards au passage sur les tiroirs. Il trouve le numéro qu'il cherche, fourre une feuille de papier dans sa poche revolver et entreprend d'ouvrir le tiroir.

Plus il le tire et plus il en vient, au point que je me demande si ça finira jamais ; à chaque centimètre, mon estomac se noue davantage. C'est peut-être bizarre, un grand type costaud comme moi prêt à vomir à l'idée de voir un cadavre, mais je n'arrive pas à m'empêcher de penser que, il y a peu de temps, ce corps était un être vivant et que le sang circulait dans toutes ses veines.

— Qu'é qu'c'est, Breen ? Vous avez peur d'un macchab ? fait Mc Carthy d'un ton légèrement sarcastique. Allons, vous, le grand mec courageux ! Biglez donc.

— Nom de Dieu, Mac, vous parlez trop.

À moitié sonné et les yeux fixés sur la cravate à pois jaune de Phillips, je m'approche.

— Venez par ici, me dit l'assistant du médecin légiste.

Ma tension intérieure s'aggrave. Pourquoi diable est-ce que je lanterne comme ça ? Après tout, elle est morte. Je ne peux rien y changer. Et elle ne comptait pas pour moi. C'était une femme qui me plaisait, sans plus, une femme dont j'avais fait la connaissance dans l'exercice de mon métier. J'éprouve de plus en plus de difficulté à respirer et je m'avance comme un automate.

J'abaisse les yeux sur le corps, recouvert jusqu'au cou d'une mousseline jaune bon marché. Les cheveux sont noirs, le nez fin,

aristocratique. Le visage paraît plus plein, comme si la bouche était bourrée de coton. Une vilaine raie rouge balafré le front. Je n'ai pas besoin de regarder pour savoir qu'une raie rouge identique descend du cou, passe entre les seins, par le nombril et se termine au pubis. Une autopsie a été pratiquée et le corps recousu.

— Vous allez rester planté là toute la journée ? me demande Mc Carty.

— Ils n'ont pas perdu de temps. (Ma gorge s'étrangle bizarrement.) Donnez un cadavre à ces bouchers et ils se mettent tout de suite à l'ouvrir. Faites-le disparaître.

Phillips éclate de rire.

— Regardez donc sa bobine. Un malabar comme lui ! Ils tiennent pas le coup, ces costauds !

— Fermez-la une minute, interrompt Mc Carthy. Breen, pouvez-vous identifier le corps ?

Je gagne la porte et j'attends qu'on ait refermé le grand tiroir.

— Ne me dites pas que vous ignorez qui c'était.

— Je le dis, gronde Mc Carthy. Pourquoi croyez-vous qu'on vous a amené ici ?

Je hausse les épaules.

— Vous vouliez peut-être me faire peur. Vous avez peut-être essayé de me faire comprendre que son sort m'attendait.

Je sens son souffle chaud sur ma nuque.

— Elle avait dans son porte-monnaie une page arrachée à un annuaire des téléphones. Nous n'avons rien trouvé d'autre sur elle, rien qu'un porte-monnaie dans la poche de son tailleur et aussi deux ou trois griffes de vêtements dont nous n'arriverions pas à découvrir la provenance, même si nous y mettions dix ans. Rien d'autre, pas même une marque de blanchisseur. Rien de rien.

— Et voilà ! dis-je. Sur la page, le nom de Jim Breen est apparu en grosses lettres. Mon nom, mon adresse et mon numéro de téléphone.

Il me prend par le bras, me fait monter l'escalier.

Il exulte d'une joie mauvaise.

— Bien sûr que c'était votre nom, et entouré d'un rond au crayon, histoire de souligner. (Il me conduit dans une pièce vide à l'exception de deux chaises, d'un classeur métallique et d'une table boiteuse.) Asseyez-vous, Breen. Mettez-vous à l'aise.

Il ouvre une fenêtre. La brise qui pénètre du dehors ne parvient pas à rafraîchir l'atmosphère étouffante de la pièce.

— Qui est-ce ? me demande Mc Carthy. Et si vous jouez encore à l'amnésique, je vous pousse dans la cave du commissariat et vous

dérouille moi-même. Maintenant, parlez, nom de Dieu !

Je tâte mes poches et passe ma langue sèche sur mes lèvres qui sont encore plus sèches. Je tourne la tête vers Phillips ; il s'est assis, les jambes largement écartées, un nouveau cigare à la bouche. Sans mot dire, il en prend un dans la poche intérieure de son veston et me le tend. Je flaire le havane.

— J'ai encore jamais rencontré de flic qui n'ait pas les moyens de s'offrir de bons cigares. Comment y arrivez-vous, les gars, avec votre salaire ? (Mc Carthy lance un juron furibond. Je lui adresse un large sourire.) Laissez-moi reprendre mes esprits, hein, Mac. C'était une femme charmante. Ne me demandez pas pourquoi. J'aimerais le voir passer à la casserole, celui qui a fait ça.

— Qui a fait quoi ? me demande-t-il d'une voix suave.

— Qui l'a assassinée.

— Avez-vous une raison de penser qu'elle a été assassinée ? poursuit-il d'une voix toujours suave.

J'allume mon cigare au briquet de Phillips et aspire une bouffée de fumée.

— Vous me l'avez dit chez moi. Vous parliez bien d'elle, pas d'une grognasse quelconque. De toute façon, les femmes comme elle ne meurent pas d'artériosclérose.

Mc Carthy grommelle et s'éloigne de moi.

— On l'a trouvée dans la rivière, coincée entre le quai et un cargo. D'après le médecin légiste, elle est morte noyée ; ça s'est produit environ deux heures avant la découverte du corps ; c'est un mathurin de la Marchande qui l'a repérée. Elle avait une contusion à la base du crâne, une grosse bosse, pas plus. Elle aurait pu se la faire contre les pieux en se jetant à l'eau. Dans l'opinion du médecin légiste, elle a sauté à l'eau. J'aurais conclu comme lui sans hésiter une minute s'il n'y avait pas eu cette page d'annuaire. Vous étiez dans le coup, et sa mort devenait suspecte. J'ai donc réclamé une autopsie. Qui est-ce, Breen ?

Je serre les dents sur mon cigare.

— Les flics de la brigade des agressions peuvent l'identifier. Ils l'ont vue, ils lui ont parlé.

— Elle est mêlée à l'affaire Donahue ?

— Marie Stanton, la sœur de Donahue.

— Ça colle ! fait-il en souriant. Marie Stanton, la copine à Sanders. Le signalement donné par la concierge était assez bon. D'abord Sanders, puis cette fille. Ça colle au poil ! Faut que nous mettions la main sur Barney Malin. Faut qu'on l'oblige à sortir de sa cachette.

Quand nous l'aurons, nous lui flanquerons une dérouillée soignée. Y se mettra à table. Trois personnes, trois personnes seulement ! L'affaire est résolue.

Je crache un long jet de salive jaune et amère.

— Marie Stanton, Frank Sanders et Barney Malin.

— Deux et un font trois. Une addition assez correcte, non ? La fille reniscardé son coquin ; le gars sait où et quand piquer la collection Donahue. Mais il n'a pas l'estom' de faire le coup tout seul...

Je l'interromps.

— Les Donahue connaissaient Sanders. Il ne pouvait donc pas entrer chez eux comme ça. Même masqué, ils l'auraient reconnu.

Il assène une claque retentissante sur la table.

— Ce qui nous donne une addition parfaite. Sanders demande à Malin de faire le boulot. Quatre-vingt mille dollars de bijoux partagés en trois. Voilà comment le coup a été monté. Combien avez-vous offert à Malin, Breen ? Un receleur lui aurait donné quinze, peut-être vingt sacs. Vous avez dû aller jusqu'à vingt-cinq ou trente.

— Je lui ai offert quatre-vingts, dis-je pour le narguer. Je voulais la camelote à tout prix. Et puis d'abord je ne lui ai rien offert. Est-ce que cet aveu vaut une balade à cette cave du commissariat ?

Il fait semblant de ne pas m'avoir entendu.

— Après le braquage, Malin a remis les diams à Sanders pour qu'il les fourgue. Vous arrivez alors avec votre offre. (J'ouvre la bouche ; il hurle :) Fermez-la ! Je ne tiens pas à vous entendre. Restez tranquille et écoutez. (Il me lance un regard de défi.) Ça met Malin en appétit. Pourquoi partager à trois pour des clous ? Il va chez Sanders, le descend, après avoir rencontré quelques petites difficultés, et il se garde tout le paquet.

J'essaie de produire des ronds de fumée. Sans succès.

Il fait le tour de la pièce.

— Marie Stanton n'est pas une idiote. Quand elle apprend la mort de Sanders, elle devine qui l'a buté. Elle a besoin d'aide. Elle ne peut parler à Barney Malin, aussi cherche-t-elle à prendre contact avec vous, comptant peut-être aboutir à une sorte d'arrangement. Elle vous rencoarderait sur les bijoux et vous la paieriez. Seulement voilà : Malin l'a refroidie avant qu'elle puisse vous voir. Elle vous a téléphoné en vain. Elle aura menacé Malin pour qu'il se dégonfle et partage avec elle. Elle lui délivre donc cet ultimatum. Il lui fait boire la tasse pour le compte. Ça tient debout, à votre avis ?

Sa théorie peut être exacte. Ou alors il se fout dedans complètement. Si Malin a tué Sanders et qu'il a mis la main sur tous

les bijoux, pourquoi ne s'en est-il pas débarrassé contre trente sacs ? A-t-il eu peur que je mette les flics à ses trousses en l'accusant de meurtre ?

Je crache du jus de tabac sur le dallage.

— Ça vous intéresse, mon opinion ?

— J'aimerais connaître votre réaction, c'est tout.

Je l'observe attentivement puis je tourne les yeux sur Phillips ; on dirait qu'il en a plein le dos de toute cette histoire.

— Vous donnez envie de dormir à votre collègue, dis-je à McCarthy. Ça me rappelle d'ailleurs que j'ai besoin de roupiller.

— Je vous demande de travailler avec nous, me dit-il sur le ton de la sincérité. Vous voulez les bijoux ; nous voulons Malin. Bon Dieu ! C'est la meilleure proposition qu'on vous ait jamais faite !

Je l'examine à travers un écran de fumée.

— C'est un peu trop beau, Mac. Vos belles paroles cachent certainement une vacherie.

— Vous êtes intelligent, Breen. J'aime travailler avec les gars intelligents.

Je tique :

— Pas de pommade, Mac ; je suis très susceptible. Je ne suis pas intelligent. Je suis seulement un bûcheur et je cogne jusqu'à ce que ça casse quelque part, puis je plonge dans le trou en espérant que je vais y pêcher la solution. Vous ne voulez pas de moi à cause de mon intelligence. Ni à cause de mes muscles. En réalité, vous préféreriez me voir disparaître, mais vous vous imaginez que Malin va se mettre en rapport avec moi pour obtenir un peu de liquide.

Il se hâte de triompher :

— Vous lui avez donc bien fait une offre !

Je prends l'air étonné.

— Qui a parlé d'offre ? Nous avons bavardé et je lui ai rappelé notre ancienne amitié. Il va peut-être me prouver la sienne en me rendant les bijoux.

— Moyennant finances.

— Bien entendu. L'amitié a des limites. Au-delà, faut compter sur les fafiotics.

Il se penche vers moi pour mieux me convaincre :

— Parfait, c'est bien ce que je pensais. Et ça tient debout. Il va avoir besoin d'argent pour déguerpir et il prendra contact avec vous. À ce moment-là, nous, on le réclame. Et ne me doublez pas. Je vous jure que si vous devenez complice ou si vous l'aidez ou l'encouragez à fuir d'une façon ou d'une autre, vous aurez les pires emmerdements de la

terre.

— Je n'arrive pas à le regarder en face.

— Et si vous ramassez Malin avant qu'il prenne contact avec moi ?

Il souligne ses paroles en flanquant son poing dans la paume de son autre main.

— Nous le recherchons pour meurtre ; la Brigade des Agressions le recherche pour le braquage. Nous travaillons tous ensemble. Une fois Malin agrafé, on le refile à la Brigade des Agressions. Et vous, vous récupérerez la camelote volée. Comme ça, tout le monde sera content.

— Sauf Barney Malin.

— Il a assassiné deux personnes.

— C'est une simple supposition. Le médecin légiste affirme que Marie Stanton s'est suicidée.

Il éclate de rire :

— Que voudriez-vous qu'il fasse ? Risquer de s'attirer des ennuis ? Il croit au suicide parce qu'il n'y a pas une seule trace de gnon sur le corps, excepté cette contusion à la tête. Mais cette poule avait tellement envie de vous trouver. Elle se serait découragée au point de se tuer ? Hautement improbable. Vous ne sauriez pas pourquoi elle voulait vous parler, par hasard ?

Je hausse les épaules :

— Elle avait peut-être un tuyau, question bijoux.

— Elle aurait pu venir nous trouver. À moins qu'elle ne se soit compromise un peu trop dans le braquage. Et elle risquait alors de se retrouver en cabane pour un bout de temps. Vous, en revanche, vous pouviez lui payer le tuyau, l'embrasser sur le front et la renvoyer à ses chères études.

Je balance le cigare dans un coin. Phillips va l'écraser sous son talon et, lentement, comme en un effort surhumain, revient vers nous et se laisse tomber sur l'autre chaise.

Je lève les yeux sur Mc Carthy.

— Mac, j'ai un aveu à vous faire. Malin a peut-être tué Sanders ; peut-être a-t-il tué Marie Stanton. J'ai cependant plus de preuves contre Marie Stanton. Vous me direz que je peux me tromper.

Il m'examine d'un air rusé entre ses paupières mi-closes.

— Vous cherchez à tout brouiller ? Sanders a embauché Malin...

— Vous l'avez déjà dit, Mac, et je ne discute pas votre hypothèse. Pourtant, je peux vous donner un bon mobile de suicide, en ce qui concerne Marie Stanton. Pour vous, Malin l'a tuée, sans aucun doute. C'est possible, sans plus.

— Pourquoi Marie Stanton se serait-elle supprimée ?

— Vous ne le croirez pas, Mac, mais certaines personnes ont ce que l'on appelle une conscience. Marie Stanton appartenait à cette catégorie de gens nerveux, inquiets, que le remords déprime et rend hystériques. Marie n'en pouvait plus. Alors, elle a cherché un confesseur pour purifier son âme et retrouver la paix. Mais voilà, je n'étais pas là.

Il ricane :

— Et elle s'est suicidée. Pourtant, elle aurait pu embobiner le jury et elle le savait.

— Le jury était le dernier de ses soucis. Sa conscience, en revanche, ne l'aurait pas acquittée. Et c'était le pire. Et puis ce n'est pas d'un vol qu'il s'agit. D'un meurtre, Mac, je parle d'un meurtre.

— Essayez-vous de lui mettre l'assassinat de Sanders sur le dos ?

Mon cigare me manque. Je me tourne vers Phillips. Il somnole, les mains croisées sur le ventre.

— Ce n'est qu'une idée, Mac, une idée à la manque, mais vous devez en tenir compte. Laissez-moi soulager ma propre conscience. La nuit où Sanders a été tué, je sortais de chez les Donahue quand Marie est arrivée en taxi. Elle paniquait littéralement. J'ai bavardé avec elle un moment. Elle tenait son sac à main serré contre elle. Je suis un gars curieux, alors je me suis arrangé pour ouvrir ce sac.

— Que contenait-il ?

— Un Colt calibre 32 puant la cordite. Six douilles vides dans le magasin.

Il me regarde fixement en plissant le front.

— Alors vous l'avez un peu secouée et, crac, le nom de Sanders est sorti.

— Je lui ai bien soutiré ce nom, mais elle n'a pas avoué l'avoir tué. Il n'y a pourtant pas le moindre doute dans mon esprit : elle avait l'arme du crime.

Il explose. J'attends qu'il se calme un instant et je place mon mot.

— Comment pouvais-je savoir que ce revolver avait servi à tuer un type ? Elle aurait pu s'amuser à canarder des rats sur le port. En outre, ça ne me regardait pas. Et, d'ailleurs, c'est toujours mon opinion.

Il grommelle un juron : il vient d'apercevoir Phillips qui roupille sur sa chaise. Il approche la bouche de l'oreille du gars et pousse un hurlement. Phillips saute sur ses pieds, sa main se tend vers son revolver et s'arrête à mi-chemin. Son regard se porte de Mc Carthy sur moi. Mc Carthy lui lance un coup d'œil furax, puis se décide à en revenir à moi.

— Vous pouvez dresser un acte d'accusation contre elle. Plus

costaud que contre Barney Malin. Les circonstances, les occasions et les mobiles ne manquent pas.

— Par exemple ?

— C'est elle, et non pas Malin, qui aura voulu une part plus grande du gâteau. Seulement voilà. Pourquoi diable une môme comme ça, sœur d'un type aussi riche que Donahue, l'aurait-elle trahi et se serait-elle conduite de cette façon dégueulasse ?

Il lance un coup d'œil à Phillips qui s'est rassis et qui retourne à ses rêves.

— Donahue a du fric, bien sûr, mais ce n'est pas pour ça que sa sœur avait son indépendance financière. À mon avis, elle a aidé son amant à barboter les bijoux pour lui prouver son amour. Ça s'est déjà vu. Un salaud pousse une fille bien à se mouiller pour lui, à tricher, à voler, même sa propre famille. Marie Stanton a pu le tuer pour un mobile étranger aux bijoux. La jalousie est la cause de plus d'un crime. J'aimerais tenir Malin dans une pièce fermée à clé. Au bout de cinq minutes, j'aurais tous les détails. Cette sacrée affaire de meurtre est liée au braquage. Voilà mon opinion. Maintenant plus que jamais. Cette gonzesse ne s'est jamais suicidée. Elle a peut-être tué Sanders ; votre théorie est valable ; mais, à mon avis, Malin l'a retrouvée et l'a supprimée. Malin est notre homme. Il a les bijoux. Il a la clé de toute l'affaire.

Je me lève :

— Mac, je suis vraiment flapi.

Il grogne encore, mais plus doucement.

— D'accord, d'accord ! Vous pouvez les mettre, mais dites-moi d'abord une chose : on travaille ensemble ?

Je hoche la tête.

— Vous me connaissez, je collabore toujours avec les flics !

— Parfait. Planquez-vous dans votre appartement. Chargez-vous du téléphone. Moi, je m'occupe de l'extérieur.

Je souris.

— Bien sûr, Mac. À vos ordres.

Il me rend mon sourire.

— C'est moins dangereux comme ça. Personne ne pourra vous flanquer des gnons dans les côtes. Qui vous a refilé cette tourlousine ?

Je prends un air surpris.

— Quel est le camion qui m'est rentré dedans, voulez-vous dire ?

Il sort le jeton bleu de sa poche, le lance en l'air d'une chiquenaude et le rattrape en tendant la main derrière son dos.

— Ouais, fait-il d'une voix suave, c'est ce que je veux dire.

CHAPITRE XVI

Je rentre chez moi, verrouille la porte et décroche le téléphone. Ensuite, j'ôte mes vêtements. J'ai dû me mettre au lit, car c'est là que je me réveille au matin, mais je n'ai absolument aucun souvenir d'être entré dans ma chambre.

Le bruit de coups frappés à la porte paraît me provenir de très loin ; il est aussi léger qu'une feuille portée par la brise. J'ouvre les yeux et regarde fixement le plafond. Les coups deviennent plus forts, plus impératifs.

Je me dresse sur mon lit. Un rayon de soleil caresse mes cuisses nues. Assis au bord du matelas, je cherche à tâtons mes pantoufles. Il est neuf heures trente à la pendule électrique et, à part une douleur sourde au niveau de mes fausses côtes et une impression de brûlure cuisante au nez et aux lèvres, je me sens assez bien. J'enfile ma robe de chambre. La personne qui fait ce raffut m'a l'air plutôt entêtée.

Je me mets à gueuler.

— Pas besoin de foutre la porte par terre. Le mot de passe ?

Klinsky n'est pas mort et il a encore son équipe à sa disposition.

— Je vous en prie, Jim, c'est moi. Penny.

Je crois entendre des voix. Je rêve peut-être encore. J'ouvre la porte. Et c'est bien elle. Je dois faire une drôle de tête car, en entrant, elle me dit :

— Vous êtes fâché, je sais ; je vous ai dérangé.

— Je suis encore couché et je rêve qu'une ravissante blonde est venue me réveiller.

Elle ne sourit même pas.

— Jim, je vous en prie, c'est au sujet de Barney.

Je suis inquiète.

Je m'approche de la table et prends un cigare.

— Il a disparu, dis-je, et vous ne savez pas où il est parti. (Elle acquiesce. J'ajoute :) Cette cloche n'est donc pas capable de prévenir sa camarade de lit pour l'empêcher de se faire du souci ?

Elle suffoque.

— Je vois que vous vous êtes levé du pied gauche. Navrée de vous avoir dérangé.

— C'est moi qui suis navré. Donc Barney a disparu. Qu'attendez-vous de moi ? Que je le ramène dans votre lit d'un coup de baguette magique ?

Elle rougit.

— Je suis venue chez vous car vous êtes le seul à pouvoir m'aider à retrouver Barney. Je ne peux m'adresser à personne d'autre.

— Les flics ont de grandes oreilles ; ils écouteront.

Elle joint les mains sous son menton comme si elle priait.

— Les flics mettront Barney en taule et flanqueront la clé aux orties.

Je me rends compte que je hurle, mais je ne peux m'en empêcher :

— On s'en fout ! Si je trouve Barney, je suis capable de lui casser les reins et de le refiler aux flics. Si cette andouille m'avait écouté la première fois que je lui ai parlé, il ne serait pas dans la panade.

Elle se dirige vers la porte :

— Oubliez ce que je vous ai demandé. J'aurais dû m'en douter.

— Il tient peut-être à rester seul.

— C'est un risque à courir.

— Il n'a pas cherché à prendre contact avec vous ?

Elle secoue la tête.

— Non. Il sait sans doute que la police surveille l'immeuble et nos communications téléphoniques. (Son regard est à la fois plein de douceur et d'égarement.) Ou alors, il est au fond de la rivière ou dans un ravin. J'ai appris ce qui est arrivé à Marie Stanton dans le journal du matin ; je suis complètement folle, mais j'ai le pressentiment que Barney est mort, lui aussi.

— Folle est bien le mot, dis-je en ricanant. Barney se porte comme un charme. Qui sait, en ce moment, il prend peut-être un bain de soleil au Mexique. Ça serait marrant qu'il vous laisse le soin de payer son loyer.

— Je désire seulement m'assurer que Barney est en bonne santé, se contente-t-elle de répondre. Le reste... Ça n'a pas d'importance. De toute façon, j'allais le quitter. Barney le sait. Je lui ai dit que je ne pourrais plus vivre avec lui.

— Pourquoi ? Son matelas est trop dur ?

Elle élève la voix :

— Vous êtes une sale brute ! Je vous déteste ! C'est ignoble de dire des choses pareilles. Qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous cherchiez toujours à me blesser ? Si j'étais un homme, je vous ferais rentrer votre sourire dans la gorge à coups de poing. (Elle ouvre

brusquement la porte.) Et vous pouvez aller vous faire...

Je l'empoigne par le bras :

— D'abord, on va retrouver Barney. Vous m'agonirez ensuite.

Elle bat des paupières pour arrêter ses larmes ; elle réfléchit un instant puis, lentement, elle repousse le battant. Je jette mon cigare dans le cendrier.

— Les flics ont dans l'idée que Barney pourrait être l'assassin de Marie Stanton.

— Je ne le crois pas. Barney est incapable de tuer.

Je hausse les épaules :

— Pourquoi croyez-vous que Barney ait joué la fille de l'air ?

— Parce qu'il est poursuivi et qu'il a une trouille carabinée. Vous, Klinsky, la police. Il ne sait plus de quel côté se tourner. C'est pour ça qu'il a disparu, et pas à cause de Marie Stanton.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est mort ?

Elle se laisse tomber sur une chaise et se prend la tête dans les mains ; c'est une magnifique tête blonde qui ferait très bien, posée sur mon épaule.

— Je ne suis pas très logique, je sais, mais j'ai peur pour lui. On lui a peut-être réglé son compte. Klinsky et son équipe s'y entendent à fabriquer des cercueils en béton. À moins que ce soit quelqu'un d'autre... Je ne sais pas, Jim.

Ses lèvres pleines sont douces et exquises. Une bouffée de chaleur m'envahit. J'éprouve l'envie de la prendre dans mes bras. J'aimerais bien lui retirer son manteau.

— Préparez-nous un peu de café, Penny, non ? Vous trouverez ce qu'il faut dans la cuisine. Il faut que je me rase.

Bref, je me rase et, après m'être lavé, j'enfile un caleçon et remets ma robe de chambre. Je m'habillerai plus tard. Pour le moment, l'odeur du café me rappelle que je meurs de faim.

Elle a retiré son manteau et retroussé les longues manches blanches de sa blouse au décolleté en pointe. Dans un coin de placard, elle a dégoté du pain de seigle et un pot de confiture.

Je vide une première tasse de café. Elle m'en sert une seconde.

— Mes rêves se réalisent, dis-je. Une ravissante mémé blonde habite chez moi et partage mon petit déjeuner. Je parle sérieusement, Penny.

— Et Barney ?

— Merde pour Barney !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis venue vous demander de m'aider à retrouver Barney. Et voilà qu'on s'embarque pour la lune.

Je jette ma serviette sur la table :

— S'il s'est perdu, qu'il le reste.

Elle détourne la tête :

— Ne recommencez pas.

J'écarte ma chaise de la table et me lève :

— Parfait, on va chercher Barney et on le retrouvera. Et après, qu'est-ce qui se passe ?

Elle scrute mon visage :

— Que dois-je dire, Jim ? Qu'une fois Barney retrouvé on parlera de nous ? Vous voulez me l'entendre dire, Jim, mais ça ne serait pas vrai, pas tout à fait vrai.

Je la regarde du coin de l'œil :

— Au cas où vous l'auriez oublié, vous m'avez dit que vous alliez quitter Barney Malin, que vous l'aviez prévenu. Est-ce un bobard que vous m'avez raconté parce que ça faisait bien dans le tableau ?

Elle hoche la tête :

— C'est vrai, je quitte Barney dès que je ne me ferai plus de soucis pour sa santé. Quant à nous deux... Je suis navrée, Jim, je ne sais plus du tout où j'en suis. Je ne sais plus. En ce moment, je ne pense qu'à Barney. Il m'a donné un sérieux coup de main, Jim. J'avais terriblement besoin d'aide, et il s'est trouvé là. Je ne peux pas le laisser tomber comme ça maintenant.

— Parfait. Par où je commence ? fais-je d'une voix enrouée.

— Je ne sais pas.

— Quand il a quitté l'appartement, où vous a-t-il dit qu'il allait ?

Elle plisse le front, se le frotte avec le pouce et l'index de la main droite.

— Il a parlé d'argent. Il lui en fallait pour régler ses comptes avec Klinsky. Il croyait pouvoir semer les flics, mais pas Klinsky ; il a trop de limiers à sa disposition.

Je réfléchis un instant, prends ma tasse de café et la vide jusqu'à la dernière goutte, en une seule gorgée :

— Où Barney pourrait-il se procurer assez de fric pour payer Klinsky ? Et ne me parlez surtout pas de ses amis.

Elle se concentre, se mord la lèvre inférieure et finit par secouer la tête :

— Il aurait pu, à la rigueur, se procurer deux mille dollars, mais pas quinze ; sauf en repiquant à son boulot de book. Bien entendu, il n'en est pas question.

Je la regarde fixement.

— Pourquoi ? Il faisait de bonnes affaires. Le bénéf journalier devait se compter par milliers de dollars. Supposons qu'il courre le risque de

recommencer ? Pas en prenant de nouveaux clients, mais en se contentant de ses habitués, ceux auxquels il peut se fier ? Bon sang ! avec un peu de chance, il peut se faire quinze sacs en une semaine ou deux. Il travaillait bien dans le Lerner Building à Broadway, non ?

Soudain excitée, elle acquiesce :

— Mais ça ne serait pas terriblement dangereux pour Barney ? S'il se fait poisser par les flics...

J'éclate de rire :

— Vous croyez qu'il préfère avoir affaire à l'artillerie de Klinsky ? Une semaine lui suffit.

Elle pose la vaisselle sale dans l'évier et se met à essuyer la table avec un chiffon.

— Curieux, dis-je, j'arrive pas à y croire. Je vois mieux Barney plongeant ses pognes dans un coffre à bijoux.

Elle jette le chiffon sur la vaisselle.

— La même histoire ! Toujours la même histoire tordue ! Vous ne pouvez donc pas vous ôter cette idée de la tête ? Les bijoux et encore les bijoux ! Pourquoi refusez-vous de vous avouer que vous vous êtes fourré le doigt dans l'œil ? Y en a d'autres, non, des gars tatoués ? (Elle tremble de rage.) Oubliez donc Barney, et vous aurez peut-être une chance d'aboutir à un résultat !

Je l'empoigne par un bras et la serre contre moi.

— Vous parlez vachement trop. (Ma bouche trouve la sienne et je l'embrasse avec violence. Elle se raidit.) Et si nous l'oublions tous les deux, Barney ? Il n'y a plus que vous et moi, et merde pour les flics !

Ses yeux bleus reflètent un effroi soudain.

— Laissez-moi, Jim. Vous me faites mal.

Je la lâche, m'adosse aux armoires métalliques et, d'une voix méconnaissable, lui lance :

— Allez-vous foutre le camp, que je puisse m'habiller ?

CHAPITRE XVII

Stanley Bender est grand et maigre, et aussi laid qu'Abraham Lincoln. De fait, il pourrait passer pour Lincoln ; il ne lui manque que la barbe et l'intelligence. Dans les assurances, toutefois, la chance compte plus que l'intelligence, et un type rasé de près peut être aussi verni qu'un barbu. Il lance une petite tape sur les fesses de sa secrétaire et la prie de vider les lieux.

J'ouvre le classeur et pose une minute plus tard sur son bureau les photos des bijoux Donahue que nous assurons.

— Je vous permets de vous asseoir dans mon fauteuil, fait-il.

Je trouve le cliché que je cherche ; c'est l'agrandissement d'un bracelet de platine orné de quatorze roses de diamant rayonnant autour d'une topaze en forme de cœur. Je le montre à Stanley. Il y jette un coup d'œil et lève sur moi un regard interrogateur.

— Le même bracelet de platine, dis-je, la même topaze en forme de cœur. Il y avait quatorze diamants, je crois, mais je n'ai pas pu m'en approcher assez pour les compter. Je mettrais ma tête à couper qu'une mémé du nom de Bella Parker le portait la nuit dernière.

Son regard se met à briller d'un vif intérêt.

— Il était temps qu'une partie de cette camelote fasse surface. (Il embrasse la photo.) Rentre chez ton papa, mon p'tit gars, et amène le reste de la famille avec toi. Ça fait quinze cents dollars de marchandise. Qui est cette mémé ?

— À ce que je comprends, elle est hôtesse au tripot de Klinsky. Le genre à faire oublier leurs pertes aux flambeurs.

Ça paraît l'ennuyer.

— Klinsky ? Ce salaud est mêlé à cette histoire ? On aura du mal à lui reprendre la camelote s'il a mis le grappin dessus. Pouvez-vous en venir à bout, de cette môme Parker ? Je ferais peut-être mieux de demander à quelques-uns de nos gars de vous accompagner. Vous la harcélerez de questions, pour l'avoir à l'usure.

J'examine les autres photos.

— Pour autant que je sache, elle est entrée en possession du bracelet

de façon tout à fait régulière. Elle n'est tout de même pas assez gourde pour le porter au vu et au su de tout le monde, si ce n'est pas le cas. Je lui parlerai. Nous arriverons peut-être à nous entendre. Que savez-vous au sujet de Donahue ?

Il joue avec un paquet de cigarettes, le lance en l'air et le rattrape.

— Si nous ne récupérons pas ces bijoux, on peut toujours offrir à Donahue de nous racheter la compagnie Bender. Pour une bouchée de pain. Quatre-vingt mille dollars. Et puis on lui offre nos services. Il est riche comme Crésus.

Je prends une photo :

— J'ai jamais pu encaisser ces bijoux anciens. Sept sacs pour un collier minable.

— Ce sont des diamants, mon garçon, pas du verre.

— De la saloperie, je fais, un tas de saloperie.

Il rit.

— Des types se sont fait tuer pour bien moins.

Je me lève.

— Je vais rendre visite à la même Parker. Je suppose que les boutiques de prêteurs sur gages n'ont rien donné.

Il ramasse les photos et les range.

— Votre supposition est exacte. Pas le moindre bijou, rien. À part ces salopards de flics. À la façon dont ils ont flanqué nos gars à la porte, on jurerait que les bons bourgeois sont interdits de séjour chez ma tante.

CHAPITRE XVIII

J'appuie sur le bouton de la sonnette et je crois entendre une voix étouffée me répondre, au tréfonds de l'appartement. Mais je n'en suis pas sûr et je sonne de nouveau. Une énorme femme sort lourdement de l'appartement d'en face et ferme soigneusement sa porte ; elle range la clé dans son sac, me jette un bref coup d'œil, renifle d'un air dégoûté et gagne l'ascenseur, situé au bout du couloir tapissé.

La voix qui me provient de l'appartement a haussé le ton. J'imagine qu'elle m'invite à entrer et je pousse la porte. Je me trouve dans une petite antichambre qui donne sur un salon richement meublé : rideaux de soleil dont les teintes sont assorties à celles des housses du canapé et des trois fauteuils clubs. La porte d'un meuble de télévision est ouverte, mais l'écran n'est pas éclairé. J'allume un cigare ; je pose l'allumette dans la main d'une statuette féminine qui sert de support à la lampe posée sur la longue table d'acajou. Je me ravise, reprends l'allumette et la jette dans le cendrier chromé, puis je m'assieds confortablement dans l'un des fauteuils.

La voix de Bella Parker est devenue un peu plus claire. Elle me paraît provenir de la salle de bains.

— Mon Dieu, tu as démolí la sonnette, ou c'est tout comme. Qu'as-tu fait de ta clé ?

— Elle n'entrant pas dans la serrure, je réponds.

— Qu'est-ce que lu racontes ? Mais dites donc, qui... ?

Il y a un moment de silence total. La porte de la salle de bains s'ouvre et Bella Parker surgit, complètement nue, une serviette à la main. Elle se passe la serviette entre les seins puis essuie son ventre humide sur lequel perlent des gouttes d'eau.

— Désolé de vous tomber dessus comme ça, si j'ose dire.

Elle se penche et passe la serviette derrière sa cuisse droite.

— Je n'en crois pas un mot. C'est Jim, non ? Asseyez-vous, Jim, et dites-moi ce qui vous tracasse.

— Passez des frusques, qu'on aille déjeuner. À moins que vous n'en soyez qu'au petit déjeuner ?

Elle est prise du fou rire. Je me demande un instant si elle n'est pas un peu timbrée.

— Si j'aurais imaginé qu'un bonhomme me demanderait de m'habiller ! Je perds mon sex-appeal ou est-ce que vous êtes rangé des voitures ?

Je pose mon cigare dans le cendrier.

— Si vous voulez, on jouera un autre jour à savoir celui qui est le plus viril de nous deux. Pour le moment, j'ai faim. Vous devriez le faire breveter, ce twist.

Elle tient une serviette à deux mains et s'en frotte le dos dans un mouvement vertical, tout en exécutant une sorte de boogie-woogie. Elle doit avoir une sacrée expérience. Je l'observe, fasciné au point d'en oublier Penny ; j'oublie même Bender et notre compagnie d'assurances.

J'entends soudain un bruit à la porte, qui s'ouvre. Kim Heller entre en scène. Il regarde Bella, puis la serviette, et enfin moi, qui suis assis au bord du fauteuil, et sa bouche s'ouvre de stupeur. Il claque la porte derrière lui et s'avance en serrant les poings. Je me renverse dans mon fauteuil. Le twist est terminé et j'en suis plutôt navré. Il faudra que Bella s'y remette, un de ces jours, quand nous serons seuls.

— J'ai cru entrer au bocard du premier étage, beugle Heller. Qu'est-ce qui se passe ?

Bella arrange ses cheveux.

— Pas d'injures, Kim. Je ne faisais que montrer à Jim mon ancien numéro de danse du Palace.

— Palace, mon œil ! T'as quitté les planches il y a quatre ans. J'ai bien envie de t'y renvoyer. Habille-toi, bon Dieu ! C'est des façons de se trémousser comme une pute à deux dollars ?

Elle tape du pied :

— T'as pas le droit de me parler comme ça. Je ne suis pas une pute à deux dollars, et tu le sais !

— Ta gueule ! hurle-t-il. Breen, je croyais que vous aviez été tué dans un accident de voiture. C'est curieux, quand même ! Je ne suis pas surpris de vous revoir. Que voulez-vous ?

Je croise les jambes :

— Je veux emmener Bella prendre un café.

Il fait un pas vers moi ; il serre et desserre les poings.

— Vous avez un sacré culot ! (Il se retourne brusquement.) Bella, va t'habiller ou je te tanne la peau des fesses !

— Oh ! ça va ! fait-elle avec une moue. Comme si tu l'avais déjà fait !

Nous la suivons des yeux pendant qu'elle sort. Elle prend son temps

et elle tricote. Je n'ai jamais vu une allumeuse comme ça. Pas de doute, elle connaît à fond son métier et elle adore l'exercer.

Heller allume une cigarette :

— Que lui voulez-vous, à Bella ?

Je hausse les épaules :

— Je veux lui poser quelques questions ; j'ai idée que l'endroit idoine est un grand restaurant et devant une tasse de café.

— Je connais des tas de coins plus idoines ! aboie-t-il. Quel rapport entre Bella, vous et vos affaires ?

Je ferme à moitié les yeux, à cause de la fumée :

— J'ai idée que Bella pourrait me tuyauter sur Sanders. Ne me dites pas qu'elle ne le connaît pas.

Il lève les bras au ciel.

— Bon, elle l'a vu. Et après ? J'ai vu Sanders des quantités de fois et je ne pourrais rien vous dire sur ce mec-là, sauf qu'il jouait au poker comme une savate. Son jeu, c'était plutôt le chemin de fer, si vous voulez le savoir.

— Savate ou pas, vous ne refusiez pas de jouer avec lui ?

Il rit :

— Je ne suis qu'un salarié et Klinsky est mon patron. S'il manque un employé à la salle de jeux, je le remplace. S'il manque un vendeur, je le remplace. S'il manque un laveur de chiottes, je suis là pour ça. (Il écrase son mégot dans le cendrier.) Allons, Breen, la vérité. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Bella ?

— Je vous l'ai dit : des tuyaux.

Il balaie mon affirmation d'un geste :

— Vous ne m'avez rien dit. Vous vous occupez de l'affaire Donahue. Quel rapport avec Sanders ?

Il se campe sur ses jambes écartées, l'œil froid et terne. Immobile, il attend ma réponse.

Je lui souris :

— Qui prétend qu'il y a un rapport entre Sanders et l'affaire Donahue ?

Il allume une autre cigarette :

— Vous croyez que Sanders a braqué les diams Donahue. Alors, vous cherchez des indices. Sanders est mort. Quelqu'un l'a buté ; pour ce que vous en savez, ce quelqu'un a peut-être raflé la camelote. C'est pour ça que vous fouinez partout, que vous posez des tas de questions stupides et que vous tannez les gens qui n'y sont pour rien.

— Essuyez vos lèvres, Heller. Vous bavez.

Il jette sa cigarette avec tant de brusquerie qu'elle rebondit contre le

mur dans un jaillissement d'étincelles.

— Vous m'embêtez, Machin ; vous m'embêtez vachement.

— Je le sais. Mais dites-moi pourquoi.

— Je n'aime pas vous avoir sur les talons. Partout où je vais, je vous trouve. D'abord, vous êtes venu chez Klinsky. Vous énervez Rex avec des histoires de brèves maquillées et il se met à soupçonner toute la boutique. Il crache feu et flamme et les gars se mettent à gigoter comme des guignols. Je rapplique chez ma môme et voilà que vous étudiez les Beaux-Arts. Vous alliez faire le portrait de Bella, des fois ?

Je secoue ma cendre dans le cendrier.

— Vous changez de sujet, Heller. Oublions Bella un moment. Occupons-nous plutôt de vous. J'aimerais bien savoir pourquoi vous faites des bulles de savon, tellement vous avez la frousse quand vous me voyez.

— C'est pas des bulles de savon ; c'est des glaviots que j'aimerais bien vous cracher à la gueule. Vous me rendez malade.

— Vous allez l'être encore plus, Heller, beaucoup plus.

Ses paupières battent et il rougit de fureur :

— Foutez le camp, Breen. Prenez votre cigare qui pue et sortez !

— Dites donc, Heller, ça marche les affaires de bijoux en ce moment ? Vous n'auriez pas quelques bracelets à vendre, par hasard ?

Ses yeux ne sont plus ni froids ni ternes :

— Vous essayez de me foutre ce braquage sur le dos ?

— Bella portait hier, chez Klinsky, un bien joli bracelet. Vous ne le lui auriez pas donné ?

Il paraît déconcerté.

— Mais si, je le lui ai donné. Vous insinuez que c'est un des bijoux Donahue ?

— Vous le savez bien. Par le fait, vous en connaissez un rayon sur l'affaire Donahue. Si je vous encourageais un peu, vous pourriez me fournir des détails.

Il a l'air frappé de stupeur.

— Ce bracelet minable ? J'ai acheté cette camelote à Sanders.

— Non ? Combien l'avez-vous payé ? fais-je avec un sourire narquois.

— Cinq cents dollars.

— Il en vaut trois fois plus.

Bella sort de sa chambre en petite culotte.

— C'est vrai, fait-elle. Quinze cents dollars.

Il se retourne, furieux.

— Qu'est-ce que t'en sais, bon Dieu ?

— Je l'ai fait expertiser, réplique-t-elle d'un air ulcéré. Tu croyais que t'allais me refaire en me fourguant de la sciure de chez Woolworth ?

Il se prend la tête à deux mains.

— Va t'habiller, nom de Dieu ! Cesse de te balader à poil.

— Regardez-le donc, réplique-t-elle. Ça l'ennuie tout d'un coup.

— Ta gueule. (Son hurlement frôle la crise de nerfs. Il cherche à se maîtriser et pose une main tremblante de fureur rentrée sur son épaule.) Bella, fais-moi plaisir. Ferme-la pendant cinq minutes et va t'habiller. Nous n'avons pas besoin de tes conseils pour régler nos affaires.

Une fois Bella sortie d'un air de dignité blessée, il reste un instant silencieux. Des sons divers nous parviennent par la porte ouverte de la chambre : une voix de femme qui chante, un tiroir que l'on claque, une porte qui s'ouvre en grinçant.

Heller me regarde droit dans les yeux.

— Je l'ai acheté, je vous dis. J'ai payé ce bracelet cinq cents dollars. Je me fous totalement de sa valeur réelle. C'est ce que j'ai payé et je maintiens que c'est encore trop. (Il tourne son regard vers la chambre.) Pour le remerciement que j'en ai eu.

— Je croirais volontiers que vous avez appris que Sanders détenait un tas de bijoux ? Peut-être vous l'a-t-il dit ; il avait sans doute besoin d'aide pour s'en débarrasser. Je croirais volontiers que vous l'avez suivi chez lui et lui avez flanqué une trempe pour l'obliger à vous indiquer la cachette des bijoux. Je croirais volontiers que vous l'avez tué puis que vous avez mis l'appartement sens dessus dessous pour trouver les diams.

Son visage osseux arbore un air faraud :

— Mais bien sûr ! Vous aimeriez bien me posséder. Vous et les flics. Regardez-moi, Breen. Examinez bien ma trombine. Ai-je l'air si stupide que ça ? J'ai pas mal roulé ma bosse et il n'y a pas de danger que je risque de me faire poisser.

— Si vous voulez prouver quelque chose, c'est complètement raté.

Il désigne la chambre du pouce :

— Je parle de Bella et de ce bracelet. Si j'avais buté Sanders pour lui faucher un paquet de diams, croyez-vous que j'aurais laissé Bella se balader avec cette camelote, histoire de grimper sur la chaise ?

— C'est logique et ça donne à réfléchir. Si je trouve une preuve qui réfute votre argumentation, je vous le dirai.

Bella reparaît, habillée d'une robe imprimée bleue. Elle tient le bracelet à la main, entre le pouce et l'index, comme si c'était un

animal répugnant.

— J'ai tout entendu, fait-elle d'une voix sourde. Il y a du sang, là-dessus.

— T'es piquée ? lance Heller.

— Je n'en veux pas. Je ne pourrais pas fermer l'œil si je continuais à porter ce bracelet.

— Tu dors comme un loir, réplique Heller, et ce n'est pas une goutte de sang qui te réveillerait. Allons, donne-le... Hé ! (Je prends le bracelet à la fille.) Breen, c'est à moi.

Je glisse le bijou dans ma poche.

— Faites pas l'andouille, mon pote. Je vous évite de vous faire inculper pour recel d'objets volés, si votre histoire est vraie. De toute façon, nous pouvons en avoir besoin comme pièce à conviction si vous m'avez raconté des bobards. Si je prouve que vous avez rendu visite à Sanders chez lui, ce fait et le bracelet vous feront accuser de crime prémedité.

Le sang lui monte à la tête et son visage a l'air d'enfler. Il grimace de colère.

— J'ai payé ce bracelet et je le veux ! Je l'ai acheté ! Régulièrement ! Cinq cents dollars !

— Quand l'avez-vous acheté ?

— Samedi soir. Sanders avait perdu une partie de poker qui avait commencé dans la nuit de vendredi. Il voulait de l'argent. Je lui ai dit d'aller se démerder ailleurs, qu'on ne lui ferait pas crédit chez Klinsky. Il est parti vers une heure samedi après-midi. La partie a continué sans lui. J'étais dans le bureau en train d'en écraser quand l'un des gars m'a dit que Sanders était de retour et voulait me voir. Il était quatre heures et demie. Je l'ai fait attendre jusqu'à cinq heures, pour pioncer un peu plus longtemps.

— Sanders avait le bracelet et cherchait un client.

— C'est vous qui racontez l'histoire, ou c'est moi ?

— Ça m'a tout l'air d'une histoire, en effet.

— C'est la vérité vraie. J'ai donné cinq cents dollars à Sanders en échange de cette camelote. Il voulait un sac. Il est allé rejouer. À six heures, la partie s'est terminée.

— Sanders a fait sauter la banque ?

— Il jouait toujours comme un pied. Mais, cette fois-là, il ne s'est pas fait ratisser. La partie s'est terminée trop tôt pour ça. Il est rentré chez lui. Du moins, c'est ce qu'il a dit.

Le braquage a eu lieu à trois heures. À quatre heures trente, Sanders était de retour avec une partie du butin. Le délai est court, mais ça a

pu se passer ainsi. Sanders a pu attendre près de la maison Donahue que Barney Malin fasse le coup. À trois heures dix, il regagne la ville, Malin saute dans un taxi et Sanders, après avoir pris le bracelet, revient jouer au poker. C'est possible mais Sanders n'aurait confié le reste des bijoux à personne, pas même à sa propre mère. En outre, je ne vois pas un fortiche comme Barney Malin autoriser Sanders à prendre un bijou pour le vendre au premier venu. À supposer que Barney ait su ce que Sanders voulait faire des diams. Je ne comprends pas non plus qu'un type soit tellement mordu pour le poker, qu'il essaie de gagner quelques centaines de dollars alors qu'il possède quatre-vingts sacs de butin. Il est vrai que les flambeurs, ce sont des cas.

— Il n'avait que ce bijou sur lui ? dis-je.

— Je ne l'ai pas fouillé. Il avait des chaussures à triples semelles ; il aurait pu y aménager une cachette. Si j'avais su que vous viendriez fureter...

Bella remue les pieds :

— Tout ça est plutôt rasoir.

— On ne te demande rien ! hurle Heller. Quand c'est pas une histoire de fesses, ça te barbe.

Bella lui tourne le dos.

— Faites pas attention à lui, Jim, et il s'en ira. Je suis prête. Où allons-nous ?

Je lui adresse mon sourire le plus charmeur.

— Partie remise, mon chou. J'ai à faire.

Elle pique une rage.

— Vous me posez un lapin ?

Heller ricane.

— Vas-y, jette-toi à sa tête. Il a ce qu'il voulait, le bracelet. Et maintenant, du balai, qu'il te dit.

Je pince la joue de la petite.

— Ne croyez pas cette crapule, mon chou. Notre rendez-vous tient toujours. Demain...

Je m'arrête brusquement. Kim Heller braque un gros 45 tout noir sur ma poitrine.

Sa veine jugulaire bat :

— Rendez-moi ce sacré bracelet. Je l'ai payé et je le garde. Pas question de me faire faussement accuser de meurtre, sous prétexte que j'ai été assez andouille pour acheter de la camelote volée.

— Si vous n'avez rien à voir avec le vol et le crime, de quoi avez-vous peur ?

—D'un coup monté. Et je n'apprécie pas l'idée de me faire cuisiner par six poulets sous une lampe. Passez-le-moi ! (Son doigt se crispe sur la détente.) Sinon je vous jure que je vous vide ce bazooka dans le bide.

Je sors le bracelet de ma poche et le fais sauter d'une main dans l'autre.

—Les flics en auront besoin ; c'est une pièce à conviction. Ils vous bousculeront et vous finirez par leur dire ce que vous en avez fait.

—Je m'en fous. Lancez-le-moi en douceur et faites pas le zigoto.

Je le lui lance. Sans me quitter du regard, il recule vivement et attrape le bracelet au vol.

—Quand je le voudrai, dis-je, je saurai où vous trouver.

La main qui tient le revolver tremble.

—J'ai vachement envie de vous descendre.

—Non ! (Bella se manifeste de nouveau.) Je t'en prie, Kim, tu vas nous fourrer dans le pétrin. Je ne tiens pas du tout à avoir mon nom dans le journal.

—Il s'accroche à moi comme un morpion ! beugle Kim.

À cet instant, on frappe à la porte, violemment et impérativement. L'interruption agace Kim. On frappe de nouveau.

—Bella ! crie-t-il.

Elle ouvre et Rex Klinsky surgit dans l'encadrement.

—Je voudrais que Kim vienne un peu plus tôt au club ce soir... (Il s'arrête net et écarquille les yeux. Il entre et referme la porte derrière lui.) Que diable se passe-t-il ?

—Heller a envie de me buter ; il paraît que j'en sais trop long sur certaine partie de cartes truquées, dis-je.

—C'est du vent ! crie Heller.

Klinsky ferme à moitié les yeux, sous l'effet de la haine et de la fureur.

—J'en ai marre d'entendre causer de parties d'arnaque au club. (Il s'assied sur le bord d'un fauteuil.) Allez-y, parlez ; et parlez bien, avant que je donne l'ordre à Kim d'appuyer sur cette détente. Breen, je ne blague pas.

D'après le ton de sa voix, ça a l'air vrai.

CHAPITRE XIX

Je prends un cigare dans ma poche, l'allume lentement et soigneusement, puis je commence :

— Samedi après-midi, le jour où il a été tué, Sanders a fait un petit poker. Combien a-t-il perdu ?

Il n'hésite pas.

— Onze cents dollars.

— Comment savez-vous que ce n'était pas davantage, quelques sacs, disons ?

Il m'observe d'un regard méfiant.

— On ne joue qu'avec des jetons. Mon caissier vend et rachète les jetons et il est au courant. Le jour où vous êtes venu nous faire voir votre sale bobine, j'ai eu la curiosité de le lui demander. Sanders avait acheté pour onze cents dollars de jetons.

Je fais tomber la cendre de mon cigare dans le cendrier. Le revolver de Kim manque décidément d'attrait. Lui-même est assis dans un fauteuil ; il allume une cigarette et lance l'allumette dans la direction du cendrier. Elle atterrit sur la table et glisse sous le rebord chromé.

— Merde, alors ! Où avez-vous mis votre langue, Breen ? demande Klinsky.

Kim Heller repêche l'allumette sous le cendrier. Il la tient de la main gauche et, de l'ongle du pouce de la main droite, la fend en deux par le milieu. Le soupir que je pousse remonte de loin. Je ne m'attendais pas à ça. J'ai prié, j'ai espéré, mais je ne m'attendais pas à un miracle.

— Y a gros à parier que nous allons entendre une histoire sans queue ni tête, dit Heller.

Je lui fais un sourire.

— Vous en faites pas, Kim. Épongez-vous la figure et écoutez. (Du pouce, il fend l'allumette en quatre, puis en huit. Je lui tapote l'épaule.) Écoutez votre petit papa causer. À ce que dit Klinsky, Sanders a perdu onze cents dollars au poker. Exact ?

Son regard émet un bref éclair de suspicion.

— Vous êtes bien copain, tout d'un coup. Parlez à Rex. Moi, je sais

que votre histoire n'est que du baratin.

Je souris d'un air narquois.

— Et les cinq cents dollars que vous lui avez donnés pour le bracelet ? Il a aussi acheté des jetons avec cet argent-là ?

— Bien entendu.

— Ça ne devrait pas être difficile à vérifier. Sanders s'en va. Il revient vers quatre heures trente, m'avez-vous dit. Vous achetez le bracelet et il se remet à jouer aux cartes. Si Sanders a acheté cinq cents dollars de jetons, le caissier devrait s'en souvenir. Qui jouait dans la deuxième partie, à part vous et Sanders ?

Sa respiration se fait bruyante et il serre les dents de colère.

— Ça ne vous regarde pas.

— Ça n'aurait pas été qu'une partie pépère, à deux ?

— C'était une partie à six, et allez vous faire foutre !

Rex lui lance un regard bizarre mais ne dit rien.

— Sanders a remis ses premiers onze cents dollars à la caisse en échange de jetons, dis-je. Son second paquet, les cinq cents dollars du bracelet, a pris le chemin de votre poche, et en liquide.

Heller jette un bref regard à Klinsky puis reporte son attention sur moi.

— Nous avons joué tout le temps avec des jetons, et sans arnaque.

— Cette partie était maquillée comme le jeu de cartes que vous avez refilé à Sanders. Mais le gogo n'était pas complètement idiot. Il a eu des soupçons et il a conservé le jeu. Vous ne pouviez pas faire grand-chose sur le moment. Vous n'osiez pas faire du pétard parce que Sanders avait pris les cartes ; s'il s'était mis à gueuler, Klinsky aurait pu l'entendre. Klinsky risquait d'examiner les cartes et de se mettre en rogne. Aussi, dès que vous en avez eu la possibilité, vous êtes allé chez Sanders. Vous avez peut-être essayé de l'acheter ; je l'ignore. Je sais cependant qu'en fin de compte il vous a fallu vous escrimer sur lui avec une paire de coups-de-poing américains pour le convaincre de vous rendre les cartes.

Il pousse un rauque éclat de rire.

— Vous causez, vous causez, mais vous avez la cervelle en brioche.

Klinsky intervient.

— La ferme. Laisse causer le monsieur.

Heller en est suffoqué.

— Vous donnez dans le panneau ? Vous croyez à son baratin ?

— Ça n'a pas l'air d'être du baratin. (Il me dévisage.) Enfin, pas trop. Continuez, Breen. Qu'est-il arrivé ensuite ?

Je rallume mon cigare.

— Sanders était un gars très entêté. Il a refusé de donner les cartes à Heller. Heller a perdu la tête et lui a logé deux pruneaux dans le coffre.

Le visage de Heller luit de transpiration ; il bondit :

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! Je n'ai tué personne !

— Vous avez trouvé les cartes. Ça a dû vous donner du mal. L'appartement était sens dessus dessous quand je l'ai examiné.

— Je ne cherchais rien.

— Vous voulez dire que Sanders s'est dégonflé et vous a rendu le jeu ?

— Je n'ai pas dit ça. Il n'y avait pas de jeu.

— Vous aviez peur que Sanders se précipite chez Klinsky ; il vous fallait donc le tuer.

— Taisez-vous ! hurle-t-il en martelant la table à coups de poing. Vous mentez !

— J'ai trouvé une brème maquillée. Sanders vous aurait-il possédé en camouflant une carte avant de se faire tuer par vous ?

— Rex, s'écrie-t-il, faites taire ce sacré menteur !

Je poursuis :

— Ou alors, en fouillant l'appartement, vous êtes parvenu à découvrir les cartes et dans votre trouble, vous les aurez laissées tomber par terre. Vous les avez ramassées, mais vous en avez oublié une sous le lit. Plus tard, en les comptant, vous vous êtes aperçu qu'elle manquait. Ou alors vous vous en êtes douté en m'entendant demander un jeu à Rex, quand je l'ai accusé d'arnaque.

— J'ai une bonne réputation, grogne Klinsky. (Il ajoute en lançant un coup d'œil furieux à Heller.) Je ne permettrai à personne de la saboter.

— En tant que pièce à conviction, dis-je, la carte n'avait pas la moindre valeur mais Kim ne pouvait pas le savoir. (Je porte la main à ma nuque et ce geste me rappelle certains souvenirs.) Ça me fait toujours mal, Kim. Après m'avoir assommé, vous m'avez fauché la carte et lui avez substitué un autre huit de trèfle.

Un silence total règne dans la pièce à l'exception du souffle rauque qui s'échappe de la bouche ouverte de Heller.

— Non, Rex, non ! N'importe qui peut inventer une histoire. Des preuves, où sont ses preuves ?

— Kim, tu m'as déjà fait le coup des brèmes maquillées, dit Klinsky. Tu t'es traîné à genoux et tu m'as supplié d'épargner ta sale petite existence. J'ai laissé courir ; j'étais dans un de mes bons jours. Seulement, je t'avais dit ce qui arriverait si tu repiquais au truc.

— Rex, hurle-t-il, quelle preuve a-t-il, nom de Dieu ?

— Elle est dans votre main, Kim, je lui réponds. C'est vous qui l'avez, la preuve. (Il ouvre lentement les doigts et regarde fixement l'allumette fendue.) J'ajoute : jolie, n'est-ce pas, Kim ? Elle ressemble à une fleur. Huit pétales. Une fois, vous êtes arrivé à neuf.

Ses lèvres tremblantes s'ouvrent et se referment.

— L'inspecteur Mc Carthy en possède une ; celle que vous avez faite dans l'appartement de Sanders le soir où vous l'avez buté. Il aimerait bien connaître le nom de l'artiste.

Son visage est devenu celui d'un homme aux abois.

— C'est un mensonge, un sale mensonge ! Je n'ai pas buté Sanders.

— L'accusation de Breen tient assez bien debout, gronde Klinsky. Si j'étais toi, Kim, je me tirerais. Je te mettrais bien les tripes à l'air, mais je préfère t'abandonner aux limiers de Mc Carthy. Tu vas bicher. Tu te planqueras dans des trous, tu n'oseras pas sortir le jour...

— Rex, c'est un coup monté. Ne le croyez pas ! Ce salaud sait causer, mais il invente ! C'est sa parole contre la mienne.

— Et la concierge ? dis-je. N'oublions pas la concierge de Sanders.

— Qu'a-t-elle à voir avec moi ?

— Rien, si elle ne vous reconnaît pas. Tout, si elle vous désigne comme le type au chapeau gris et au manteau bleu. (Là, j'invente de toutes pièces.) Elle a très bien vu la bobine du mec et l'a regardé monter. Elle a entendu Sanders le faire entrer. Si nous allons la voir, je parie qu'elle va vous reconnaître, Kim.

— C'est écrit sur sa gueule de crapule, intervient Klinsky dont les traits sont convulsés de rage. Sors d'ici, Kim. Va-t'en. Du vent. Un quart d'heure après ton départ, je donne le téléphone à Jim Breen et il appellera qui lui plaira. Tu as un quart d'heure...

Je me lève.

— Hé ! là, minute ! J'ai à faire avec ce mec ! Je me fous de Mc Carthy ; il n'a qu'à résoudre ses problèmes lui-même. Je veux des bijoux, un pacson de bijoux volés.

Heller bondit en jurant furieusement et sort son 45 noir.

— Vous et vos sacrés bijoux, vous m'avez fourré dans ce pétrin. J'ai refait Sanders, et puis après ? Tout type qui entre dans le tripot de Klinsky est fabriqué avant d'avoir commencé à jouer. L'honnête Rex Klinsky ! (Il crache sur la table.) Voilà pour lui.

Le visage de Klinsky s'empourpre. Il se met debout.

— Cavale, Kim. Et cavale vite. Mais je te rattraperai. À des millions de kilomètres, je te retrouverai.

Un brave du genre Humphrey Bogart sauterait sur cette occasion de

prouver son courage et de faire avaler son revolver à Heller, mais on n'est pas au cinéma. Le mec est costaud et il a une sale gueule. De plus, ma peau a des pores assez gros comme ça, elle n'a pas besoin d'être trouée davantage.

La rage de Kim Heller devient incontrôlable. La main qui tient le revolver tremble et des gouttes de sueur perlent sur son front et sur ses joues.

— Ce salaud-là est venu fouiner parce que cet animal de Sanders avait barboté les cartes. Rex, laissez-moi une chance. (Il se met à pleurnicher.) On peut se débarrasser de ce pied-plat, on ne viendra pas me chercher ici. (Il se raidit.) Mais ce n'est pas votre genre, hein, de laisser une chance à un type. Eh bien, c'est moi ou vous. Je pourrais vous buter tous les deux.

Tout son corps tremble tandis qu'il braque le revolver dans ma direction.

— Vous pouvez vous faire acquitter pour le meurtre de Sanders, dis-je ; suffit de bien monter votre coup. Si j'étais avocat, je plaiderais l'homicide involontaire, la légitime défense. Mais, si vous nous butez tous les deux, vous aurez beaucoup plus de mal à vous en tirer.

Dans son visage osseux, ses yeux ont la taille des grosses pièces blanches d'un demi-dollar.

— Espèce de pauvre connard, vous ne comprendrez donc jamais que je n'ai pas tué Sanders ? Pourquoi diable l'aurai-je fait ? Une fois le jeu de cartes en ma possession, il pouvait gueuler à s'en faire péter les cordes vocales et il n'aurait récolté qu'un mal de gorge.

— Vous l'avez passé à tabac.

Un bref sourire cauteleux éclaire son visage.

— En échange des cartes, je lui ai offert de lui rendre son argent. Il a voulu jouer au plus fin. C'était dix sacs ou il allait trouver Rex Klinsky. (Il émet un rire rauque.) J'ai voulu discuter. C'était un gars tête. Alors, je l'ai un peu tabassé et il m'a rendu le jeu. Toutes ces foutues cartes sont tombées de la boîte. Pendant que je les ramassais, il a couru à la fenêtre de la chambre, et je me suis tiré.

— Avec une carte en moins ?

Il éclate d'un rire fou.

— Pensez-vous ! Bien entendu, j'ai dû vous dérouiller pour récupérer ce huit de trèfle, mais j'ai maintenant dans ma chambre un jeu complet.

— Vous n'avez pas tout mis sens dessus dessous ?

— Pourquoi ?

Je hausse les épaules.

— Comme vous le dites, pourquoi ?

Il pousse un profond et long soupir.

— Ce qui est fait est fait. Pour le moment, je dois assurer ma sécurité. Rex, je vais vous buter.

Rex se renverse dans son fauteuil.

— Mes gars découvriront que c'est toi qui as fait le coup.

— Je vous parie un cercueil de cuivre qu'ils marcheront avec moi. Avec l'aide de Puggy, je peux diriger cette affaire. Un bénéf de cinq pour cent, c'est pas mal. J'ai des idées sur la façon, d'en ramasser davantage.

La voix de Klinsky est soudain devenue aiguë et fluette.

— Brèmes maquillées, roulette trafiquée, et tout le toutim.

Heller rit à gorge déployée ; les veines de son cou saillent comme des cordes. Son visage ruisselle de sueur et la main qui brandit le revolver est luisante.

— Faites cracher les péquenots, voilà la nouvelle devise. Les faire cracher avec art pour que ça leur plaise et qu'ils en redemandent. (Il se tourne vers Bella.) Va chercher nos affaires, on filera dès que j'aurai fourni deux macchabs tout frais à la morgue.

— Toi, mon pote, fait Bella, mais pas moi. Je ne tiens pas à avoir les flics aux fesses.

Il l'injurie furieusement et brandit le revolver dans sa direction. Je m'empare d'un cendrier et le lui lance à la tête. Il lève les mains pour arrêter la soucoupe volante. Il n'a pas le temps de les baisser : le calibre 38 chromé de Klinsky a jailli de son étui d'épaule. Les détonations se confondent. Les balles d'Heller font sauter le plâtre du mur, mais celles de Klinsky atteignent leur but.

Le visage d'Heller revêt une expression d'intense surprise, son bras tendu retombe et un trou apparaît juste au-dessus de son œil gauche. Ça n'est pas un bien gros trou. Il ressemble à une tache noire d'où, jaillit un liquide rouge. Il s'écroule comme une masse. Ses lèvres remuent puis se figent et son regard sans vie se fixe sur le vide.

Bella sursaute, secoue la tête d'un air incrédule, puis se met à pleurer. Klinsky jure.

— Me voilà maintenant obligé de fournir des explications, beugle-t-il. Où est ce foutu téléphone ? Je vais faire venir deux ou trois de mes gaillards pour qu'ils planquent Kim dans un coin où on ne le retrouvera pas de sitôt. Cesse donc de chialer. Et vous, ajoute-t-il, en s'adressant à moi, restez là.

Il le voudrait bien. Mais je n'ai pas la moindre envie de me trouver ici à l'arrivée de ses gars.

Il se dirige vers le téléphone, posé sur une table volante. Il pose son revolver à côté, et se met à composer un numéro. Je fais lentement marche arrière et, au moment où il se met à hurler dans le combiné, j'ouvre brusquement la porte et file comme un dératé.

Une fois dans la rue, je ralentis le pas. Où vais-je aller maintenant ? Il faut trouver Barney. Lui seul peut assembler les morceaux du puzzle, qui dansent follement dans ma tête.

CHAPITRE XX

Arrivé au Lerner Building, je dédaigne l'ascenseur. Je prends l'escalier et escalade les deux étages. Je trouve une porte marquée de l'inscription « jouets » dans un coin, face à un mur. J'essaie de l'ouvrir. Elle ne bouge pas d'un centimètre. Je frappe. Pas de réponse. Je frappe plus fort et secoue la poignée. Aucun résultat. Je m'écarte et m'adosse au mur.

Une minute se passe, puis une autre. Je sors un cigare de ma poche, puis je l'y remets. Cinq minutes, dix, quinze s'écoulent. À ma montre, il est deux heures trente. J'entends du bruit derrière la porte, puis un déclic, et elle s'ouvre. Un jeune type d'une vingtaine d'années en sort et prend la direction de l'escalier. Je pose mon pied contre le battant pour l'empêcher de se refermer. Je pousse et j'entre. Une blonde platinée, étalée sur le plancher, se relève. C'est une fille plantureuse et elle a de faux cils. Sans mot dire, elle fait le tour de la rampe de bois dans l'intention d'appuyer sur le bouton de l'interphone posé sur son bureau. Je l'attrape par le poignet.

— Pas de ça, mon chou, ou je serai obligé de vous donner la fessée.

Un magazine du cœur est posé, grand ouvert, à côté de l'interphone, sur lequel se trouve un sac à main de cuir noir. Ses yeux bruns se tournent vers une porte fermée, à droite, derrière la rampe.

— Tenez-vous tranquille, môme, et je sors d'ici en moins de deux. Faites du raffut, et vous allez en taule comme tenancière de clandé.

— Où êtes-vous allé chercher ça ? s'écrie-t-elle. (Elle écarquille les yeux, partagée entre la colère et la peur.) C'est pas un boui-boui ici.

Je prends un air absolument stupéfait.

— Non ? Ça prouve à quel point on peut se tromper. Combien y a-t-il de types là-dedans ?

Elle se trouble.

— Trois. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquent.

— Ils jouent à la marelle. Maintenant vous le savez. Est-ce que Barney Malin est là aussi ?

— Barney Malin ? Désolée, mais je ne connais pas leurs noms.

Voyez-vous, ils m'ont embauchée ce matin...

— Pour ce que vous en savez, c'est peut-être un clandé.

Elle se rebiffe.

— Hé ! dites donc !

— Bouclez-la et ouvrez-moi cette porte. (Et, comme elle hésite, j'ajoute :) Je peux toujours vous conduire au commissariat.

— La porte s'ouvre de l'autre côté, répond-elle.

— Pas de salades. Le type qui vient de sortir, comment fait-il pour rentrer ?

— Il frappe et ils ouvrent. Trois coups, un temps d'arrêt, puis un coup de plus.

— Et on ouvre alors la porte ?

Elle acquiesce un peu trop vite. Je tends le bras et m'empare de son sac. Je la fais taire d'un geste :

— La ferme et parlez plus bas.

Je sors son portefeuille, y trouve son nom et son adresse, remets le portefeuille dans le sac que je lui lance à la volée.

Il glisse sur son sein gauche et elle finit par l'attraper.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Ses lèvres rouges esquissent une moue amusée.

— Rien que votre nom et votre adresse, mon chou.

— Je ne sors jamais avec les flics.

— Bêcheuse, va ! Et maintenant, mon chou, je vais frapper à la porte comme vous me l'avez indiqué : trois coups, un temps d'arrêt, un autre coup. Si ça marche, j'oublie que je vous ai vue. Si je tombe sur un bec, j'ai votre adresse et je sais où vous retrouver.

Je passe de l'autre côté de la barrière et m'approche de la porte. Je lève la main, sans la quitter du regard. Elle se tient raide comme un piquet, les lèvres entrouvertes ; elle hésite.

— Souhaitez-moi bonne chance, mon chou.

— Attendez ! (Elle ouvre le bureau, se penche pour farfouiller à l'intérieur et en sort une clé.) Vous feriez mieux de vous servir de ça. Je regrette d'avoir repris ce boulot. On ne s'attire que des ennuis.

Je la prends par le bras.

— Entrez avec moi, poulette ; j'ai pas envie que vous fassiez des bêtises.

— Ne m'enfermez pas ! dit-elle, presque suppliante.

Je secoue la tête.

— Je vous le promets. C'est seulement pour vous empêcher de vous servir du téléphone en mon absence.

J'introduis la clé dans la serrure de sûreté et pousse le battant de la

porte. Trois hommes en manches de chemise sont assis à une longue table rectangulaire. Ils se retournent et se figent. La sonnerie du téléphone retentit. Personne ne bouge. La blonde gagne dignement un coin de la pièce et s'assied près de la fenêtre.

— Je suis un ami de Barney Malin, fais-je.

— Tous les flics sont ses amis, grogne un des hommes. C'est notre premier jour de boulot et on se fait poisser. Y a moyen d'arranger les choses ?

Je hoche la tête.

— Malin et moi pourrions parler affaires.

— Y ferait bien, répond l'homme. Pour moi, c'est fini, une fois pour toutes. Personne n'arrivera à me persuader de me mouiller.

Un gosse rougeaud, l'âge d'un étudiant, ajoute :

— Je ferais mieux de reprendre mon boulot de plongeur. Ce travail-ci est un peu trop mouvementé pour mon goût.

Le troisième se contente de sourire d'un air stupide.

Sur la longue table il y a une machine à calculer, des rouleaux de papier couverts de chiffres, des quantités de cartes qui portent des numéros de téléphone du New Jersey, des feuilles de papier rayé couvertes de notations au crayon, des cotes hippiques et des journaux sportifs. En appelant l'un des numéros de téléphone, les parieurs entrent en contact avec Newark ; le bureau de New York reçoit ensuite les listes de paris. Son travail consiste à les classer, à payer les gagnants et à ramasser l'argent des perdants. C'est un cercle complet : les parieurs de New York appellent le New Jersey ; le New Jersey en informe New York ; New York paie. C'est censé donner le change aux flics et ça réussit en général à condition que ces mêmes flics reçoivent des bakchichs assez gros pour consentir à se laisser posséder.

Je demande au rougeaud à quel moment ils attendent Barney Malin. Il se tourne vers le bonhomme à l'air stupide.

— Pourquoi je devrais le savoir ? Je donne des ordres au patron, peut-être ? Dans une heure, une minute, demain...

Blondie intervient.

— M. Malin sera bientôt de retour. Il est sorti il y a une heure et il a dit qu'il reviendrait dans une heure. Une heure, ça veut dire une heure, non ?

Quel plaisir de rencontrer une mémé bien balancée qui est allée à l'école ! Je m'aperçois que je la dévisage lorsque je vois ses joues s'empourprer.

Je recule vivement en entendant la porte s'ouvrir. Je veux voir Barney. Cette fois, dix minutes me suffiront. J'ai une idée à peu près

exacte de l'histoire. Il me faut la vérifier. Et pour ça, j'ai besoin de mon pote Barney.

Une armoire à glace aux cheveux coupés en brosse surgit. Je me détends et je pousse un soupir de déception. Il s'arrête net en me voyant.

Le rougeaud l'interpelle.

— Dis bonjour au flic.

L'homme grimace un petit sourire embarrassé.

— J'ai dû me tromper de bureau.

— Que ça ne vous trouble pas. Prenez une chaise et asseyez-vous.

La porte claque en se refermant.

— Je voulais seulement faire un petit pari. Je ne suis qu'un joueur, je vous jure. Vous ne pouvez pas coffrer un joueur.

Il connaît bien la loi.

— Asseyez-vous, je lui répète. On peut toujours discuter.

Il enfonce les mains dans ses poches.

— Un petit pari et me voilà dans la panade. Une misère : cinq dollars sur Sister's Boy dans la deuxième à Suffolk.

— Sister's Boy ? Elle a été scratchée. Dépression nerveuse. Allez-vous vous asseoir ou faut-il que je vous y force ?

— Tu ferais aussi bien, Howie, dit le gosse. De toute façon, il ne te croit pas. Où qu'il est, Malin ?

Howie a l'air surpris.

— Il n'est pas encore là ? Je l'ai quitté au coin de la rue il y a dix minutes.

Je traverse la pièce et ouvre une porte qui donne sur un cabinet de toilette. Je jette un coup d'œil. Un tube de dentifrice Colgate est posé sur l'armoire à pharmacie, à côté d'une brosse à dents rouge. Une serviette éponge est pendue à la barre chromée du rideau de la douche. Je referme la porte. Quatre paires d'yeux suivent tous mes mouvements ; seule la blonde n'a pas l'air intéressé. La seconde porte donne sur une petite antichambre qui contient un lit de camp. Un matelas, mais pas de draps. La couverture grise traîne sur le plancher. Dans un coin, se trouve une penderie.

Je referme la porte et m'approche de Howie. Il me regarde et roule ses énormes épaules.

— Vous étiez avec Malin cet après-midi ?

Il hausse les épaules.

— En quoi ça vous regarde ?

— Barney ne sera pas content ; vous n'êtes pas très coopératif.

— Barney a toujours collaboré avec les flics, répond-il, et vous le

savez. Vous devez être un nouveau, je ne vous ai encore jamais vu.

— Je ne connais même pas le flic de service de ma rue, dit le gosse. Ça change tout le temps.

— Howie, dis-je, regardez-moi plutôt. Vous étiez avec Malin cet après-midi ?

Il hoche la tête.

— Je l'ai accompagné. Il avait des gens à voir.

— Des clients ?

Il fait la moue.

— Peut-être bien. Je n'étais pas assez près de lui pour l'entendre. Dites donc, Toto, j'aime pas vos questions. Vous n'avez pas l'air d'un flic. Je me demande même si vous en êtes un. Donnez-nous donc une preuve de votre identité.

— J'ai laissé mon bâton au commissariat.

Il prend confiance en lui.

— Montrez-nous votre insigne. Si vous êtes flic, vous avez un insigne. Hé ! les gars, ce mec-là vous a montré un insigne ?

L'homme à l'air idiot cesse de sourire.

— Non. Et depuis quand un divisionnaire travaille-t-il sans son collègue ?

Howie se lève et met les poings sur ses hanches.

— Flicard, montre-nous ça.

— Assieds-toi, le gros dur, fais-je en grondant, ou je t'étends.

Il éclate de rire et se tourne vers les autres.

— Je me doutais que c'était pas un flic. Il essaie de faire casquer Barney, c'est tout.

Je le pousse violemment ; il va buter contre la chaise et fait la culbute par-dessus.

— Ne mouffetez pas, dis-je, et il ne vous arrivera rien. Je ne cherche à faire casquer personne. Je veux seulement parler à Barney.

Howie se relève lentement. Il s'essuie la bouche d'un revers de main.

— Barney veut peut-être pas vous parler, Toto, fait-il.

Je m'apprête à lui répondre quand j'entends la clé tourner dans la serrure. Je m'approche de la porte. Elle s'ouvre et Barney Malin surgit : il est sapé correctement ; on ne dirait jamais qu'il passe ses nuits sur le lit de camp miteux de l'antichambre. Il s'arrête ; la porte est encore ouverte et il me regarde fixement. Il se rend vite compte de la situation.

— Jim Breen ! s'écrie-t-il en blêmissant. Nom de Dieu !

Brusquement, il repousse le battant de la porte et fait demi-tour. Je

l'empoigne par le colback et, d'une secousse, l'expédie au plancher. Un bras puissant m'attrape par le cou et me renverse en travers d'un genou. Les yeux étincelants de Howie plongent dans les miens.

— Je me doutais bien que Barney tenait pas à vous parler, beugle-t-il.

Je me tortille et j'essaie de me dégager en effectuant un saut de carpe, mais sa prise est sûre. Il m'a plaqué le dos contre sa hanche et son bras m'étrangle peu à peu. Il a le souffle court et brûlant. Je cesse de résister. Il ne relâche pas son étreinte. Elle paraît même plutôt se resserrer. Je suffoque et commence à voir danser des points noirs devant mes yeux.

Son visage se rapproche du mien. Ses yeux me semblent deux trous noirs dans une tête de mort. Je cogne de toutes mes forces du gauche, puis du droit. Les trous noirs s'élargissent puis se ferment et je glisse au plancher. Je m'éloigne en roulant sur moi-même puis je me redresse en chancelant. À chaque inspiration, c'est comme un fer rouge qui me transperce les poumons. Je ne peux pas avaler, mais les points noirs ont disparu et la tronche d'Howie n'est plus une tête de mort. Il s'avance sur moi, plié en deux, tel un demi de mêlée. Ses bras me ceinturent. Je lui expédie un coup de genou et nous culbutons tous deux sur le parquet. Il m'assène un coup de poing dans la poitrine, puis il cherche à m'atteindre au visage. Je réussis à l'enjamber, me mets à califourchon sur lui et lui décoche une série de crochets du droit et du gauche ; je m'arrête quand je n'ai plus la force de lever les bras. Je reste accroupi un moment, en respirant péniblement ; je suis trop épuisé pour pouvoir me relever.

Son œil droit se ferme rapidement ; le gauche est rouge et enflé. Avec son nez aplati et sanglant, il a l'air d'avoir percuté un camion de dix tonnes. Je me laisse enfin retomber sur le flanc, puis je m'étends un court instant sur le dos. Inutile de cavaler après Barney Malin. À l'heure qu'il est, il est loin et il court encore. Je me redresse et regarde autour de moi. À part Howie et moi, il n'y a plus personne. Je me relève péniblement ; mes jambes sont en caoutchouc.

Howie donne enfin des signes de vie. Je gagne le cabinet de toilette, j'y remplis un verre d'eau et reviens lui asperger le visage. Il s'assied brusquement en suffoquant. Je l'aide à s'asseoir sur une chaise.

— Il me faut quelques tuyaux, dis-je.

Il ne proteste pas ; ça lui serait impossible. Il a un œil complètement fermé et l'autre ne vaut guère mieux ; il n'a plus de cœur à se battre. Il me dit ce que je veux savoir.

Il a accompagné Barney chez certains de ses anciens clients.

Plusieurs d'entre eux ont parié sur divers chevaux ; deux s'y sont refusés, mais ils ont accepté de lui prêter cinq cents dollars. Barney Malin a récolté trois mille dollars de paris et il en a emprunté mille.

— D'après ce que m'a dit Barney, ajoute Howie, il lui fallait quinze sacs. Il n'en avait trouvé que quatre et il lui en manquait donc encore pas mal.

— Les trois sacs représentaient de l'argent parié.

— Barney m'a dit qu'il les utiliserait autrement, ricane-t-il. Tant pis s'il devait du fric aux gagnants.

Bien entendu, il risque moins en arnaquant ses clients qu'en filoutant Klinsky. Barney possède donc environ la moitié du flouze qu'il doit à Klinsky. Où pourrait-il se procurer le reste ? À qui s'adresser ? Irait-il voir Klinsky pour essayer de sauver sa peau en lui remboursant sept sacs ? Je suis d'avis qu'il ne s'y risquera pas. Peut-être enverra-t-il Penny ?

Je trouve un annuaire des téléphones et y déniche le numéro de Barney. J'appelle à trois reprises mais personne ne répond.

CHAPITRE XXI

Penny n'est guère enchantée de me voir. Elle essaie même de me claquer la porte au nez. Je bloque le battant du pied et j'entre de force. Elle me tourne le dos et prend une cigarette. Je fais le tour de la pièce, gagne la chambre, ouvre les placards et reviens la rejoindre.

— Vous n'avez pas regardé dans la salle de bains, dit-elle.

— J'ai eu une idée idiote ; je croyais Barney ici. Il y a une douzaine de flics dehors, autour de l'immeuble ; j'ignore combien il y en a sur le toit. Je me disais que Barney aurait réussi à se faufiler. Vous voyez à quel point on peut se foutre dedans.

Elle tire plusieurs bouffées de sa cigarette.

— Ça ne m'étonne pas de vous.

Je m'assieds :

— Vous devez vous sentir bien seule ! Je vais vous tenir compagnie un moment.

— Je n'y tiens pas. Voulez-vous me faire le plaisir de filer ?

Je me lève, fais une nouvelle fois le tour de la pièce et m'arrête près du canapé.

— Il n'y a pas très longtemps, vous m'avez dit, chez moi, que vous aviez rompu avec Barney Malin. Vous teniez seulement à vous assurer qu'il était sain et sauf, et puis vous alliez le quitter.

Elle s'absorbe tout à coup à écraser sa cigarette dans le cendrier.

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Vous avez vu Barney ; vous savez qu'il va bien. (Elle redresse vivement la tête. Je poursuis :) Vous lui avez parlé, n'est-ce pas ?

Elle se croise les bras.

— Il m'a appelée au téléphone.

— Le téléphone est branché sur une table d'écoute ; il n'aurait pas eu le temps de vous expliquer ce que vous aviez à faire et où le retrouver. Il n'aurait pas osé. Barney est trop malin pour ne pas savoir que le téléphone est branché. Vous l'avez rencontré dans la rue, près du Lerner Building ; je le parie.

Elle s'assoit brusquement et me dévisage avec effroi.

— J'y suis allée parce que je voulais avoir de ses nouvelles. J'espérais trouver quelqu'un. Au moment où mon taxi s'arrêtait, je l'ai vu sortir en courant.

— Et vous lui avez dit de monter dans la voiture.

— Alors, selon vous, j'aurais dû vous le ramener ? Bien sûr que je l'ai fait monter, et je recommencerais si c'était à refaire. Je me fiche de vos soupçons.

— Et nous voilà revenus à ce que je vous disais. Maintenant que vous le savez sain et sauf, vous allez le quitter, bien sûr.

Elle hausse les sourcils.

— Bien sûr.

— Ça m'ôte un poids de la poitrine.

Elle sourit.

— J'en suis ravie. Si vous fichiez le camp ?

— Ne me bousculez pas, mon chou. Vous oubliez : l'autre chose que je vous ai dite il y a un instant. La sténographe voudrait-elle relire la déposition ? Malin n'aurait pas eu le temps de vous expliquer où le retrouver par téléphone.

Elle rejette la tête en arrière.

— Nous avons à peine parlé. On n'en a pas eu le temps.

Je me penche, passe le bras par-dessus l'accoudoir du canapé, ramasse une valise et la pose au milieu de la pièce.

— Vous allez peut-être au cinéma et voilà votre goûter ?

Elle tend le bras pour prendre une autre cigarette ; sa main tremble.

— Je vais faire un petit voyage. J'en ai plus que marre de rester ici.

— Où allez-vous, poulette ?

— Là où je ne sentirai plus l'odeur des flics.

— Où et quand retrouvez-vous Barney ?

— Barney ?

Je me mets à beugler :

— Nom de Dieu ! Faites pas l'étonnée. Vous filez avec Barney. Où est Barney, nom de Dieu ?

Elle me regarde avec effroi. Elle a pâli.

— J'ignore où se trouve actuellement Barney. Il m'a prévenue qu'il me téléphonerait. Si je décroche et que je n'entends rien au bout du fil, c'est que je dois le retrouver au coin de la Soixante-cinquième Rue et de Broadway. Il m'attendra dans une voiture. Il a encore un boulot à terminer et ça sera fait pour cinq heures et demie, à ce qu'il dit. Il est presque six heures et demie maintenant et je m'inquiète.

— Barney est allé chercher de l'argent pour vous permettre de fuir, dis-je en l'observant. (Elle détourne les yeux, mais j'ai surpris un

tressaillement à peine perceptible. J'ajoute :) Où a-t-il dit qu'il allait ? Ce bougre d'imbécile a envie de s'offrir une dalle à la morgue ou quoi ?

— Il ne l'a pas indiqué.

— C'est une question de vie ou de mort, comme on dit au cinéma !

Elle me regarde en clignant des paupières :

— Il ne l'a pas précisé, Jim. Il n'en a pas parlé, je vous le jure. Il m'a dit qu'il n'avait pas assez d'argent liquide mais qu'il allait s'en procurer d'autre. De quoi vivre un bout de temps. C'est tout, je vous le jure.

Je l'attire à moi, l'embrasse rapidement et la repousse. Elle m'appelle mais je me précipite vers l'ascenseur. Je ne blufte pas du tout. La vie de Barney dépend de ma rapidité. Mais j'ai bien peur de ne lui être daucun secours.

— J'arriverai trop tard. Et pour ce que je ferai ! Le samedi précédent, il a juré qu'il n'avait pas braqué les bijoux Donahue ; j'aurais dû comprendre qu'il disait la vérité. Mais je me suis entêté...

L'ascenseur n'est pas arrivé à l'étage que Penny m'a rattrapé. Elle a jeté un manteau sur ses épaules.

— Je vous accompagne, me dit-elle.

Je refuse d'un signe de tête.

— Je travaille seul ; je tiens à régler cette affaire tout seul.

Elle me suit dans la cabine et me supplie. Les hommes de Mc Carthy sont de l'autre côté de la rue : l'un d'eux est assis dans une conduite intérieure à l'arrêt, le second se tient dans une impasse entre deux immeubles. Je gagne le carrefour et hèle un taxi. Je donne l'adresse au chauffeur, monte et m'apprête à claquer la portière. Mais Penny est déjà à moitié à l'intérieur. Je pose une de mes grosses pattes sur son épaule et secoue la tête d'un air solennel.

Elle sourit gentiment.

— Vous dites qu'il y a des agents de police devant chez moi, pas vrai ? Si je pousse un hurlement, ils vont s'amener au galop. Et ils n'auront pas besoin de se servir de leurs matraques pour me faire avouer l'adresse que vous venez de donner au chauffeur.

Je hausse les épaules et me pousse pour lui laisser de la place. Eh merde ! Que faire, tout seul contre la maison poulaga, sans compter cette chipie à l'oreille fine.

CHAPITRE XXII

Un homme grand, aux cheveux grisonnats, nous ouvre la porte de la résidence Donahue. Il a l'air fatigué, hagard. Il me dévisage, cligne deux fois des paupières, puis porte les yeux sur Penny.

—Désolé de vous déranger, monsieur Donahue, dis-je.

Il essaie de lever la main jusqu'à son visage mais n'y parvient pas tout à fait.

—Entrez toujours. On vient d'avoir un petit ennui.

Je me précipite dans le salon. De grands pieds dépassent derrière le canapé qui se trouve au milieu de la pièce. Une table volante est renversée; non loin sur le plancher, il y a un cendrier retourné. De grands pieds, du 46. Les souliers de Barney Malin. J'entends un bruit derrière moi; Penny me dépasse en courant, tombe à genoux, se penche sur le corps, le secoue et lui crie de se lever et de parler.

Le visage de M^{me} Donahue est grisâtre et creusé de rides; elle se tient assise toute droite dans un fauteuil, près de la fenêtre. D'une main tremblante, elle rejette en arrière une mèche de cheveux et regarde obstinément au-dehors, malgré les bruyants sanglots de Penny.

Je m'accroupis près de Barney, prends sa main et la laisse retomber sans essayer de tâter son pouls. Je ne peux plus rien pour lui. Absolument plus rien.

Je lève les yeux sur Penny. Elle s'est relevée; ses yeux rougis regardent par-dessus mon épaule, horrifiés. Je tourne lentement la tête. Thomas Donahue braque un revolver dans ma direction.

Je me relève très lentement, sans perdre l'artillerie de vue.

—Cet homme est entré ici comme un fou, dit-il. Il agitait ce revolver; il nous a menacés et nous a réclamé tout notre argent liquide. J'ai profité d'un instant d'inattention pour lui bondir dessus. Nous avons lutté et le coup est parti. C'est bien regrettable, mais tout homme a le droit de protéger les siens.

—Ça me paraît logique. Dites-m'en un peu plus.

—Un peu plus? Je suis désolé, c'est tout.

Il baisse la tête et contemple le revolver ; on dirait qu'il se demande ce qu'il va en faire.

Je m'approche de lui et le lui prends. Ça a l'air de le soulager ; une espèce de sanglot s'échappe de ses lèvres sèches. L'arme est un Colt calibre 32, du même modèle que celui qui a tué Frank Sanders.

Penny m'observe.

— Ce revolver n'a jamais appartenu à Barney.

Je pose l'arme près du corps.

— La police va l'examiner. Vous l'avez appelée, je suppose, monsieur Donahue ?

Il fronce les sourcils.

— J'allais le faire quand vous avez frappé.

Je le regarde intensément ; il finit par détourner les yeux.

— Cet homme est mort depuis environ une heure. Que faisiez-vous pendant ce temps ? Vous preniez sa température ?

— J'étais si bouleversé que je n'avais plus ma tête à moi.

Il paraît vraiment mal fichu.

M^{me} Donahue intervient.

— Il a eu fort à faire à s'occuper de moi, je le crains, monsieur Breen. Je me suis évanouie et il a perdu beaucoup de temps à me ranimer.

— Une heure ?

— Je vous en prie, monsieur Breen ! La situation est déjà assez pénible sans que vous jouiez au policier. Voulez-vous avoir l'obligeance de lancer les appels nécessaires ?

Je sonne la poste et obtiens le commissariat. Je préviens la Brigade Criminelle que le lieutenant Mc Carthy doit se rendre à la résidence Donahue ; Barney Malin, l'homme qu'il recherche, a été tué d'un coup de revolver il y a une heure.

Je raccroche. Donahue s'est rapproché de sa femme. Elle sanglote dans un mouchoir et il la réconforte. C'est une scène très touchante. Je l'aurais appréciée dans d'autres circonstances, mais dans le cas présent ça m'écoûre.

— Cet homme est Barney Malin, dis-je, l'homme qui a dévalisé votre femme et votre sœur samedi. S'il avait pris vos bijoux, pourquoi serait-il revenu aujourd'hui ?

Donahue se rebiffe :

— Je n'aime pas votre ton, monsieur Breen.

— Quand j'en aurai fini, ce n'est pas seulement le ton de ma voix que vous détesterez. Barney n'était pas fou. Il existe des milliers de maisons et de magasins où il aurait pu soulever beaucoup plus de

bijoux ou de fric qu'ici. Madame Donahue ? (Elle écarte le mouchoir de son visage.) Barney Malin n'a jamais volé vos bijoux, n'est-ce pas ?

Elle devient livide.

— Bien sûr que si. C'est lui le voleur. Je l'ai reconnu...

— Ça faisait des heures, des jours, sinon des semaines, que Frank Sanders les avait quand le braquage bidon a eu lieu. Il les a reçus un par un.

Donahue s'effondre dans un fauteuil club. Son visage est secoué de tics.

— Nous ne réclamons rien à l'assurance. Ç'a été une erreur.

Je ricane :

— Oh ! oui que c'a été une erreur ! Le cambriolage pour la frime, l'assassinat de Frank Sanders, l'assassinat de Marie Stanton et maintenant celui de Barney Malin. Une lamentable et monstrueuse erreur. La police ne va pas tarder. Je parie que Mc Carthy découvrira la vérité dans la demi-heure, malgré votre explication vaseuse de la mort de Malin. Madame Donahue, pourquoi Frank Sanders vous faisait-il chanter ? À moins que vous ne lui ayez fait des cadeaux en échange de services rendus ?

Elle redresse la tête ; elle n'a pas du tout l'air surprise ; elle paraît réfléchir.

— Moi, offrir des bijoux à un pareil déchet !

— Il vous faisait chanter et vous n'avez pas osé porter plainte ?

Ses yeux s'emplissent de larmes et elle éprouve de la difficulté à parler.

— J'aimais Marie Stanton. Je n'ai jamais eu de famille et Marie était comme une sœur. Frank Sanders l'a dépouillée jusqu'au dernier dollar en la faisant chanter ; quand elle n'a plus rien eu, il a continué à en réclamer. Marie est venue me trouver et m'a raconté son affreuse histoire. Elle avait été la maîtresse de Sanders. On avait pris des photos, d'ignobles photos de Marie et de Sanders. Il l'a menacée d'en envoyer des épreuves à tous ses amis, à mon mari, aux journaux... Pardonnez-moi, monsieur Breen, d'habitude je ne pleurniche pas comme une enfant. (M^{me} Donahue avale ses larmes et poursuit :) J'ai donné de l'argent à Marie. Quand il ne m'en est plus resté, elle m'a suppliée de lui remettre une paire de boucles d'oreilles ; Sanders pourrait la vendre. Ça devait lui suffire. Il s'apprêtait à partir pour toujours. C'est du moins ce qu'elle a cru. Je l'ai encouragée à aller trouver la police. Elle n'a pu s'y résoudre. Je l'ai adjurée d'en parler à M. Donahue. C'était son frère, il l'aiderait. Elle a refusé, terrifiée à cette idée. Il ne me restait plus d'argent et je ne pouvais pas lui donner

mes bijoux. Elle a pleuré. Alors je lui ai remis les boucles d'oreilles. Ensuite, ce fut un collier... puis une bague avec une émeraude... et ainsi de suite...

Je mâchonne un cigare.

—Et il vous restait à expliquer la disparition de vos bijoux à M. Donahue.

Elle s'assied sur le bras du canapé et crispe ses mains sur ses genoux.

—Mon mari devait être de retour samedi. J'étais hors de moi. Il me fallait récupérer les bijoux. Je suis allée trouver Sanders. C'est lui qui a eu l'idée du vol. Ça devait empêcher mon mari de poser des questions. J'ai été stupide, mais j'étais désespérée. J'ai accepté. Sanders a embauché ce Malin pour trois mille dollars.

J'allume mon cigare.

—Par conséquent, Malin n'a pris qu'un coffret à bijoux vide. J'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi votre belle-sœur a orienté les recherches du côté de Malin en donnant sa description du tatouage, alors qu'elle était de mèche.

—Marie était très énervée et elle a laissé échapper la vérité. Ensuite, elle a eu peur de revenir sur sa déclaration, ce qui aurait pu attirer les soupçons de la police.

Je crache un bout de tabac collé à ma langue.

—Je croirais plutôt que Marie Stanton ne s'attendait pas le moins du monde à un cambriolage concerté. Je croirais plutôt qu'elle est entrée à l'improviste dans la maison, peu avant l'arrivée de Malin. Ça me paraît plus logique.

Elle me regarde fixement.

—Qu'est-ce qui vous fait parler ainsi ?

—J'adore m'écouter parler. Mais passons maintenant au meurtre de Sanders.

Donahue paraît excédé.

—C'est un meurtre excusable ou tout au moins justifiable. Quand je suis rentré samedi après-midi, ma femme m'a raconté cette histoire lamentable. En général, nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, et il lui était absolument impossible de garder plus longtemps celui de Marie. Je me suis rendu chez Sanders et lui ai réclamé les photographies. Nous nous sommes battus. Il a sorti un revolver, celui-ci; au cours de la lutte le coup est parti. Sanders a fui en chancelant vers sa chambre. Je craignais qu'il ne fût allé chercher une autre arme, alors j'ai continué à tirer jusqu'à épuisement des cartouches. Je ne sais comment, Marie a trouvé le revolver et l'a rapporté à la maison. Je l'ai

découvert dans sa chambre. Et puis Malin a fait irruption ici ; il tenait une main dans sa poche. Impossible de savoir s'il était armé ou non. Je lui ai fait croire que j'allais chercher de l'argent dans la commode, j'y ai pris le revolver et l'ai abattu.

— Donc Barney Malin n'avait pas le revolver à son arrivée ?

— Je suis désolé, répond-il d'une voix rauque. J'ai dû mentir ; j'espérais éviter de révéler cette sordide affaire, c'est une sale et répugnante histoire qui s'étalerait en première page dans tous les journaux du pays. J'étais dans mon droit en tuant Sanders. Légitime défense...

Je l'interromps brutalement :

— Si vous m'expliquez ce qui vous fait croire que la mort de Marie Stanton est un cas de légitime défense, je vous tire mon chapeau.

Il écarquille les yeux de stupeur.

— Marie s'est suicidée. J'en suis absolument sûr. Elle a appris que j'avais tué Sanders, elle s'est crue responsable et ça l'a minée. Elle a broyé du noir...

— Je vois, je vois. Elle en avait assez de l'existence, pas vrai ?

— Elle a passé la journée dans un terrible état d'abattement. Je me suis inquiété. Elle s'est enfuie de la maison. Je ne devais plus revoir ma sœur en vie.

— Comment Marie a-t-elle pu savoir que vous aviez tué Sanders ?

— Elle est allée le voir et l'a trouvé mort. Elle s'est doutée que j'étais venu lui parler et que je l'avais tué au cours de la discussion.

— Votre histoire sonnerait plus vrai si Marie avait su que le revolver vous appartenait, s'était doutée de la vérité et l'avait rapporté pour empêcher la police de remonter jusqu'à vous.

Il verdict.

— C'est la pure vérité, croyez-moi.

— Ce que je crois n'a aucune importance. Il vous faudra convaincre la police. Et vous m'avez fait un compte rendu à la godille de vos faits et gestes, entre le moment où votre avion a atterri et celui où Sanders a été tué. Je suis navré, monsieur Donahue, mais vous n'avez matériellement pas eu le temps de venir ici de l'aéroport de La Guardia, d'écouter l'histoire de M^{me} Donahue, de vous rendre à l'appartement de Sanders et de vous livrer à votre petite séance de pancrace.

C'est à peine si je reconnaissais sa voix.

— Vous n'avez donc pas cru un seul mot de mes explications.

— Je crois presque tout. Sauf quelques points de détail. Premièrement : Pourquoi Sanders, Marie Stanton et Malin ont-ils été

tués ? (Je tourne les yeux vers M^{me} Donahue.) Deuxièmement : qui a réellement commis ces trois meurtres ? C'est de vous que je parle, M^{me} Donahue ; vous avez tué Sanders, Marie Stanton et Malin.

Elle lève la tête et nous nous dévisageons mutuellement.

— Non, crie Donahue, c'est moi !

Je m'aperçois que j'ai mâché la moitié de mon cigare et je jette le reste dans le cendrier.

— Si vous aviez tué Malin, monsieur Donahue, vous auriez appelé la police dans les dix minutes. C'est M^{me} Donahue qui l'a tué. Mais elle n'a pas pu emmener le corps et le flanquer dans le fleuve ; Malin était beaucoup plus lourd que Marie Stanton. Alors, elle a attendu votre retour. Elle avait besoin de vos conseils et de votre aide. Elle était aux abois. Et c'est alors que vous avez appris toute l'histoire. Vous saviez enfin que Frank Sanders, l'amant de votre sœur, avait, si j'ose dire, séduit votre femme.

M^{me} Donahue martèle du poing le bras de son fauteuil.

— J'aimais mon mari ! Je l'aime toujours !

Je m'approche d'elle. Mes paroles la font grimacer.

— Une heure, une seule heure de folie. C'est tout ce dont Sanders avait besoin et il vous tenait. J'ignore comment il a pris ces photos. Il lui suffisait de dix dollars pour se procurer un comparse capable de coller un bon appareil à votre fenêtre et d'appuyer sur le déclic.

Le regard de Donahue est vitreux. Penny s'approche de moi et se fige silencieusement ; ses yeux sont rivés sur le visage baissé de M^{me} Donahue. Elle serre les poings et son visage exprime la haine. Elle va bondir sur l'autre femme si elle avoue le meurtre de Barney Malin. Je lui serre le bras. Ses yeux se lèvent vers les miens. Peu à peu, le feu dont ils brûlent s'éteint. Des larmes cuisantes jaillissent et elle se détourne.

— Sanders était un spécialiste du chantage, dis-je à M^{me} Donahue. Il vous a extorqué jusqu'à votre dernier *cent* ; quand l'argent a manqué, il s'est rabattu sur les bijoux. En apprenant que M. Donahue allait rentrer, vous avez perdu la tête. Sanders était un type à la coule ; il a trouvé la solution idéale ; un simulacre de cambriolage. Vous n'aviez plus à expliquer la disparition des bijoux à votre mari. Vous avez trouvé ça très bien, mais Sanders était un petit futé. Il vous tenait à présent de deux façons : les photos et le hold-up simulé, la perte de votre réputation, plus la prison.

Je cherche un autre cigare, mais il ne m'en reste pas.

Je prends une cigarette dans la boîte posée sur la table, la porte à ma bouche et oublie de l'allumer.

— Cet après-midi-là, Sanders a eu un terrible manque de pot au poker. Il lui fallait de l'argent, aussi a-t-il appelé le caissier de sa banque, vous en l'occurrence, madame Donahue. Mais vous n'aviez pas un sou. C'était un samedi et, même si vous aviez eu de l'argent à votre compte, la banque n'aurait pas ouvert ses portes pour vos beaux yeux. Il vous a menacée si violemment que le soir-même, vous vous êtes rendue chez lui; vous avez emporté un argument massue dans votre sac. Vous lui avez peut-être parlé, je l'ignore. Il devait être de mauvaise humeur car un de ses petits copains venait justement de le passer à tabac. Bref, il a refusé d'entendre raison et vous l'avez tué.

Elle frissonne. Donahue tremble comme s'il avait pris froid; il glisse un bras autour de ses épaules courbées. Elle se dégage d'un geste exaspéré. Peiné, décontenancé, il s'éloigne.

— Dites-moi, madame Donahue, avez-vous envoyé Marie récupérer l'arme du crime en vous apercevant une fois rentrée que vous aviez oublié un objet compromettant dans l'appartement de Sanders? Ou bien est-ce Marie qui a trouvé un cadavre en allant rendre visite à son petit ami? En reconnaissant le revolver, elle a pu vouloir sauver la réputation de son frère et la vie de sa belle-sœur, et elle l'aura ramassé.

À part le souffle rauque de Donahue, il règne un silence de mort dans la pièce. Une minute, dont chaque seconde compte, s'écoule.

Son regard finit par se fixer sur un point imaginaire, au-dessus de ma tête. Ses yeux sont immenses et lumineux.

— Pauvre Marie, dit-elle, elle ne pouvait pas garder notre secret. Elle a si souvent essayé de vous téléphoner... J'ai dû la... la calmer. Elle était si bonne. Le revolver était si lourd... celui de Tom. Frank aurait dû m'écouter. Tom, ce n'est pas comme si je ne t'aimais pas. Je t'aime! Je t'aime! Plus que jamais. Pauvre Tom, je t'ai fait tant de peine. Une erreur, une erreur stupide...

Elle cesse de parler et se met à osciller. Donahue pousse un sanglot déchirant. Le visage enfoui dans ses longues mains osseuses, il pleure comme un enfant. M^{me} Donahue lève sur lui un regard vide, impersonnel, étranger.

— Marie m'a rapporté le revolver, poursuit-elle. Pauvre Marie, elle le haïssait aussi. En rentrant à la maison, j'ai trouvé le représentant de la compagnie d'assurances. J'ai tout dit à Marie au sujet de Sanders. Elle a découvert les photos et les négatifs. Moi, j'ai cherché mais sans succès. Marie, elle, les a trouvés. Elle connaissait la maison mieux que moi.

Elle éclate d'un rire saccadé comme celui d'un ivrogne atteint de

delirium tremens.

— Malin a essayé de vous soutirer de l'argent pour s'enfuir et il en est mort, dis-je.

Elle se met à crier :

— Dix mille dollars où il appelait la police ! Il avait tellement l'air d'un fou au téléphone ! Dix mille dollars où il avertissait la police que je m'étais rendue complice d'un vol simulé.

Ma bouche est sèche et pâteuse.

— Alors vous l'avez prié de venir et vous l'avez tué, lui aussi.

Elle redresse la tête, très haut, d'un air orgueilleux ; les larmes font briller ses joues.

— Il est venu de lui-même...

Donahue me saisit la main.

— Elle ne sait pas ce qu'elle dit ! Regardez-la ! La tension d'esprit et l'exaspération lui ont fait perdre la raison. C'est moi qui ai tué Sanders, Marie et Malin. Vous ne comprenez pas, Breen ? Il faut que ce soit moi. Ma femme est un être exceptionnel...

Je pousse un rauque éclat de rire.

— Tous les assassins aiment leur mère, je suppose.

— C'est moi le coupable ! me hurle-t-il dans l'oreille. Moi, Thomas Donahue, je le jure ! Je dirai à la police que je suis le coupable. Nous opposerons un démenti formel à toutes vos déclarations.

Je hoche la tête avec tristesse.

— Même s'il n'y avait pas d'autre preuve, la police arriverait à convaincre M^{me} Donahue du meurtre de Barney Malin. Le test de la paraffine dénoncera de façon certaine la personne qui s'est servie du Colt 32... Une seule chose me tracasse. Sanders avait reçu les bijoux en cadeau, pour ainsi dire. Il n'avait donc rien à craindre en les vendant. Logiquement, il aurait du s'adresser à un prêteur sur gages ; je n'ai retrouvé qu'une seule pièce de la collection.

M^{me} Donahue me fait un sourire rusé.

— Il m'a dit une fois, pour se faire valoir, qu'il n'allait jamais chez les prêteurs car ils ne payaient pas assez. Il était trop malin pour se « faire entuber », comme il disait. Il vendait les bijoux à des joueurs ; ils lui donnaient un meilleur prix. Selon lui, un homme qui gagne beaucoup d'argent au jeu n'hésite pas à dépenser quelques dollars pour acheter un cadeau à sa femme ou à sa petite amie. Le saviez-vous, monsieur Breen ?

— On apprend à tout âge.

Soudain, M^{me} Donahue bondit de sa chaise et s'empare du revolver. Elle nous dévisage, moi d'abord, ensuite Penny, puis son mari. L'arme

tremble au bout de son bras. Elle en introduit le canon dans sa bouche. Penny pousse un hurlement et se détourne. Donahue gémit. Le revolver saute dans sa main et le bruit de la détonation m'assourdit. Elle reste debout une seconde ; le sang jaillit de sa bouche et elle laisse échapper l'arme. Puis elle s'affaisse graduellement sur les genoux, puis sur les coudes. Elle s'écroule enfin sur le dos. Son visage ensanglanté est atroce.

Penny se précipite vers moi, l'air éperdue, affolée, et se met à sangloter dans mes bras. Je lui tapote l'épaule et l'entraîne vers la fenêtre.

Donahue me suit en hurlant comme un dément :

— Vous auriez pu l'empêcher ! Vous étiez assez près. Pourquoi l'avez-vous laissée se tuer ? Pourquoi ?

Je ne lui réponds pas. Je me tenais peut-être assez près d'elle pour lui arracher le revolver. Peut-être que non. Je l'ignore. Si elle a choisi cette façon de mourir, quel droit avais-je de l'en empêcher ? Je ne suis pas le bon Dieu, après tout.

Je sursaute en entendant soudain frapper bruyamment à la porte. La police locale a envoyé une délégation.